

La fille du roi des elfes

Dunsany Lord

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

PRÉSENCE DU FUTUR

lord dunsany
**la fille du roi
des elfes**

Denoël



LORD DUNSANY

*La fille
du Roi
des Elfes*

Roman traduit de l'anglais par Odile Pidoux

DENOEL

Titre original :

THE KING OF ELFLAND'S DAUGHTER

(Tom Stacey Ltd)

© 1924 by the Executors of the late Lord Dousany

Et pour la traduction française © 1976, by Éditions Denoël 73-75,
rue Pascal - 75013 Paris.

ISBN : 2-207-50206-6 B 50206-9

Au-delà de la Terre des Hommes

Parmi les quatre ou cinq grands maîtres de la littérature fantastique anglaise, il faut compter Edward John Moreton Drax Plunkett, dix-huitième baron d'une très ancienne famille dont les origines remontent presque jusqu'au temps de la Conquête normande.

Lord Dunsany est né en 1878 au château de Dunsany, forteresse du XII^e siècle qui se trouvait être sa demeure ancestrale, située dans le comté de Meath, en Irlande, environné de collines, qui, bien avant leur conquête par le duc Guillaume le Bâtard et les Normands, regorgeaient déjà de fables et de légendes. Depuis toujours, ces terres avaient fait partie du domaine des Ard-Righ, les vieux empereurs celtes. C'est là que se trouvait la Tara des Rois, si sacrée et si vénérable que le roi qui l'occupait devenait Roi suprême de toute l'Irlande. Ainsi les collines et les pâturages parmi lesquels se déroula l'enfance de Dunsany étaient tout imprégnés d'atmosphère légendaire, et c'est pourquoi l'on retrouve clans les merveilleuses histoires qu'il raconte un peu de l'enchantement et de la musique de l'antique Tara.

Lord Dunsany était un homme étonnant. Poète sensible, chasseur enthousiaste et voyageur invétéré, il était sans cesse, soit en Afrique à chasser le lion, soit à Athènes occupé à enseigner la littérature anglaise (il s'en échappa d'ailleurs de justesse au moment de l'invasion nazie). Il trouva pourtant le temps d'écrire plus de soixante ouvrages — romans de la vie moderne, récits fantastiques, recueils de nouvelles, romans policiers, théâtre, poésie, autobiographie, essais, et même une traduction complète d'Horace. Ce traditionaliste amoureux du passé, qui méprisait la poésie moderne et les progrès mécaniques (il écrivit chacun de ses soixante ouvrages à la plume d'oie), exerça pourtant une influence immense et puissante sur les écrivains qui lui succédèrent, influence qui n'a pas cessé depuis.

Sorti de Eton et de Sandhurst, il servit comme officier des Coldstream Guards, collabora avec Yeats à l'Abbey Theater de Dublin, fit des séries de conférences en Amérique et semble avoir mené une existence pleine, passionnante, et même aventureuse. On se demande comment il trouva le temps de rédiger cette œuvre de plus de soixante volumes.

Je l'ai rencontré en 1954, lors de ce qui devait être sa dernière tournée de conférences en Amérique. (Au cours d'une précédente tournée, en novembre 1919, se trouvait dans son auditoire un jeune écrivain

profondément ému, H. P. Lovecraft, qui devait devenir bien plus tard le plus célèbre auteur américain de littérature fantastique depuis Edgar Allen Poe.) Quand je vis Dunsany le soir du 24 février 1954, dans une salle new-yorkaise, il me parut grand, mince, très droit et solide pour un homme alors dans sa soixante-seizième année. Il avait les joues rubicondes, des yeux d'un bleu étincelant, le menton orné d'une petite barbe blanche, et était vêtu d'un costume de tweed informe, d'une couleur indéfinissable, d'une chemise blanche à col mou dans lequel il avait noué un foulard en guise de cravate.

Comme Lovecraft, je fus moi aussi profondément ému : Dunsany était issu d'une grande famille, et ses ancêtres étaient les compagnons des rois, il portait un titre de baron parmi les plus anciens des îles britanniques ; il avait connu Yeats et se souvenait de la mort de Tennyson. Il était l'un des plus grands auteurs de littérature fantastique de tous les temps.

L. Sprague de Camp a dit : « Dunsany est le second écrivain (le premier étant William Morris dans les années 80) à avoir pleinement exploité les possibilités du fantastique épique —

aventures qui se déroulent sur des terres imaginaires, peuplées de dieux, de sorcières, d'esprits et de magie, comme dans les contes de fées pour enfants — mais au niveau plus élaboré des adultes. » Mais plus encore, Dunsany fut sans doute l'unique très grand écrivain qui exerça une influence sur les auteurs de littérature fantastique pendant la première moitié du *xx*^e siècle. Dans l'un de ses premiers romans, *Dream Quest of Unknown Kadath*, Lovecraft l'a imité, et fort bien. Robert E. Howard, le créateur de « Conan the Cimmerian », et fondateur d'une célèbre école de littérature fantastique, l'avait lu et avait subi son charme, comme Clark Ashton Smith, dont les fables au mordant exquis portent des traces indéniables de l'influence dunsanienne. De Camp, Fletcher Pratt, Fritz Leiber et (à mon avis) Jack Vance révèlent des signes de l'empreinte dunsanienne. Et certains contes de Dunsany ont inspiré directement des livres comme *Tales of the White Hart* de Arthur C. Clarke, et *Tales of Gavagan's Bar* de Pratt et De Camp. À vrai dire, ma propre série de « *Simrana the Dreamworld* » doit beaucoup à Dunsany.

Un chef-d'œuvre longtemps négligé

La fille du Roi des Elfes est indéniablement le meilleur des romans fantastiques de Dunsany. Publié pour la première fois en mai 1924, il a connu une longue éclipse, dont cette première édition de poche — qui est peut-être la première réimpression en quelque 40 ans — le sauvera, je l'espère. Car, malgré quelques défauts dans sa conception, il contient des passages d'une puissance extraordinaire, d'une beauté surnaturelle où brillent toutes sortes de noms étranges et toute une imagerie fabuleuse.

Le roman raconte l'histoire du jeune Alveric, prince de la vallée des Aulnes, qui s'aventure au-delà de la « Terre des Hommes », jusqu'aux prairies crépusculaires du royaume de la féerie dont il ramène *Lirazel*, la

princesse des Elfes, qu'il épouse. Ils conçoivent un fils, mais bientôt Lirazel repart pour le Royaume Enchanté et Alveric se met à sa recherche, armé d'une épée magique que la sorcière Ziroonderel a forgée pour lui dans un métal surnaturel. La sorcière vivait sur les hautes terres, raconte Dunsany, « là-haut près du tonnerre qui, l'été, roulait le long des collines. Elle vivait là seule, dans une petite chaumière, et errait solitaire dans la campagne pour ramasser les flèches de foudre ». L'épée d'Alveric est faite de dix-sept flèches de foudre, qu'il a ramassées sous des feuilles de chou, car il a besoin d'une épée surnaturelle. Et c'est ainsi qu'il s'en va à la recherche du Royaume Enchanté qui se dérobe sans cesse à lui, tandis que son fils Orion, devenu grand, est maintenant un chasseur accompli.

Un maître du fantastique

Voyons ce que Dunsany a fait ici : une expérience stylistique d'une extraordinaire subtilité. La plupart des contes de fées se terminent par cette phrase : « ils se marièrent et vécurent heureux ». Mais Dunsany sait qu'il ne peut en être ainsi : car Alveric est de nature mortelle et il prête l'oreille aux choses de la terre tandis que Lirazel n'est ni mortelle ni terrestre, elle est la fille du Roi des Elfes. Le mariage est condamné dès le début, et c'est tout à l'honneur de Dunsany d'avoir écrit un conte de fées qui ose raconter « ce qui se passe après ».

Telle est l'essence même du pouvoir et de l'importance de Lord Dunsany, à la fois comme artisan littéraire et comme écrivain fantastique ; il utilise à la fois le style et les moyens du conte classique pour enfants et les préoccupations plus élaborées de l'adulte, et grâce à son écriture lyrique et rythmée, il fait de ces deux éléments disparates un tout inégalable. Seul un écrivain de premier ordre pouvait oser une chose semblable, et seul un artiste doué d'une imagination brillante pouvait le réussir comme il l'a fait dans chacune de ses œuvres.

Car Dunsany n'est pas seulement un merveilleux romancier, c'est l'un des derniers grands maîtres de la littérature anglaise : peut-être supérieur à Tolkien dans l'artifice et la subtilité, et au moins égal à ces deux très grands stylistes que furent James Branch Cabell et E. R. Eddison. Dans l'une de ses lettres à Clark Ashton Smith, Lovcraft dit :

... la richesse de sa langue, sa vision cosmique, sa puissance onirique, et son sens aigu du fantastique, tout cela me séduit plus que tout dans la littérature moderne. »

Cette appréciation n'est pas moins vraie aujourd'hui que lorsqu'elle fut écrite il y a un demi-siècle.

LIN CARTER

Hollis, Long Island, New York.

PRÉFACE

J'espère que l'idée d'une terre étrange, que pourrait suggérer le titre de ce livre, ne rebutera pas ses lecteurs éventuels ; car, bien que certains chapitres parlent effectivement du Royaume Enchanté, il n'est question, dans la plupart d'entre eux, que de la Terre des Hommes que nous connaissons, des forêts anglaises, d'un village et d'une vallée ordinaires, qui se trouvent à une vingtaine de miles du Royaume Enchanté.

LORD DUNSANY.

La Terre des Hommes

En ce temps-là, l'homme n'avait du monde qu'une vision réduite à la distance qu'il pouvait en parcourir à pied ou à cheval. La plupart se contentaient de demeurer dans les régions qu'ils connaissaient et d'écouter les récits des voyageurs errants qui rapportaient de leurs odyssées des descriptions de lieux étranges où se déroulaient des événements plus étranges encore. Tout ce qu'ils racontaient semblait alors possible et vraisemblable car nul autre qu'eux n'avait vu ces choses et au fond de leurs yeux éblouis se lisaient toujours le scintillement des étoiles et l'émerveillement.

C'est ainsi que chacun avait entendu parler du Royaume Enchanté. À vrai dire, beaucoup en avaient même aperçu les rives brumeuses aux confins de la Terre, mais personne n'osait jamais s'en approcher de trop près, car tout le monde connaissait aussi les pouvoirs particuliers que possèdent les elfes. Néanmoins, les braves bourgeois de la vallée des Aulnes étaient fort désireux de s'attirer les bienfaits de cette magie singulière ; en sorte qu'ils se réjouirent tous quand Alveric, prince des Aulnes, alla s'aventurer au-delà des brumes et ramena avec lui la séduisante fille du Roi des Elfes, la princesse Lirazel.

Ces débuts furent de bon augure. Car Lirazel n'était pas un être mortel, Lirazel était une fée. Il n'y avait en elle nulle malice, mais elle ne put s'adapter aux étroites limites de la vie humaine. Aucune créature surnaturelle, aucun elfe ne peut être pleinement *satisfait*. Et surtout sur la Terre des Hommes...

CHAPITRE PREMIER

Le projet du parlement des Aulnes

Vêtus jusqu'aux genoux de leurs gilets de cuir écarlate, les hommes du Pays des Aulnes se présentèrent devant leur seigneur, figure imposante à la blanche chevelure qui les attendait dans sa longue salle rouge. Du fond de son fauteuil sculpté, il s'inclina vers eux et écouta leur porte-parole.

Et ainsi parla celui-ci :

— Depuis sept cents ans, les chefs de ta famille nous ont bien gouvernés et les moindres ménestrels se souviennent de leurs hauts faits et les font revivre dans leurs ritournelles. Pourtant les générations se succèdent et il n'arrive rien de nouveau.

— Que voulez-vous ? demanda le seigneur.

— Nous voulons être gouvernés par un prince enchanté, répondirent-ils.

— Qu'il en soit ainsi, dit le seigneur. C'est la première fois depuis cinq cents ans que mon peuple parle par la voix de son parlement et il en sera toujours selon sa volonté. Vous avez parlé. Qu'il en soit ainsi.

Il éleva alors la main et les bénit, et ils s'en furent.

Ils s'en retournèrent à leurs anciens métiers : ajuster le fer aux sabots des chevaux, travailler le cuir, soigner les fleurs, pourvoir aux rudes besoins de la Terre ; ils retrouvèrent leur ancienne vie et l'attente d'un événement nouveau. Mais le vieux seigneur envoya un message à son fils aîné, le mandant de venir jusqu'à lui.

Très vite, le jeune homme fut devant son père, toujours assis dans le même fauteuil sculpté dont il n'avait pas bougé, où le jour déclinant venu des hautes fenêtres éclairait son regard, usé par les ans, fixé par-delà le présent, vers l'avenir lointain. Et c'est là qu'il donna son commandement à son fils.

— Va, lui dit-il, va avant que mes jours s'achèvent, et c'est pourquoi il te faut faire vite. Tu partiras vers l'Est et traverseras toutes les terres des hommes jusqu'au moment où tu découvriras des contrées appartenant clairement au domaine des fées. Passe alors leur frontière, qui est de crépuscule, et tu arriveras au palais dont parle la légende.

— C'est loin d'ici, dit le jeune Alveric.

— Oui, c'est loin.

— Et ce sera encore plus loin pour revenir, reprit le jeune homme, car là-bas les distances ne sont pas comme ici.

— En effet, dit son père.

— Que m'ordonnes-tu de faire, une fois arrivé jusqu'à ce palais ? demanda le fils. Et son père lui répondit :

— Épouse la fille du Roi des Elfes.

Le jeune homme songea alors à cette beauté, à cette douceur, à cette couronne de glace que de tous temps les poètes fabuleux avaient décrites. À la prime aurore et au crépuscule, on pouvait entendre sur les collines sauvages où croissent de minuscules baies, des chansons la célébrant, mais si l'on cherchait le chanteur, on ne trouvait personne. Quelquefois seul son nom était doucement répété, encore et encore. Et son nom était Lirazel.

C'était une princesse de lignage surnaturel. Les dieux avaient envoyé leurs ombres à son baptême ; les fées auraient bien voulu venir aussi mais, effrayées de voir les longues ombres mouvantes des dieux sur leurs prairies humides de rosée, elles se firent parterres de pâles anémones roses et, de loin, bénirent Lirazel.

-- Mon peuple réclame un prince surnaturel, dit le vieux soigneur, son choix est absurde, et seuls les Esprits de ténèbres qui ne montrent pas leur visage savent ce qui en résultera : mais nous, qui ne savons pas, suivons l'ancien usage et faisons ce qu'a dit le Parlement du peuple. Peut-être quelque esprit de sagesse inconnu d'eux parviendrait-il encore à les sauver ? Ainsi va, le visage tourné vers la lumière qui sourd du pays des fées et éclaire vaguement le crépuscule à l'heure où le soleil se couche et où naissent les premières étoiles ; c'est elle qui te guidera jusqu'au jour où tu auras atteint la frontière et quitté les terres reconnues.

Il défit alors sa courroie et sa ceinture de cuir et donna à son fils son immense épée en lui disant :

— Celle qui a protégé notre famille à travers les siècles jusqu'à ce jour te gardera sûrement tout au long de ton voyage, même si tu t'aventures au-delà des terres des hommes.

Et le jeune homme se saisit de l'épée, bien qu'il sût n'avoir aucune aide à attendre d'une telle arme.

Non loin du château des Aulnes, sur la hauteur près du tonnerre, vivait une sorcière solitaire qui, l'été, avait coutume de parcourir les collines. Elle vivait là, seule, dans une étroite cabane de chaume ; et courait les hauts pâturages pour y glaner les flèches de la foudre. De ces flèches, que nulle forge mortelle ne façonna jamais, naissaient grâce aux incantations appropriées des armes capables de parer aux dangers surnaturels.

Seule encore on la voyait rôder certains jours de printemps, sous la

forme d'une jeune fille resplendissante de beauté chantant parmi les hautes fleurs des jardins du Pays des Aulnes. Elle arrivait à l'heure où les papillons de nuit commencent à voleter de calice en calice. Le fils du Roi des Aulnes était du petit nombre de ceux qui avaient pu la voir. Et bien que ce fût un grand malheur que d'éprouver de l'amour pour elle, bien que cela détournât les pensées des hommes de tout ce qui est vrai, pourtant la beauté de cette apparition, faite d'illusion, le plongea dans une contemplation émerveillée et il la dévora d'un regard empli d'un désir juvénile, si bien que — fut-elle émue de pitié ou saisie de vanité, elle qui connaît le cœur des mortels — elle épargna celui que son art aurait bien pu anéantir et à l'instant même, au cœur de ce jardin, elle se transforma et lui montra sa forme exacte de sorcière mortellement dangereuse. Mais même alors ses regards ne se détournèrent point, et en ces quelques instants où ses yeux contemplèrent la silhouette desséchée dressée près des passeroles, il obtint de la sorcière ce qu'aucun sortilège connu des âmes chrétiennes ne peut acheter ni gagner, sa reconnaissance.

Alors sur un signe d'elle il la suivit et là, sur la colline où roule le tonnerre, elle lui enseigna que le jour où il en aurait besoin, une épée pouvait être faite d'un métal étranger à la Terre, et qui possédait des pouvoirs enchantés, à coup sûr capables d'écarter d'un souffle toute estocade ordinaire et de tenir en échec les armes du Pays des Elfes, exception faite de trois maîtres-sortilèges.

C'est ainsi qu'en prenant l'épée de son père, le jeune homme pensa à la sorcière.

L'ombre avait à peine envahi la vallée quand il quitta le château des Aulnes et il escalada si vite la colline de la sorcière qu'une faible lueur éclairait encore les crêtes quand il atteignit la cabane de celle qu'il cherchait. Il la trouva en train de faire calciner des ossements sur son feu. Il lui déclara alors que le jour était venu où il avait besoin de son aide et elle lui ordonna d'aller ramasser les flèches de foudre dans son potager, au creux de la terre molle sous son carré de choux.

Là, dans le crépuscule grandissant de minute en minute et tandis que ses doigts s'accoutumaient peu à peu aux étranges contours des flèches, il en trouva dix-sept avant que l'obscurité fût totale : puis il les entassa dans un fichu de soie et les apporta à la sorcière.

Près d'elle, sur l'herbe, il déposa ces objets étrangers à la Terre. Venus des merveilleux espaces, projetés par l'orage hors des sentiers que nous ne pouvons fouler, ils étaient arrivés jusqu'à ce jardin magique. Et bien que non magiques en eux-mêmes, ils étaient faits pour transmettre tous les charmes que les incantations de la sorcière leur communiqueraient. Elle posa à terre le fémur humain qu'elle tenait et se pencha sur ces fruits égarés de l'orage, qu'elle disposa en une rangée rectiligne devant son feu. Puis elle déversa sur eux une

pluie de braises incandescentes qu'elle se mit à tisonner de sa baguette d'ébène, sceptre de toute sorcière, jusqu'à ce que ces cousins de notre planète, venus sur terre de leur lointain Ether, fussent entièrement recouverts de cendre. Elle s'écarta ensuite de son feu, étendit les mains et cracha soudain sur lui une malédiction formidable. Saisies, les flammes jaillirent vers le ciel et ce qui n'avait été jusqu'ici qu'un feu brillant et solitaire dans la nuit, sans autre mystère que celui propre à tous les feux, se transforma soudain en un brasier qui épouvanta les vagabonds.

Aiguillonnées par ses incantations, les flammes vertes jaillirent plus haut encore et la chaleur du feu se fit plus intense. Elle se mit alors à reculer lentement, se contentant d'élever la voix au fur et à mesure qu'elle s'éloignait. Puis elle ordonna à Alveric d'amasser une pile de branches, de ces noires branches de chêne qui jonchent la lande : à peine les eut-il déposées à terre que la fournaise les embrasa. Et la sorcière continuait à psalmodier ses formules à voix de plus en plus forte et les flammes à danser, sauvages et vertes. Ainsi enfouies sous les braises, ces dix-sept flèches de foudre dont la route avait un jour croisé celles de la Terre du temps de leur liberté vagabonde, connurent à nouveau le feu, aussi ardent que lors de la course sans espoir qui les avait jetées ici. Alors, au moment où il fut devenu impossible à Alveric de s'approcher du feu, tandis que la sorcière, à quelques pouces de là, continuait à clamer ses incantations, les flammes magiques dévorèrent toutes les cendres et le prodige qui avait flamboyé là-haut sur la colline cessa aussi soudainement qu'il avait commencé, ne laissant sur le sol qu'un cercle maussade et luisant semblable à la vilaine flaque de plomb laissée par le chalumeau du soudeur. Et là, à plat sur le sol au centre du rougeoiement, toute liquide encore, se trouvait l'épée.

De la pointe d'un poignard qu'elle tira de sa cuisse, la sorcière en dégagea les contours, puis, s'asseyant sur le sol, elle se mit à chanter pour l'épée qui refroidissait. Mais la chanson qu'elle lui chanta n'avait plus rien de commun avec les sauvages formules qui avaient attisé les flammes. Voici que celle dont les malédictions avaient provoqué un feu capable de calciner en un instant d'énormes troncs de chêne fredonnait maintenant une mélodie pareille à un vent d'été venu de jardins boisés que nul homme ne cultiva jamais, à travers des vallées jadis aimées des enfants mais à jamais perdues pour eux, sauf dans les rêves. C'était un chant fait de ces souvenirs cachés et tapis aux confins de la mémoire, qui tantôt jaillissent du temps béni où passe comme l'éclair quelque instant doré, et tantôt échappent, furtifs, à la souvenance, pour rejoindre les ombres de l'oubli, laissant dans nos âmes ces infimes traces de pas impalpables et brillants que — lorsque

nous les percevons vaguement — nous appelons regrets. Elle chanta les midis de l'été tardif, au temps des campanules : et là, au sommet de cette sombre colline, sa chanson fit renaître, venus d'un temps qui sans cela eût été perdu, des matins et des soirs encore tout humides de leur rosée par l'artifice de sa magie. À tel point qu'Alveric, à la vue des minuscules papillons de nuit attirés par la lumière du feu, se demanda si chacun d'eux n'était pas le fantôme de quelque jour perdu pour l'homme en des temps plus heureux et ressuscité ici par le pouvoir de ce chant. Pendant ce temps le métal surnaturel durcissait. Le liquide argenté se solidifia et devint rouge, puis le rougeoiement à son tour s'éteignit. En se solidifiant, l'épée s'amincit : d'infines particules s'assemblèrent, les petites crevasses se refermèrent : en se refermant, elles absorbèrent de l'air et avec l'air le charme de la sorcière, à jamais scellé désormais. Et c'est ainsi que cette épée devint magique. Il n'y a, dans les forêts anglaises, entre l'époque des anémones et celle de la chute des feuilles, guère de sortilèges que cette épée ne recélât. Et de même au long des versants ensoleillés où seuls errent les troupeaux et les tranquilles bergers. Elle possédait le parfum du thym et la couleur du lilas, le chœur des oiseaux qui chante avant l'aurore d'Avril, la splendeur profonde et fière des rhododendrons, la souplesse et le rire des sources, et mille et mille brassées d'aubépines. Ainsi arriva-t-il que, devenue noire, l'épée fut entièrement enchantée.

Personne ne pourra tout vous dire sur cette épée, car ceux qui connaissent les sentiers de l'Espace sur lesquels flottèrent jadis les flèches dont elle fut faite, — jusqu'à ce que la Terre les happe l'une après l'autre à l'instant où elles croisaient son orbite, — ceux-là n'ont guère de temps à perdre en futilités telles que la magie et c'est pourquoi ils ne peuvent vous dire comment elle fut forgée. Quant à ceux qui savent d'où naît la poésie, et le besoin de chanter propre à tout homme, ou qui ont quelques connaissances de l'une des cinquante branches de la magie, ceux-là ont peu de temps à perdre avec la science et ne peuvent donc vous dire d'où vient le métal dont elle fut faite. Contentons-nous de ce qu'elle eût été jadis au-delà de notre Terre et se trouvât maintenant parmi nos montagnes terrestres ; qu'elle n'eût été naguère qu'une pierre parmi d'autres et qu'elle contint désormais quelque chose comme une douce musique. Laissons à ceux qui en sont capables le soin de la définir plus précisément.

La sorcière saisit l'épée noire par la garde — épaisse et renflée sur un de ses côtés grâce au sillon qui avait été ménagé dans le sol à cet effet — et, toujours fredonnant une mystérieuse mélodie, elle entreprit d'aiguiser les deux côtés de la lame à l'aide d'une curieuse pierre verte.

Émerveillé, Alveric la contemplait en silence, sans se soucier du temps qui passait ; peut-être tout cela ne dura-t-il que quelques

instants, ou le temps qu'il faut aux étoiles pour aller loin dans leur course. Elle cessa soudain. Elle se leva, l'épée posée à plat sur ses deux mains et, d'un geste brusque, la tendit à Alveric. Il la prit et elle se détourna. Ses yeux brillèrent d'un étrange regard, comme si elle avait voulu garder l'épée, ou garder Alveric. Mais quand celui-ci voulut lui exprimer sa gratitude, elle avait disparu.

Il tambourina à la porte de la sombre demeure, parcourut la lande désolée en appelant : « Sorcière ! Sorcière ! » au point que dans les fermes isolées les enfants qui l'entendirent en furent terrifiés. Alors il s'en retourna chez lui, et ce fut mieux ainsi.

CHAPITRE II

Alveric arrive en vue du pays des Elfes

Un rayon du soleil levant entra tout droit dans la longue chambre sobrement meublée, sise en haut d'une tour, où dormait Alveric. Il s'éveilla, se souvint aussitôt de l'épée magique et se sentit tout joyeux. Il est naturel de se sentir heureux à la pensée d'un présent récemment reçu, mais l'épée, en elle-même, dégageait un certain bonheur ; peut-être pouvait-elle d'autant plus aisément entrer en communication avec les pensées d'Alveric que celles-ci émergeaient juste du pays des songes, où elle était née elle-même ; quoi qu'il en soit, ceux qui ont un jour approché une épée magique ont tous ressenti cette joie claire, évidente, à la voir neuve encore.

Il n'avait pas d'adieux à faire, mais pensait qu'il valait mieux obéir sans délai à l'ordre de son père. Inutile d'aller lui expliquer les raisons pour lesquelles il emportait, dans cette aventure, une épée qu'il jugeait meilleure que la sienne. Aussi ne prit-il même pas le temps de manger. Il mit quelque nourriture dans un havresac et suspendit à son épaule au moyen d'une courroie une gourde de bon cuir neuf qu'il ne s'attarda pas à remplir car il savait devoir rencontrer des sources sur son chemin ; et c'est ainsi que, portant l'épée de son père à la façon ordinaire, l'autre fixée derrière son dos, la grossière poignée liée à son aisselle, il quitta le château et la vallée des Aulnes. D'argent il n'emporta guère — une maigre poignée de sous — qu'il comptait utiliser tant qu'il serait sur la Terre des Hommes. Car il ignorait de quelle sorte de monnaie ou de quelle forme de troc on se servait au-delà des frontières du crépuscule.

En vérité, la vallée des Aulnes est très proche de la lisière au-delà de laquelle on ne trouve plus aucune terre connue des hommes. Alveric gravit la colline, arpenta les champs, traversa les bois de coudriers. Quand il fut dans les champs, le ciel brillait gai et bleu au-dessus de sa tête, aussi bleu et brillant que le sol sous ses pas quand il entra dans les bois, car on était à la saison des campanules. Il s'arrêta pour manger, remplit sa gourde, marcha tout le jour en direction de l'Est et au soir apparut à sa vue l'ombre flottante, couleur de pâle myosotis, des montagnes du Royaume Enchanté.

Tandis que le soleil se couchait derrière lui, Alveric regarda ces montagnes bleu pâle pour voir de quel coloris leur cimes allaient étonner le soir qui venait ; mais aucune nuance du soleil couchant — dont la splendeur éclairait d'or la campagne terrestre — ne vint les caresser, nulle anfractuosité de rocher ne s'estompa aux flancs de leurs précipices, nulle ombre ne s'épaissit et Alveric apprit ainsi que rien de ce qui survient de ce côté-ci n'apporte le moindre changement au Royaume Enchanté.

Son regard quitta leur pâle et sereine beauté et revint vers la Terre des Hommes. Là il vit les demeures humaines avec leurs pignons haut dressés dans le soleil au-dessus des haies fleuries par le printemps. Il les laissa derrière lui tandis que s'étendait la beauté vespérale, pleine du chant des oiseaux, du parfum des fleurs, de senteurs de plus en plus lourdes et que la soirée se faisait belle pour accueillir l'étoile du Berger. Mais avant qu'elle se fût levée, le jeune aventurier trouva la maison qu'il cherchait. Il avait en effet reconnu, flottant au-dessus de la porte d'entrée, la gigantesque peau tannée couverte d'étranges inscriptions dorées indiquant que le propriétaire travaillait dans la sellerie.

En réponse au coup qu'Alveric donna à la porte, apparut un vieillard petit, tout courbé par l'âge et qui, dès qu'Alveric se fut nommé, se courba davantage encore. Le jeune homme le pria de lui confectionner un fourreau pour son épée, sans préciser, toutefois, de quelle épée il s'agissait. Ils pénétrèrent tous deux à l'intérieur de la chaumière où, près d'une grande cheminée, se tenait une vieille femme. Les deux vieux firent à Alveric les honneurs de leur demeure, puis le mari alla s'asseoir devant son établi, fait d'une épaisse planche dont la surface polie était creusée et usée par la coupure répétée des petits ciseaux tranchants qui — des générations durant — y avaient découpé le cuir. L'homme posa l'épée sur ses genoux et s'étonna de la rugosité de la poignée et de la garde — faites de métal brut non ciselé — ainsi que de la taille imposante de la lame ; puis il plissa les yeux et se mit à étudier son ouvrage. Il eut en un instant décidé de ce qu'il allait faire ; sa femme lui apporta une peau particulièrement belle où il traça les contours identiques de deux morceaux au moins aussi larges que l'épée elle-même.

À toutes les questions que le vieillard lui posa sur son étonnante épée, Alveric apporta des réponses évasives pour ne pas jeter le trouble dans son esprit en lui disant la vérité : il embarrassa suffisamment les vieux époux en leur demandant, un peu plus tard, asile pour la nuit. Ils acceptèrent avec mille excuses, comme si la faveur leur était faite à eux-mêmes, et offrirent à Alveric un superbe souper, composé de toutes leurs réserves de gibiers longuement mijotés dans leur chaudron. Mais en dépit de toutes ses protestations,

Alveric ne put les empêcher de lui céder leur lit tandis qu'ils se préparaient à passer la nuit sur un simple tas de peaux installé près du feu.

Après le souper, le vieillard se mit à coudre les deux morceaux de cuir qu'il avait préparés. Mais quand Alveric voulut l'interroger sur la région, il parla volontiers du Nord, du Sud, de l'Ouest, et même du Nord-Est, mais ne dit pas un mot de l'Est ou du Sud-Est. Vivant aux confins mêmes de la Terre des Hommes, il ne fit, pas plus que sa femme, la moindre allusion à ce qui se trouvait au-delà. Tous deux semblaient croire que le monde finissait où commençait précisément le voyage qu'Alveric allait entreprendre le lendemain.

Plus tard, une fois couché dans le lit qu'ils lui avaient offert, Alveric réfléchit et se demanda s'il fallait s'émerveiller d'une telle ignorance ou si, bien au contraire, ce n'était pas par ruse que les deux vieillards avaient évité tout au long de la soirée la moindre allusion à tout ce qui pouvait se trouver à l'Est ou au Sud-Est de leur chaumière. Peut-être, se dit-il, le vieil homme était-il allé là-bas jadis, au temps de sa jeunesse ? Mais il lui fut impossible d'imaginer ce qu'il y avait vu. Puis Alveric s'endormit, et ses rêves lui apportèrent de brèves images du vieillard rôdant au Royaume Enchanté, mais il ne put y déceler d'autres indications que celles qu'il possédait déjà, c'est-à-dire les hautes cimes bleu pâle.

Le vieil homme vint réveiller Alveric après qu'il eut reposé longtemps. Un feu clair brillait dans la cheminée quand il entra dans la salle commune ; son petit déjeuner l'attendait et le fourreau — parfaitement adapté à l'épée — était achevé. Les deux vieux le servirent en silence. Ils lui comptèrent le coût du fourreau, mais refusèrent le moindre paiement de leur hospitalité. Ils l'observèrent en silence pendant qu'il faisait ses préparatifs de départ puis, toujours sans mot dire, le regardèrent s'éloigner, espérant visiblement le voir prendre la direction du Nord, ou de l'Ouest, mais quand ils le virent bifurquer et s'en aller vers les montagnes bleues, leurs regards se détournèrent car jamais ils ne se fixaient de ce côté. Bien qu'ils aient cessé de le voir, Alveric leur adressa un signe d'adieu, car il ressentait à l'égard des chaumières et des terres de ces gens simples une émotion qu'eux-mêmes n'éprouvaient guère vis-à-vis des terres enchantées. Tout en marchant, par cette radieuse matinée, il put observer un spectacle qui lui était familier depuis l'enfance. Il vit l'éclatante floraison de l'orchis annonçant aux campanules le déclin de leur prime jeunesse ; les tendres feuilles du chêne, toutes dorées encore, les hêtres couleur de cuivre chaud où chantait la voix claire du coucou ; plus loin un bouleau ressemblait à une sauvage créature des bois drapée dans un nuage de gaze verte ; sur quelques buissons privilégiés pointaient encore des boutons d'aubépine. Alveric se répétait qu'il

disait adieu à tout cela : le coucou chantait, mais son appel n'était pas pour lui. Alveric entra alors dans un champ à l'abandon par le trou d'une haie et soudain il vit devant lui, tout près, telle que son père la lui avait décrite, la frontière du crépuscule. Elle s'étendait dans toute la largeur des champs, bleue et dense comme de l'eau et ce qu'on voyait à travers semblait déformé et brillant. Il jeta un dernier regard vers la Terre des Hommes ; le coucou chantait toujours, indifférent un petit oiseau lança à son tour sa chanson ; et comme rien ne semblait vouloir répondre ou prendre garde à son adieu, Alveric pénétra d'un pas assuré dans les longs amoncellements de crépuscule.

Au moment même où Alveric pénétrait dans l'enceinte crépusculaire, une voix d'homme apostropha ses chevaux dans un champ proche et un bruit de conversation lui parvint d'un sentier voisin ; à l'instant, ces divers sons s'affaiblirent, ne furent plus qu'un faible bourdonnement : il pénétra plus avant et, de la Terre des Hommes, ne lui parvint plus le moindre murmure. Le champ qu'il venait de traverser avait brusquement disparu et il ne vit plus trace des clôtures d'un vert si rutilant ; Alveric se retourna et constata que la frontière semblait avoir rétréci, comme un nuage de fumée ; il regarda autour de lui et ne vit plus rien qui lui fût familier : les beautés de l'aubépine avaient fait place aux merveilles et aux splendeurs du Royaume Enchanté.

Dressées, frémissantes dans toute leur gloire, les montagnes bleues se nimbaient d'une lumière d'or chatoyant qui semblait couler des cimes et inonder leurs versants de brises dorées. À leurs pieds, encore estompées dans le lointain, il vit, pareilles à des éclairs d'argent dans le ciel, les tours pointues du palais dont parlaient les chants des troubadours. Dans la plaine, les fleurs étaient singulières et les arbres monstrueux. Sans s'attarder, Alveric se mit en marche vers les flèches d'argent.

Ce pays, où vient d'entrer Alveric, il m'est difficile de le décrire à ceux qui, sagement, n'ont pas laissé errer leurs rêves au-delà de la Terre des Hommes et d'inciter leurs esprits à imaginer cette plaine parsemée d'arbres, et la sombre forêt dans le lointain d'où jaillissaient les flèches étincelantes, et au-dessus, au-delà, la chaîne sereine de ces montagnes dont les cimes ne se coloraient d'aucune lumière visible. C'est pourtant dans ce but précis que notre imagination s'en va si loin et s'il advenait que, par ma faute, mon lecteur ne parvint pas à se figurer les pics du Royaume Enchanté, il eût mieux valu que mon imagination ne sortît point du domaine des hommes. Sachez donc qu'en ce Royaume, les couleurs sont plus riches que dans notre monde et que là-bas l'air lui-même irradie une telle brillance que tout ce qu'on aperçoit rappelle l'aspect que prennent nos fleurs et nos arbres quand ils se reflètent dans une étendue d'eau. Cette couleur, on peut

pourtant la décrire malgré mes craintes, car nos propres couleurs en possèdent quelques touches ; le bleu profond d'une nuit d'été, au moment où le crépuscule s'est évanoui, Vénus inondant les soirs de sa lueur pâle, les profondeurs des lacs à la brune, toutes ces choses rappellent cette couleur-là. Et si l'on pense à nos tournesols, toujours soigneusement tournés vers le soleil, on se dit que quelque ancêtre du rhododendron dut se tourner un peu vers le Royaume Enchanté et que, pour cette raison, il conserve encore aujourd'hui un peu de cet éclat. Mais ce sont nos peintres surtout qui ont su entrevoir les beautés de ce pays car leurs tableaux ont parfois un charme trop grand pour nos contrées. C'est que dans leur mémoire surgit soudain le souvenir de l'instant fugitif où, assis à leur chevalet pour peindre nos paysages, ils ont aperçu les montagnes bleues.

Ainsi avançait Alveric dans l'azur radieux qu'ici nous appelons inspiration quand une brève vision nous en fait souvenir. Aussitôt il se sentit moins seul, car il y a chez nous une barrière franche entre les humains et toute autre vie, en sorte qu'il nous suffit d'être séparés un seul jour de notre espèce pour nous sentir solitaires. Mais dès qu'Alveric eut franchi la frontière crépusculaire, il constata que cette barrière avait disparu. Des corneilles qui se promenaient sur la lande le regardaient d'étrange façon et toutes sortes de petites créatures l'épiaient, curieuses de voir quel était celui qui arrivait de ces régions d'où bien peu de visiteurs étaient venus et qui poursuivait un voyage dont bien peu étaient revenus. Car le Roi des Elfes gardait fort bien sa fille et cela, Alveric le savait, bien qu'il ignorât de quelle manière. Une joyeuse étincelle d'intérêt brillait dans tous les petits yeux où perçait parfois un regard qui voulait peut-être mettre Alveric en garde.

Il y avait sans doute moins de mystère de ce côté-ci de la frontière crépusculaire, car nul ne se cachait ou ne semblait se cacher derrière les larges troncs de chênes, comme parfois dans notre monde selon l'heure du jour ou selon la saison; nulle étrangeté n'attendait au détour des coteaux; nulle créature ne hantait les forêts profondes; tout ce qui aurait pu se dissimuler était clairement exposé à la vue, tout ce qui pouvait paraître étrange se montrait largement au regard du voyageur, tout ce qui aurait pu hanter les forêts profondes vivait ici au grand jour.

Et le charme agissait si profondément en ces contrées que non seulement les bêtes et les hommes parvenaient à bien se comprendre entre eux, mais qu'une compréhension toute semblable paraissait s'être établie des hommes aux arbres et des arbres aux hommes. Chaque fois que, sur la lande, Alveric dépassa un de ces pins au tronc nimbé de cet éclat écarlate dont l'éclairait quelque ancien coucher de soleil, celui-ci semblait avoir arrondi ses branches, comme si, les poings sur les hanches, il se penchait vers lui pour l'examiner. On eût dit qu'ils

n'avaient pas toujours été arbres avant qu'un charme magique les eût transportés ici ; ils semblaient vouloir lui dire quelque chose.

Mais Alveric ne prêta guère attention aux avertissements, qu'ils vinssent des bêtes ou des arbres, et il s'engagea dans les forêts profondes.

CHAPITRE III

L'épée magique affronte les épées du Royaume Enchanté

Quand Alveric atteignit la forêt enchantée, la lumière qui baignait le pays n'avait ni augmenté ni baissé et il s'aperçut qu'elle ne provenait d'aucune source connue en nos contrées, à moins que ces fugitifs et merveilleux instants de lumière surnaturelle qui parfois illuminent nos paysages et qui disparaissent à peine nés, ne soient échappés des frontières du Royaume Enchanté à la suite de quelque désordre momentané de la magie. Mais nul astre solaire ou lunaire ne diffusait cette étrange clarté.

À la lisière de la forêt s'alignaient, telles des sentinelles, une rangée de sapins dont le tronc était envahi de lierre jusqu'à leurs premières branches de feuillage sombre. Au-dessus brillaient les flèches d'argent du palais, comme si elles étaient la source même de l'éclat azuré qui inondait tout le royaume. Alveric avait désormais pénétré fort avant dans le Royaume et il approchait maintenant du palais suzerain ; aussi, sachant combien ce royaume savait garder ses mystères, tira-t-il l'épée de son père de son fourreau avant d'entrer dans la forêt. L'autre resta dans son dos, suspendue à son épaule gauche dans son fourreau neuf.

Soudain, comme il passait près de l'un de ces sapins de garde, le lierre dont il était entouré se défit et vint s'abattre sur Alveric dont il enserra la gorge.

La longue et fine épée paternelle se trouva là à point nommé car l'attaque du lierre avait été si prompte qu'il aurait à peine eu le temps de la tirer du fourreau si cela n'avait été déjà fait. Il trancha l'une après l'autre les vrilles qui s'enroulaient autour de ses membres comme le lierre sait s'accrocher aux vieux donjons, mais il en surgissait chaque fois d'autres, jusqu'à ce qu'il parvint à rompre la tige centrale qui se trouvait entre l'arbre et lui. Au même instant, un sifflement menaçant se fit entendre derrière lui : un second lierre venait de s'abattre d'un arbre voisin et se ruait vers lui, toutes feuilles déployées. La chose verte agrippa son épaule gauche avec une sorte de sauvagerie et de fureur, comme si elle voulait le retenir pour toujours. Mais Alveric trancha les vrilles d'un coup d'épée et continua de

combattre, tandis que le premier lierre encore vivace, quoique trop court désormais pour pouvoir l'atteindre, cinglait furieusement le sol de ses branches. Bientôt, quand fut passée la surprise de l'attaque, Alveric fit quelques pas en arrière de façon à se mettre hors de portée du lierre, tout en continuant à ferrailler de la lame de sa longue épée. Le lierre recula en rampant pour l'obliger à s'approcher et lui sauta dessus. Mais quelque terrible que pût être l'étreinte du lierre, la lame était fine et acérée et bientôt Alveric, malgré ses meurtrissures, eut si bien ébranché son adversaire que celui-ci se réfugia le long de son arbre. Alors Alveric recula et, instruit par sa récente expérience, il examina la forêt pour y trouver un passage. Il comprit tout de suite que, seuls de toute la rangée de sapins, les deux arbres qui lui faisaient face avaient eu leur lierre si raccourci par le combat que s'il passait à égale distance de l'un et de l'autre, il serait hors d'atteinte du terrible végétal. Il avança donc, mais remarqua aussitôt que l'un des sapins se rapprochait de l'autre. Il comprit que le moment était venu de tirer l'épée magique.

Il remit à son côté l'épée de son père, se saisit de l'autre qui pendait à son épaule et écarta d'un large moulinet le lierre qui lui sautait dessus : aussitôt le lierre retomba à terre, non pas mort mais tel un vulgaire tas de feuillage ordinaire. Alveric donna alors un coup d'épée au tronc même de l'arbre ; un éclat de bois sauta, une entaille apparut, guère plus large que celle qu'eût pu faire une épée ordinaire, mais l'arbre entier chancela, perdant au même instant son allure inquiétante pour redevenir un sapin désenchanté comme n'importe quel autre. Le jeune homme pénétra alors dans la forêt, l'épée haute.

Il avait à peine fait quelques pas qu'il perçut derrière lui un léger bruit, comme celui de la brise agitant les cimes des arbres, bien que nul vent ne soufflât dans la forêt. Il se retourna pourtant et constata que les sapins étaient en train de le suivre. Ils avançaient lentement, en prenant bien soin de rester hors de portée de l'épée, mais sur sa gauche et sur sa droite ils gagnaient du terrain sur lui, si bien qu'il se vit progressivement encerclé par une sorte de croissant formé de tous les arbres rencontrés en chemin, qui s'épaississait et menaçait de le faire périr étouffé. Alveric comprit à l'instant même que ce serait commettre une erreur fatale que de faire demi-tour, et il décida d'aller de l'avant en se fiant principalement à la vitesse de son allure ; son regard attentif avait en effet remarqué déjà une certaine lenteur dans l'enchantement qui faisait osciller la forêt, comme si celui qui en était l'auteur était vieux, affaibli dans son pouvoir magique ou gêné dans son action par d'autres éléments. Il avança donc droit devant lui, frappant d'un coup de son épée enchantée chaque arbre, ensorcelé ou non, qui se trouvait à sa portée ; et les pouvoirs de ce métal issu des sphères lointaines au-delà du soleil se montrèrent plus forts que tous

les charmes de la forêt. De hauts chênes aux troncs sinistres s'affaîsèrent, perdant leur enchantement, quand Alveric, avec la rapidité de l'éclair, les effleurait au passage de son épée magique. Il marchait plus vite que les sapins maladroits et bientôt il ne laissa, dans cette étrange et inquiétante forêt, qu'un sillage d'arbres totalement désenchantés, dressés là, dépouillés désormais de la moindre parcelle de romanesque ou même de mystère.

Soudain, le jeune homme déboucha de la pénombre du bois pour se trouver sur les luxuriantes pelouses émeraude du Roi des Elfes. Nous avons aussi dans nos contrées des images qui rappellent ce qu'il y avait là. Imaginons certaines de nos pelouses émergeant de la nuit finissante, illuminées de gouttes de rosée à l'heure où toutes les étoiles ont disparu, où les fleurs naissantes des plates-bandes retrouvent leurs nuances délicates après la nuit, où le sol est encore vierge de toute trace de pas, hormis ceux des créatures les plus infimes et les plus sauvages, où elles sont encore protégées du vent et du monde par les arbres dont les frondaisons baignent dans les ténèbres : imaginez-les, ces cimes figées dans l'attente du premier chant des oiseaux. Ces instants-là rappellent presque la radiance des pelouses du Royaume Enchanté, mais ils sont si fugitifs qu'on ne peut en être sûr. Cette rosée d'aurore lumineuse donnait à ces pelouses un éclat et une brillance qui dépassaient en beauté nos rêves les plus beaux, nos espoirs les plus fabuleux. Nous en connaissons, pour notre part, un faible reflet dans ces algues ou ces mousses marines qui recouvrent les rochers de la Méditerranée et que l'on voit resplendir sous l'eau bleue du haut des falaises abruptes. Ces pelouses en effet ressemblaient plus à des fonds marins qu'aux prairies de nos contrées, car en ce Royaume, l'air est d'un bleu profond.

Face à une telle beauté, Alveric s'arrêta pour contempler ces pelouses embrumées de rosée, entourées de la splendeur mauve et écarlate des massifs de fleurs féeriques auprès desquels nos couchers de soleil pâlissent et nos orchidées s'affaîssent. Au-delà, pareille à la nuit, s'étendait la forêt magique. Et, enchâssé dans la verdure, avec son portail étincelant grand ouvert sur la pelouse, ses fenêtres plus bleues encore que le ciel de nos nuits d'été, ses murs semblables à la clarté des étoiles, resplendissait le palais de conte de fées.

Tandis qu'Alveric restait immobile à l'orée du bois, l'épée à la main, le souffle suspendu et le regard fixé, par-delà la pelouse, sur le chef-d'œuvre renommé du Royaume Enchanté, la fille du Roi apparut seule au portail. Éblouissante, elle avança sur la pelouse sans remarquer la présence d'Alveric. Balayant la rosée et la brume dense, son pied effleurait doucement et brièvement l'herbe d'émeraude qui se courbait pour se redresser aussitôt comme nos campanules sous la caresse fugitive des papillons bleus qui errent librement au flanc des

collines crayeuses.

À son passage, Alveric ne souffla ni ne bougea : il n'eût pu faire un mouvement, eussent les sapins repris leur poursuite, mais ceux-ci restèrent dans la forêt sans oser approcher des pelouses.

La princesse portait une couronne qui semblait incrustée de larges saphirs pâles et toute sa personne illuminait ces jardins comme une aube candide, naissant après une longue nuit sur quelque planète plus proche du soleil que la nôtre. En approchant d'Alveric elle tourna soudain la tête et ses yeux s'élargirent en une expression de léger étonnement. Elle n'avait jusqu'ici jamais vu un homme venu de nos contrées.

Et Alveric lui rendit son regard, incapable encore de prononcer une parole ou de faire un geste, car c'était bien là la princesse Lirazel dans toute sa beauté. Il s'aperçut alors que sa couronne n'était pas faite de saphirs, mais de glace.

— Qui êtes-vous ? dit-elle, et le son de sa voix lui parut ressembler, entre tous ceux que l'on peut entendre sur Terre, à celui que peuvent faire des milliers de morceaux de glace doucement agités par un vent printanier sur les lacs de quelque pays nordique.

Il répondit alors :

— Je viens des pays que l'on connaît et dont les contours ont été tracés sur des cartes.

Elle eut un soupir de nostalgie en songeant à ces contrées. Car elle avait entendu parler de la vie agréable qui s'y déroule, des jeunes générations qui s'y succèdent, et elle pensa au changement des saisons, aux enfants, au temps qui passe, à tout ce que les troubadours du Royaume Enchanté chantent dans leurs poèmes sur la Terre.

En la voyant soupirer en pensant à la Terre des Hommes, Alveric se mit à lui parler du pays dont il venait. Elle le pressa de questions et c'est ainsi qu'il se retrouva bientôt à lui raconter des récits de chez lui, de la vallée des Aulnes.

Elle s'émerveilla de l'entendre et l'interrogea encore : il lui conta alors tout ce qu'il savait de la Terre. Il ne prétendait pas retracer pour elle l'histoire de la Terre à travers l'expérience de sa brève existence, mais il lui narra les contes et les légendes qui concernent la vie des bêtes et des hommes, ces récits que font les anciens à la veillée, quand les enfants demandent ce qui est arrivé il y a bien longtemps. Ainsi parlèrent-ils au bord de cette pelouse à la splendeur miraculeuse, encadrée de corbeilles de fleurs inconnues des hommes, tout près de l'étréscillant palais de légende : ils causèrent de la sagesse simple des anciens, des moissons, de la floraison des roses et de l'aubépine, du meilleur moment pour les semailles, des habitudes du gibier; il lui conta comment on soigne les blessures, comment on sème, comment on couvre les toits de chaume, et en quelles saisons soufflent les

différents vents sur la Terre des Hommes.

Soudain surgirent les chevaliers qui gardent le palais dans l'éventualité où quelqu'un parviendrait à franchir la forêt enchantée. Ils étaient quatre, et leur armure étincelait tandis qu'ils avançaient, mais leur visage restait invisible. Depuis des siècles que duraient leurs vies surnaturelles, ils n'avaient jamais osé seulement rêver de la princesse et n'avaient jamais, en s'inclinant en armes devant elle, dénudé leur visage. Ils avaient cependant fait le terrible serment qu'aucun autre homme — si jamais il en était un qui échappait à la forêt magique — ne lui adresserait la parole. Et c'est avec ce serment aux lèvres qu'ils marchaient maintenant sur Alveric.

Lirazel les regarda avec désespoir, sachant qu'elle ne pouvait les arrêter puisqu'ils venaient sur l'ordre de son père, auquel elle devait obéir ; elle savait aussi que le Roi ne reviendrait pas sur son ordre car il l'avait prononcé des siècles plus tôt, selon les prescriptions du Destin. Alveric examina leur armure qui semblait faite d'un métal plus brillant que tous ceux que nous connaissons, comme si elle avait été coulée dans la même matière que l'un des arcs-boutants du palais légendaire. Il avança alors à leur rencontre, tirant l'épée de son père dont il pensait pouvoir introduire la fine lame dans l'un des défauts de la cuirasse. Il saisit la seconde épée de la main gauche.

À l'attaque du premier chevalier, Alveric para et arrêta le coup, mais il ressentit dans le bras un choc violent comme la foudre et l'épée lui échappa des mains ; comprenant alors que nulle épée mortelle ne viendrait à bout des armes du Royaume Enchanté, il prit dans sa main droite l'épée magique. C'est avec elle qu'il para les coups des gardes du corps de la princesse Lirazel — car c'était bien là la fonction des quatre chevaliers et ils attendaient depuis des siècles l'occasion qui s'offrait aujourd'hui. Leurs épées n'infligèrent plus désormais le même ébranlement à Alveric, qui ne ressentit plus qu'une sorte de vibration sonore accompagnée d'une douce chaleur qui, se propageant à travers le fil de sa lame jusqu'à sa poitrine, lui réchauffa le cœur.

Mais comme Alveric continuait à riposter aux coups rapides, voici que son épée en vint à se lasser de son système de défense car, cousine de la foudre, elle portait en elle la vitesse de l'éclair et les voyages héroïques ; aussi, entraînant la main d'Alveric, se mit-elle à frapper des coups répétés sur les chevaliers dont l'armure surnaturelle ne put résister. Un curieux sang épais se mit à sourdre des fissures du métal et bientôt deux des scintillants personnages se retrouvèrent à terre. Encouragé par le zèle de son épée, Alveric poursuivit joyeusement le combat et abattit encore un troisième adversaire, de sorte qu'il n'eut plus en face de lui qu'un seul garde, qui semblait doté d'un pouvoir magique plus grand que ses camarades tombés à terre. C'était en effet le cas, car quand le Roi des Elfes avait enchanté la garde, il avait

commencé précisément par ce soldat qui avait bénéficié de la force toute neuve des sortilèges, en sorte que lui-même, son armure et son épée conservaient encore quelque chose de cette magie originelle, plus puissante que tous les charmes qui avaient pu ensuite venir à l'esprit de son maître. Cependant, comme Alveric put très vite en juger de la pointe de son épée, ce chevalier ne possédait aucun des trois maîtres-sortilèges dont la vieille sorcière avait parlé lorsqu'elle avait fabriqué l'épée sur sa colline ; car ceux-là étaient gardés secrets par le Roi des Elfes lui-même pour sa propre protection. Pour être au courant de leur existence, la sorcière avait dû faire le voyage jusqu'au Royaume Enchanté sur son manche à balai et avoir un entretien secret avec le Roi.

Cependant, l'épée venue de si loin sur Terre continuait à frapper comme une pluie de foudre : à chaque coup des étincelles vertes jaillissaient de l'armure tandis qu'au choc des deux épées s'envolaient d'infimes parcelles incandescentes et que l'épaisse coulée de sang surnaturel s'échappait lentement des larges fentes de la cuirasse ; et Lirazel regardait, éperdue d'épouvante, d'émerveillement et d'amour. Les deux combattants reculaient peu à peu vers la forêt, et des branches, tranchées net par leurs lames, s'écroulèrent sur eux. L'épée magique d'Alveric exultait et vibrait de tous ses sortilèges contre l'arme du chevalier. Jusqu'à ce qu'enfin, au plus profond des bois, parmi les branches brisées des arbres désenchantés, telle la foudre qui fend un chêne, il l'abattît d'un coup.

Au fracas que cela fit, et au silence qui suivit, Lirazel accourut.

— Vite ! dit-elle. Car mon père possède trois sortilèges... Elle n'acheva pas car elle n'osait les nommer.

— Vers où faut-il aller ? demanda Alveric.

— Vers le pays des hommes, répondit-elle.

CHAPITRE IV

Alveric revient sur Terre après bien des années

Voici donc Alveric et Lirazel sur le chemin du retour parmi les arbres cerbères, elle, ne jetant qu'un dernier regard aux fleurs et aux pelouses que seuls les poètes profondément endormis ont pu contempler dans leurs rêves les plus audacieux, et se détournant pour exhorter Alveric à se hâter; lui, cherchant la voie tracée parmi les arbres désenchantés de sa main.

Mais elle ne le laissa pas même choisir son chemin et continua de l'entraîner loin du palais légendaire. Et par-delà la voie terne et désenchantée tracée par l'épée d'Alveric, les autres arbres se mirent à avancer pesamment vers eux et leur allure devint étrange quand ils atteignirent leurs congénères frappés d'immobilité dont les branches pendaient, apathiques, dépourvues de tout mystère et de tout pittoresque. Quand ils furent plus près, Lirazel leva la main : ils firent tous halte, sans approcher davantage, tandis qu'elle continuait de presser Alveric à se hâter.

Elle savait que son père allait gravir les marches d'airain qui mènent au faîte de l'une des tours d'argent, elle savait qu'il allait apparaître à l'un des balcons, elle savait quelle malédiction il allait proférer. Elle entendit le bruit de ses pas résonner jusqu'au cœur de la forêt. Fuyant toujours, les deux jeunes gens traversèrent la plaine baignée de l'éternelle et féerique lumière bleue, sans que Lirazel cessât de se retourner et de harceler Alveric pour qu'il se hâtât davantage. Le bruit des pas du Roi des Elfes gravissant les milliers de marches résonnait lentement et Lirazel espérait avoir le temps d'atteindre la frontière crépusculaire épaisse et terne de ce côté-ci, quand soudain, comme elle se retournait pour la centième fois vers les lointains balcons qui ornaient les tours étincelantes, elle vit, tout en haut du palais féerique, une porte qui s'entrebâillait lentement. « Hélas! » cria-t-elle à Alveric, mais au même instant leur parvint, de la Terre des Hommes, le subtil parfum de l'églantine.

Alveric ne connaissait pas la fatigue, car il était jeune, ni Lirazel, car elle était sans âge. Ils bondirent en avant, la main de Lirazel dans celle d'Alveric ; le Roi des Elfes leva la tête, sa barbe pointa en avant,

mais au moment même où il entonnait l'incantation magique qui ne peut être prononcée qu'une fois, les jeunes gens franchirent la frontière crépusculaire et l'incantation vacilla et troubla ces terres que Lirazel ne foulait déjà plus.

Quand le regard de Lirazel découvrit nos contrées, aussi nouvelles pour elle qu'elles le furent jadis pour nous tous, leur beauté la ravit. Elle rit à la vue des meules de foin et elle aima leur cocasserie. Une alouette chantait et elle lui parla ; l'oiseau ne parut pas la comprendre mais elle vit d'autres merveilles, car toutes étaient nouvelles pour elle, et elle oublia l'alouette. Curieusement, ce n'était déjà plus la saison des campanules car les digitales étaient en fleur, l'aubépine avait disparu, remplacée par la rose sauvage. Alveric ne comprit jamais cela.

C'était le petit matin et le clair soleil donnait de tendres couleurs à notre terre ; Lirazel prenait plaisir aux choses les plus ordinaires qui sembleraient pourtant faire partie des spectacles familiers de notre vie quotidienne. Elle était si heureuse, si gaie avec ses cris de surprise et son rire, qu'Alveric découvrait aux boutons d'or une beauté insoupçonnée et remarquait soudain l'allure cocasse des charrettes. À chaque instant elle s'extasiait joyeusement à la vue de quelque trouvaille, trésor dont la beauté était jusqu'alors restée inconnue d'Alveric. Et comme il la regardait naître en nos contrées une grâce plus délicate encore que celle des roses sauvages, il s'avisa que sa couronne de glace avait fondu.

C'est ainsi que, venue d'un palais de légende jusqu'en ces régions dont je n'ai guère besoin de parler puisqu'elles font partie de cette Terre familière que les siècles changent si peu et pour si peu de temps, Lirazel arriva le soir au château avec Alveric.

Tout était changé au château des Aulnes. À la grille, ils rencontrèrent un garde qu'Alveric connaissait : à leur vue il ouvrit de grands yeux. Les serviteurs qu'ils croisèrent dans le hall les dévisagèrent avec étonnement. Alveric les connaissait aussi mais ils avaient tous vieilli et il comprit que durant l'unique journée qu'il avait passée au bleu Royaume Enchanté, dix années s'étaient écoulées.

Nul n'ignore qu'ainsi vont les choses au Royaume Enchanté, et pourtant, qui eût pu n'être pas saisi comme le fut Alveric en faisant cette découverte ? Il se tourna vers Lirazel et lui expliqua que dix ou douze ans avaient passé depuis son départ. Il n'obtint pas plus d'effet qu'un pauvre homme qui, ayant épousé une princesse de sang royal, lui annonce qu'il a perdu deux sous ; le temps n'avait, pour Lirazel, ni valeur ni signification et la pensée de ces dix années perdues ne l'émut point. Elle n'avait pas la moindre idée de ce que signifie le temps pour nous.

Alveric apprit que son père était mort depuis longtemps et on lui raconta comme il était mort heureux, sans impatience, confiant

qu'Alveric mènerait à bien sa mission ; car il avait quelque notion des mystères du Royaume Enchanté et savait que ceux qui commercent avec les forces d'ailleurs possèdent un peu du calme éternel où baigne ce Royaume.

Malgré l'heure tardive, ils entendirent monter de la vallée le son du marteau du forgeron. C'était lui qui avait été le porte-parole des hommes venus jadis parler au Roi des Aulnes dans sa longue salle rouge. Tous étaient encore vivants, car si le temps passe dans la vallée, comme partout sur notre terre, il passe tranquillement et non pas comme dans nos cités.

Alveric et Lirazel se rendirent ensuite chez le Frère pour lui demander de les marier selon les rites chrétiens. Mais quand le Frère vit la beauté de Lirazel étinceler parmi les pauvres reliques de sa petite église — dont il avait orné les murs de menues babioles qu'il achetait parfois dans les foires — il éprouva aussitôt la crainte qu'elle ne fût pas de lignée mortelle. Et quand il lui eut demandé d'où elle venait et qu'elle, s'étant approchée, lui eut répondu avec insouciance : « du Royaume Enchanté », le brave homme joignit les mains et lui expliqua consciencieusement que c'est un pays qui échappe au Salut. Mais elle sourit car jadis, au Royaume Enchanté, elle avait vécu dans le bonheur et l'insouciance et désormais elle ne se souciait que d'Alveric. Le Frère s'en fut donc consulter ses livres pour savoir ce qu'il fallait faire.

Il lut longtemps, dans un silence troublé par le seul bruit de sa respiration, tandis qu'Alveric et Lirazel attendaient, debout devant lui. Il finit par dénicher dans son livre une sorte d'office utilisé jadis pour le mariage d'une sirène qui avait renoncé à la mer. Et bien que le bon livre ne parlât point du Royaume Enchanté, il déclara que ceci conviendrait, car les sirènes, comme les elfes, échappent la notion de Salut. Aussi envoya-t-il chercher sa clochette, et tous les cierges nécessaires. S'adressant alors à Lirazel, il lui enjoignit de renier, d'abjurer et de renoncer solennellement à tout ce qui concerne le Royaume Enchanté. Il lisait lentement dans son livre les formules à utiliser pour cette salutare occasion.

— Bon Frère, répondit Lirazel, on dit dans vos contrées que rien ne peut traverser la frontière du crépuscule et il vaut mieux qu'il en soit ainsi, car mon père possède trois sortilèges dont un seul prononcé par lui pourrait pulvériser ce livre si les paroles avaient pouvoir de traverser la frontière de crépuscule. Je ne veux pas rivaliser de sortilèges avec mon père.

— Mais je ne peux marier un chrétien avec l'un de ces êtres réfractaires qui échappent au Salut, répliqua le Frère.

Alors Alveric la supplia et elle répéta les paroles du livre, non sans ajouter : « ... quoique cette formule magique risque d'être réduite à

néant si elle croise l'un des sortilèges de mon père. »

Ensuite, comme on avait apporté la clochette et les cierges, le brave homme les maria dans sa petite maison, suivant le rite prévu pour les noces d'une sirène ayant renoncé à la mer.

CHAPITRE V

La sagesse du parlement des Aulnes

En ces jours de noces, les hommes du royaume vinrent souvent au château apporter des présents et des félicitations. Le soir, à la veillée, ils parlèrent aussi beaucoup des heureux événements qu'ils escomptaient grâce à la sagesse qu'ils avaient jadis montrée en parlant avec le vieux Seigneur dans sa longue salle rouge.

Il y avait Narl le forgeron, qui avait été leur chef ; il y avait Guhic, fermier des hautes terres voisines de la vallée où il possédait des pâturages, qui le premier avait lancé l'idée à la suite d'une conversation avec sa femme ; il y avait Nehic, conducteur de chevaux ; il y avait aussi quatre marchands de bœufs ; et Oth, le chasseur de cerfs ; et Vlel le maître laboureur. Eux tous, et trois autres encore, étaient allés trouver le seigneur des Aulnes pour lui présenter la requête qui avait mis Alveric sur le chemin de l'aventure. Et maintenant ils parlaient de tous les bienfaits qui allaient résulter de tout cela. Ils désiraient tous que la vallée des Aulnes soit renommée parmi les hommes, comme, selon eux, elle le méritait. Ils avaient lu des livres d'histoire, étudié des ouvrages traitant de pâturages, mais y avaient rarement découvert la moindre allusion à la vallée qu'ils chérissaient. Aussi Guhic avait-il déclaré un beau jour : « Il faut qu'à l'avenir nous soyons gouvernés par un prince magique qui rendra fameux le nom de notre vallée et il n'y aura plus personne qui n'ait entendu prononcer le nom des Aulnes. »

Ils s'étaient tous réjouis et avaient constitué un parlement de douze hommes qui s'était rendu chez le seigneur des Aulnes. Il advint alors ce que j'ai raconté.

Maintenant, assis autour de leurs chopes de vin doux, ils parlaient de l'avenir du Pays des Aulnes, de son rang parmi les autres vallées et de la réputation qu'il allait acquérir dans le monde. Ils se réunissaient pour causer dans la grande forge de Narl et Narl leur apportait de l'hydromel d'une pièce voisine tandis que Threl, retenu par ses travaux dans les bois, arrivait plus tard. L'hydromel était fait de miel de tréflifier, lourd et sucré. Dans la grande salle tiède, ils causaient un moment des choses quotidiennes de la vallée et des hautes terres, puis ils tournaient leurs pensées vers le futur et entrevoyaient alors la

gloire du Pays des Aulnes comme à travers une brume dorée. L'un louait les bœufs, l'autre les chevaux, un autre la riche terre et tous attendaient d'un cœur ferme le temps où les autres provinces reconnaîtraient la suprématie, entre toutes les vallées, de la vallée des Aulnes.

Et le temps, qui avait amené avec lui ces veillées, les emporta en se retirant, passant sur cette vallée comme sur toutes nos contrées ; et ce fut à nouveau le printemps et la saison des renoncules. Un jour, à la pleine floraison des anémones, il fut annoncé qu'Alveric et Lirazel venaient d'avoir un fils.

Alors, le lendemain soir, les habitants de la vallée allumèrent un feu sur la colline ; ils dansèrent autour de lui, burent de l'hydromel et se réjouirent. Tout le jour durant ils avaient ramassé et traîné des troncs et des branches d'une forêt voisine et on put apercevoir la lueur de leur feu depuis les contrées voisines. Seules les pâles montagnes bleues du Royaume Enchanté ne réfléchirent point sa lumière, car rien de ce qui vient de chez nous ne peut modifier leur apparence.

Pour se reposer des fatigues de la danse ils s'assirent sur le sol et se mirent à prédire la fortune de la vallée des Aulnes le jour où elle serait gouvernée par le fils d'Alveric, doté par sa mère d'une nature magique. Certains déclarèrent qu'il les emmènerait guerroyer, d'autres qu'il leur enseignerait à mieux labourer ; tous annoncèrent qu'ils pourraient vendre leurs bêtes à meilleur prix. Cette nuit-là, personne ne dormit à force de danser, de prédire un avenir glorieux et de se réjouir de toutes ces prédictions. Ce qui les ravissait plus que tout, c'est que dès lors le nom du Pays des Aulnes allait être connu et respecté de tous.

Alveric se mit ensuite en quête d'une gouvernante pour son enfant. Il parcourut toute la vallée et aussi les hautes terres, mais il n'était guère aisé de trouver celle qui serait digne d'élever l'héritier royal des Elfes. Et celles qu'il découvrit furent prises de frayeur en voyant l'étrange lumière, ni terrestre ni céleste, qui brillait parfois dans les yeux du bébé. De guerre lasse, il gravit par un matin venteux la colline de la sorcière solitaire qu'il trouva tranquillement assise sur le seuil de sa porte, sans rien à maudire ni à bénir.

— Eh bien, dit-elle, ton épée t'a-t-elle apporté la fortune ?

— Qui sait ce qui amène la fortune, répondit Alveric, puisque nous ne connaissons pas la fin !

Il parlait d'un ton las, car il était fatigué par l'âge ; il n'avait jamais su combien d'années de sa vie s'étaient écoulées pendant la journée de son voyage au Royaume Enchanté. Beaucoup plus, semblait-il, que depuis son retour jusqu'à ce jour.

— Ah ! dit la sorcière, qui donc connaît la fin sinon nous-même ?

— Mère sorcière, reprit Alveric, j'ai épousé la fille du Roi des Elfes.

— Voici un bel avancement, répliqua la sorcière.

— Mère sorcière, nous avons un enfant. Qui pourra l'élever ?

— Ce n'est pas l'affaire d'un être humain, dit la sorcière.

— Mère sorcière, dit Alveric, veux-tu descendre dans la vallée des Aulnes pour prendre soin de lui et être sa gouvernante au château ? Tu es la seule de nos contrées à savoir quoi que ce soit du Royaume Enchanté, excepté la princesse, mais elle ne connaît rien aux choses de la Terre.

Alors la sorcière répondit :

— Je viendrai, pour l'amour du Roi.

C'est ainsi que la sorcière descendit de sa colline, chargée d'un balluchon rempli d'objets étranges et c'est ainsi que l'enfant né au pays des hommes fut élevé par celle qui avait connaissance des chants et des contes du pays de sa mère. Maintes fois, penchées toutes deux sur l'enfant, ou plus tard, au cours des longues soirées, elles causèrent ensemble de choses inconnues d'Alveric ; malgré l'âge de la sorcière, malgré la sagesse accumulée au fil des années et qu'elle avait conservée secrète, c'était elle qui s'instruisait et la princesse Lirazel qui enseignait lors des conversations qu'elles eurent ensemble. Mais de la Terre et du mode de vie terrestre, Lirazel ne sut jamais rien.

Or la vieille sorcière donna des soins si attentifs, si apaisants à l'enfant que celui-ci ne pleura jamais tout au long de ses premières années. Car elle possédait un charme pour faire briller le soleil matinal, un autre pour égayer la journée, un autre encore pour calmer une toux, un autre enfin pour rendre la nursery tiède, plaisante et mystérieuse quand, au son de la voix magique, les flammes jaillissaient des bûches enchantées et projetaient au plafond les hautes ombres tremblantes et joyeuses des objets familiers.

L'enfant fut ainsi élevé par Lirazel et la sorcière, tout comme le sont ceux dont les mères appartiennent à l'espèce humaine ; mais il apprit en outre des chansons et des incantations ignorées des petits d'hommes.

La sorcière allait et venait dans la nursery munie de sa baguette noire et protégeant l'enfant de ses sortilèges. Si par les nuits de vent les rafales entraient en hurlant et en craquant, elle les calmait d'une parole. Elle connaissait aussi une formule qui faisait du chant de la bouilloire un récit mélodieux des événements mystérieux qui surviennent là-bas au-delà des brumes, et l'enfant apprit ainsi à connaître le mystère des vallées lointaines que son regard n'avait jamais contemplées. Le soir venu, elle levait sa baguette d'ébène et, debout devant le feu parmi toutes les ombres, elle les ensorcelait et les faisait danser pour lui, et celles-ci prenaient toutes les formes possibles du bien et du mal et dansaient pour le plaisir du bébé ; de sorte qu'il en vint à connaître non seulement tout ce dont est remplie la Terre — les cochons, les arbres, les chameaux, les crocodiles, les loups, les

canards, les braves chiens et les paisibles vaches, mais aussi toutes les forces obscures redoutées des hommes, ainsi que leurs espoirs et leurs divinations. Les choses et les êtres réels traversaient le soir les murs de la nursery et l'enfant se familiarisa ainsi avec la vie de nos contrées. L'après-midi, quand il faisait bon, la sorcière l'emmenait au village ; tous les chiens aboyaient au passage de sa redoutable silhouette, mais ils n'osaient pas approcher car derrière elle marchait un page portant la baguette d'ébène. Et les chiens qui savent tant de choses, qui savent jusqu'où un homme est capable de lancer une pierre, ou s'il va oser ou non les battre, les chiens savaient que cette baguette n'était pas ordinaire, aussi se tenaient-ils à distance de l'étrange badine noire tenue par la main du page, se contentant de gronder tandis que les villageois sortaient sur le seuil de leurs portes pour voir ce qui se passait. Tous se réjouissaient de constater la nature magique de celle à qui avait été confié le jeune héritier du royaume, « car », disaient-ils, « c'est la sorcière Ziroonderel » et ils songeaient qu'elle lui enseignerait les vrais principes de la sorcellerie et que, le temps de son règne venu, surviendrait une magie qui rendrait célèbre toute leur vallée. Aussi ils battaient leurs chiens jusqu'à ce que ceux-ci, l'oreille basse mais sans rien perdre de leur méfiance, s'en aillent se cacher au fond des maisons. Alors le soir, quand les hommes étaient tous réunis à la forge de Narl, laissant leurs demeures silencieuses au clair de lune où seules les fenêtres de Narl étaient éclairées, quand l'hydromel circulait à la ronde, quand ils parlaient de l'avenir du Pays d'Aulne, quand d'autres voix, de plus en plus nombreuses, se joignaient à la leur pour prédire un avenir glorieux, alors les chiens sortaient sans bruit dans la route poussiéreuse et se mettaient à hurler.

Là-haut, dans la nursery ensoleillée, Lirazel venait aussi, dispensant autour d'elle un éclat que la sorcière, si instruite fût-elle, n'aurait pu puiser dans aucune formule, et elle chantait à son fils des chansons que nul ici ne peut nous chanter car elle les avait apprises de l'autre côté de la frontière du crépuscule, là où le Temps n'effleure pas les ménestrels qui les composent et où les merveilles elles racontent restent parfois ignorées de nos historiens. Alors, dans les chaudes journées d'été, quand, par les fenêtres ouvertes, les mélodies se répandaient à travers tout le royaume, les hommes s'émerveillaient de leur étrangeté ; mais leur étonnement même ne pouvait égaler celui de la princesse devant certains aspects humains de la nature de l'enfant et devant les menus gestes purement humains qu'il accomplissait de plus en plus souvent en grandissant. Car la façon de vivre des humains lui restait étrangère. Mais elle éprouvait pour son fils plus d'affection que pour le royaume de son père, pour le temps séculaire de son étincelante jeunesse, ou pour le palais de légende.

En ce temps-là, Alveric acquit la certitude que jamais elle ne

parviendrait à se familiariser avec les choses de la Terre, que jamais elle ne comprendrait les habitants de la vallée ou ne liait sans rire les livres sérieux, ou ne se soucierait des façons terrestres et que, telle une créature des bois que Threl aurait capturée et qu'il garderait en cage à la maison, jamais elle ne se ferait à la vie au château des Aulnes. Il avait eu l'espoir de la voir apprendre ce qui lui était étranger de façon que les petites différences entre la vie de nos contrées et celle du Royaume Enchanté cessent de la troubler ; mais il finit par s'apercevoir que ce qui lui était étranger le resterait toujours et que l'expérience de notre temps si bref ne pouvait guère changer un esprit et une imagination forgés par les habitudes séculaires d'une vie où la notion d'âge n'existe pas.

Toute la distance qui sépare la Terre du Royaume Enchanté séparait Alveric de Lirazel ; et l'amour, qui joint des pôles plus éloignés encore, était le seul pont entre eux ; mais quand parfois Alveric faisait halte et, du haut du pont doré, laissait son regard descendre au fond de l'abîme qui s'ouvrait sous lui, il était pris de vertige, tout son être frissonnait. Comment tout cela (mirait-il ? Et il craignait que la fin ne soit plus étrange encore que le début.

Quant à elle, elle ne voyait pas qu'il manquât quoi que ce soit à ses connaissances. Sa beauté ne suffisait-elle pas ? Son amant n'était-il pas venu enfin jusqu'aux pelouses éclatantes qui entourent le palais légendaire pour la sauver de son destin solitaire et de ce calme perpétuel ? Avait-elle besoin de comprendre le comportement bizarre des gens ? Devait-elle renoncer à danser sur la route, à parler aux chèvres, à rire aux enterrements et à chanter au milieu de la nuit ? Pourquoi ? À quoi la joie servirait-elle s'il fallait la cacher ? Fallait-il que, dans l'étrange pays où elle était venue, tout enjouement se transformât en morne langueur ? Mais un jour elle avait remarqué que l'une des femmes de la vallée semblait moins jolie que l'année précédente. Le changement était infime, mais le regard vif de Lirazel l'avait noté infailliblement. Elle s'était rendue en pleurs auprès d'Alveric pour implorer son réconfort, car elle craignait que le Temps qui passe dans nos contrées n'eût le pouvoir d'altérer sa beauté que les siècles interminables du Royaume Enchanté n'avaient jamais osé atténuer. Et Alveric lui avait répondu qu'on ne pouvait empêcher le cours du Temps, et que tous les hommes le savaient bien — aussi à quoi bon se plaindre ?

CHAPITRE VI

Le sortilège du Roi des Elfes

Sur le plus haut balcon de sa tour étincelante se tenait le Roi des Elfes. Au-dessous de lui vibraient encore les milliers de marches qu'il avait fait résonner sous ses pas. Le visage levé, il s'apprêtait à prononcer l'incantation qui devait retenir sa fille à l'intérieur du Royaume quand il l'avait vue franchir la frontière opaque, resplendissant de clarté crépusculaire de ce côté-ci mais cotonneuse, terne et rebutante du côté des hommes. Il avait alors baissé la tête en sorte que sa barbe soyeuse se confondait avec la cape d'hermine qu'il portait par-dessus son manteau d'azur et il restait là, silencieux, le cœur empli de chagrin tandis que sur la Terre des Hommes les années passaient, aussi rapides que d'habitude.

Et debout là-haut, sa silhouette blanche et bleue se découpant contre sa tour d'argent, marqué par un âge écoulé avant qu'il ait imposé le repos éternel au Royaume Enchanté et dont ici nous ne savons rien, le Roi des Elfes songea à sa fille livrée à la fuite impitoyable de nos ans. Car il connaissait, lui dont la sagesse dépasse les confins de son royaume et effleure le sol cahoteux de nos contrées, il connaissait, ô combien, les rigueurs de ce monde et tout le tumulte du Temps. De là-haut, il savait que sa fille était déjà la proie des années qui assaillent la beauté et des myriades d'épreuves qui tourmentent l'esprit. Pour lui, qui existait au-delà de l'agitation et des dommages du Temps, le nombre d'années qu'elle avait encore devant elle ne représentait guère plus que ce que dure, à nos yeux, l'églantine que l'on cueille en bordure de nos champs pour aller imprudemment la vendre dans les rues de nos villes. Il la savait désormais menacée par le destin funeste de toute créature mortelle. Comme elles, elle périrait bientôt et serait ensevelie sous les pierres d'une terre qui se riait du Royaume Enchanté et faisait peu de cas de ses plus précieuses légendes. Et, n'eût-il pas été le souverain de ce pays magique auquel il avait donné le calme éternel par le pouvoir de sa mystérieuse sérénité, il eût pleuré en songeant à la tombe creusée au sein de cette terre pierreuse et retenant à jamais prisonnière une telle beauté. Ou bien, songea-t-il encore, elle s'en irait pour quelque paradis inaccessible à

son pouvoir, cet Eden dont parlent les livres terrestres, car de cela aussi il avait entendu parler. Il se la figura au flanc d'une colline toute plantée de pommiers parmi les branches en fleur d'un avril éternel, au travers desquelles scintillaient doucement les pâles auréoles d'or de ceux qui ont maudit le Royaume Enchanté. Il contempla alors, quoique indistinctement en dépit de tout son pouvoir magique, la gloire que seuls les Élus voient en face. Il vit sur ces collines célestes, sa fille tendre les bras — en un geste familier — vers les pâles montagnes bleues du pays de son enfance d'elfe, tandis qu'autour d'elle aucun des bienheureux ne prêtait la moindre attention à son désir. Alors, bien qu'il fût le Roi de ce pays auquel il avait lui-même communiqué le calme éternel, il pleura et le Royaume tout entier frissonna comme frissonne l'eau dormante lorsqu'on l'effleure soudain.

Puis il se détourna, quitta son balcon et descendit en grande hâte les marches embrasées.

Il fit claquer à grand bruit les portes d'ivoire qui ferment l'accès de la tour et pénétra dans la salle du trône dont parle la légende. Là, il sortit d'un coffre un parchemin, saisit une plume issue de quelque aile fabuleuse, qu'il trempa dans une encre surnaturelle et se mit à rédiger un sortilège. Puis, levant deux doigts, il prononça la formule qui lui servait à faire apparaître ses gardes. Personne n'apparut.

J'ai déjà dit plus haut que le temps n'existait pas au Royaume Enchanté. Mais l'apparition d'un événement est en soi une manifestation du temps et rien ne peut survenir sans que du temps s'écoule. Voici ce qu'il en est du temps ici : au cœur de la splendeur éternelle qui rêve dans un éther de miel, rien ne bouge, ni ne disparaît ni ne meurt, nulle créature ne cherche son bonheur dans le mouvement ou le changement ou dans la poursuite d'autre chose, mais chacun trouve la béatitude dans la contemplation perpétuelle de la beauté éternelle qui illumine ces pelouses enchantées d'un éclat aussi intense que le jour où elle naquit, issue de quelque sortilège ou de quelque chanson. Cependant, si les forces magiques se heurtent à quelque événement nouveau, alors la puissance qui maintient le Royaume Enchanté dans l'immobilité absolue et retient le temps, rompt pour un instant le calme. Or, le temps venait de troubler le Royaume. Supposons que l'on jette une pierre au milieu d'un lac profond où rêvent ensemble quelques gros poissons, de vertes algues et le chatoient glauque des teintes aquatiques : les poissons s'émeuvent, les couleurs se dérangent et changent, les algues tremblent et la lumière s'éveille tandis qu'une myriade de créatures et de plantes remuent lentement et se déplacent. Et puis l'étang retrouve bientôt son immobilité. C'est ce qui survint quand Alveric franchit la frontière du crépuscule et traversa la forêt enchantée : le Roi fut

troublé et ému et tout le Royaume frissonna.

Voyant qu'aucun garde ne répondait à son appel, le Roi examina la forêt qu'il savait troublée ; il fouilla du regard la masse sombre des arbres qui tremblaient encore du passage d'Alveric ; car son regard magique avait la faculté de voir à travers les murs flamboyants de son palais et à travers l'épaisseur des bois. Et là, il aperçut les quatre chevaliers de sa garde étendus à terre avec les coulées de sang surnaturel débordant des entailles de leurs armures. Il songea alors à l'ancienne magie quand, avant d'avoir conquis le Temps, il avait, d'un sortilège tout neuf, créé le plus âgé des quatre gardes. Franchissant l'un de ses portails étincelants, il traversa la pelouse resplendissante et s'approcha du garde abattu, notant le trouble persistant des arbres alentour.

— Il y a eu de la magie ici, dit le Roi des Elfes.

Et bien qu'il n'eût à sa disposition que trois sortilèges — utilisables une seule fois — dont le premier, destiné à ramener sa fille, avait déjà été déposé sur le parchemin, il prononça la seconde de ses formules toutes-puissantes au-dessus du corps du plus âgé de ses quatre chevaliers, né, il y a bien longtemps, de son pouvoir magique. Alors, dans le silence qui suivit les derniers mots de la formule, les fentes qui déchiraient l'armure couleur de lune se refermèrent d'un coup sec, le sang épais et sombre disparut et le chevalier, retrouvant la vie, se releva. Ainsi, le Roi des Elfes n'eut plus en sa possession qu'une seule des trois formules capables de résister à tous les maléfices connus.

Les trois autres chevaliers restèrent à terre ; et comme ils n'avaient pas d'âme, ce fut leur pouvoir surnaturel qui les quitta pour rejoindre le cerveau de leur maître.

Celui-ci regagna son palais après avoir envoyé son dernier garde lui chercher un troll.

Bruns de peau, hauts de deux ou trois pieds à peine, les trolls appartiennent à une espèce de gnomes qui habitent le Royaume Enchanté. Aussitôt, un léger bruit de course résonna dans la grande salle du trône et un troll, pieds nus, apparut devant son souverain. Le Roi lui tendit le parchemin sur lequel il avait écrit la formule et lui dit :

— Prends tes jambes à ton cou et cours aux confins de notre Royaume, jusqu'à ce que tu parviennes dans les contrées que nul ici ne connaît. Là, trouve la princesse Lirazel qui est partie rejoindre les hommes et donne-lui cette formule : elle la lira et tout ira bien.

Le troll décampa aussitôt. En quelques bonds il atteignit la frontière du crépuscule, après quoi plus rien ne bougea au Royaume Enchanté. Et sur le trône superbe que seuls les conteurs osent décrire, le vieux Roi resta immobile, ruminant son chagrin en silence.

L'arrivée du troll

Parvenu à la frontière du crépuscule, le troll la franchit de son pas dansant, mais c'est avec précaution qu'il émergea sur notre Terre, car il craignait les chiens. Il sortit tranquillement des épaisses nuées et posa sur le sol un pied si léger qu'il eût fallu avoir l'œil fixé sur l'endroit précis où il était apparu pour l'apercevoir. Il s'arrêta un instant et regarda à droite et à gauche, et, ne voyant pas de chiens, il s'éloigna de la frontière. C'était la première fois qu'il s'aventurait au pays des hommes, mais il savait parfaitement comment éviter les chiens, car la terreur de ces animaux est si profonde et si générale chez toutes les créatures inférieures à l'homme qu'elle semble avoir débordé nos frontières et avoir été ressentie jusqu'au cœur du Royaume Enchanté.

C'était le mois de mai et devant le troll s'étendait un parterre de boutons d'or, symphonie de jaune mêlée au brun bourgeonnement des plantes. Devant le nombre et l'éclat de tous ces boutons d'or, le troll s'étonna que la Terre fût si riche. Puis il avança parmi les fleurs qui teintèrent de jaune ses jarrets bruns.

Il n'avait guère parcouru un long chemin quand il rencontra un lièvre confortablement allongé sur un lit d'herbe où il entendait passer le temps en attendant qu'il se passe quelque chose.

À la vue du troll, le lièvre s'assit et resta là sans bouger, l'œil vide de toute expression, occupé à rien d'autre qu'à réfléchir.

À la vue du lièvre, le troll s'approcha en sautillant, puis, s'étendant devant lui parmi les boutons d'or, il lui demanda quelle était la route qui menait aux repaires des hommes. Et le lièvre poursuivit ses réflexions.

— Créature de ce pays, reprit le troll, où sont les repaires des hommes ?

Le lièvre se leva et s'approcha du troll, ce qui le rendit quelque peu ridicule car il était dépourvu, en marchant, de la grâce qui lui est propre quand il court ou quand il gambade, et son avant-train était sensiblement plus bas que son arrière-train. Il avança le nez en direction du visage du troll et fronça drôlement ses moustaches.

— Explique-moi le chemin, répéta le troll.

Ayant flairé que celui-ci ne dégageait nulle odeur de chien, le lièvre se contenta de laisser le troll l'interroger. Mais comme il ne comprenait pas le langage des Elfes, il se recoucha et reprit le cours de ses réflexions, tandis que le troll lui parlait.

Le troll finit par se fatiguer de ne recevoir aucune réponse. Il bondit sur ses pieds en criant : « Attention ! les chiens ! » et quitta le

lièvre. Gambadant joyeusement parmi les boutons d'or, il choisit au hasard n'importe quelle direction qui l'éloignât du Royaume Enchanté. Bien que le lièvre ne comprît guère le sens des paroles du troll, il y avait dans la façon dont ce dernier avait crié « les chiens » une véhémence qui fit qu'une certaine appréhension se glissa dans son esprit : il ne tarda guère à délaisser sa litière d'herbe et s'enfuit lourdement à travers le pré, non sans avoir jeté un regard méprisant au troll. Mais il n'allait pas très vite car il avançait quasiment sur trois pattes, gardant l'une de ses pattes arrière prête à lui servir de ressort au cas où des chiens se montreraient vraiment. Il s'arrêta un peu plus loin, s'assit, releva ses oreilles et après un long regard sur les boutons d'or, réfléchit profondément. Mais il n'avait pas fini de méditer sur la signification des paroles du troll que celui-ci avait disparu, ayant oublié ce qu'il avait dit.

Le troll aperçut bientôt le toit pointu d'une ferme par-dessus une haie. On eût dit qu'elle le regardait de ses petites fenêtres au ras des tuiles rouges. « Un repaire d'homme », dit-il. Mais quelque instinct surnaturel sembla lui souffler que ce n'était pas là que s'était réfugiée la princesse Lirazel. Il s'approcha néanmoins et commençait à examiner le poulailler quand un chien l'aperçut. Ce chien n'avait jamais vu de troll de sa vie : il ne poussa qu'un seul de ces aboiements — propres à la race canine — d'indignation étonnée et, ménageant son souffle pour la poursuite, fondit sur le troll.

Aussitôt ce dernier partit en bondissant par-dessus les boutons d'or, aussi vite que s'il eût emprunté à l'hirondelle son agilité et qu'il fût en train de chevaucher le vent. Une telle vélocité était nouvelle pour le chien, aussi entama-t-il une longue courbe dans l'espoir fallacieux d'attraper sa proie en coupant sa retraite en diagonale. Il fonçait, penché en avant, la bouche ouverte et silencieuse, le vent sifflant le long de son échine, de la pointe de son museau au bout de sa queue en un seul souffle onduleux. Mais il fut bientôt largement distancé ; et le troll jouait avec la vitesse et jouissait d'aspirer à longues goulées l'air embaumé au-dessus des boutons d'or. Il ne pensait plus au chien mais n'interrompt pas sa course pour la seule joie de la vitesse. C'est ainsi que se poursuivit l'étrange chasse à travers le pays, le troll entraîné par la joie, le chien par le devoir. Puis, pour le simple plaisir de la nouveauté, le troll, jambes serrées, fit un bond au-dessus des fleurs et retomba sur les mains ; après quoi il se retourna et, coudes au corps, se propulsa dans les airs en tournant sur lui-même. Il recommença plusieurs fois, à l'indignation croissante du chien qui savait fort bien que ce n'était pas là une façon usuelle de se déplacer sur notre terre. Mais pour indigné qu'il fût, le chien n'en vit pas moins clairement qu'il n'avait aucune chance de rattraper le troll, aussi s'en revint-il à la ferme, où il retrouva son maître vers lequel il se réfugia en remuant la

queue. Il la remua si vivement que le fermier, persuadé qu'il venait d'accomplir d'utiles besognes, le flatta de la main, et l'affaire en resta là.

Ce fut d'ailleurs une bonne chose en somme que le chien du fermier eût chassé le troll de la ferme, car si celui-ci avait communiqué au bétail quelque parcelle de la magie du Royaume Enchanté, les animaux se fussent ri de l'Homme qui eût ainsi perdu l'allégeance de tous, sauf de son chien fidèle.

Donc, le troll poursuivit gaiement son chemin à la surface des boutons d'or.

Il aperçut soudain, au-dessus des fleurs, la gorge et le museau blancs d'un renard qui le regardait venir. Le troll avança et le dévisagea. De son côté, le renard l'examina, car le renard est curieux de toutes choses.

Celui-ci revenait à peine d'une de ses furtives promenades nocturnes le long de la frontière crépusculaire qui sépare notre monde du Royaume Enchanté. Il lui arrive même de rôder à l'intérieur de l'enceinte frontalière, parmi les bruines crépusculaires ; et c'est dans le mystère de ces ombres denses qui nous séparent de là-bas qu'il puise un peu du charme qu'il ramène en nos contrées.

— Eh bien ! Chien-de-Personne, dit le troll. Car au Royaume des Elfes on connaît le renard pour l'avoir souvent vu se glisser aux abords du Royaume, et tel est le nom qu'on lui donne.

— Eh bien ! Créature-de-l'au-delà, dit à son tour le renard quand il se fut décidé à répondre. Car il connaissait la langue troll.

— Les repaires des hommes sont-ils loin d'ici ? dit le troll.

Le renard fit bouger sa moustache d'un léger froncement de sa lèvre. Comme tous les menteurs, il avait pour habitude de réfléchir avant de parler et préférait parfois les silences prudents à la parole.

— Les hommes vivent çà et là, répondit-il prudemment.

— Je veux trouver leurs repaires, fit le troll.

— Pour quoi faire ?

— J'ai un message de la part du Roi des Elfes. Le renard ne laissa paraître ni respect ni crainte à la mention de ce nom redouté, mais il détourna légèrement la tête pour dissimuler son regard et la terreur qu'il éprouvait.

— S'il s'agit d'un message, leurs repaires se trouvent par là, dit-il, et, de la pointe de son long museau, il indiqua la direction du Pays des Aulnes.

— Comment les reconnaitrai-je ? demanda le troll.

— À l'odeur, dit le renard, c'est un vaste repaire humain et l'odeur est épouvantable.

— Merci, Chien-de-Personne, répondit le troll qui, pourtant, adressait rarement des remerciements à qui que ce soit.

— Je n'irais jamais là-bas, reprit le renard, s'il n'y avait... Il s'interrompt et réfléchit en silence.

— S'il n'y avait ?

— S'il n'y avait leurs poulaillers, acheva le renard avant de se replonger dans un silence empreint de gravité.

— Adieu, Chien-de-Personne, dit le troll. Et reprenant ses cabrioles, il s'en fut en direction du Pays des Aulnes.

Il poursuivit sa route bordée de boutons d'or tout au long de la matinée humide de rosée, en sorte qu'il avait fait un long chemin quand vint l'après-midi et qu'avant le soir il aperçut la fumée et les tours du château des Aulnes. La ville entière se trouvait encaissée au creux du vallon par-dessus lequel pointaient pignons, cheminées et tours ; dans l'air langoureux, flottait la fumée.

— Les repaires des hommes, fit le troll. Il s'assit alors entre les herbes folles et regarda.

Puis il avança encore pour mieux voir. Il n'aimait pas cette fumée, ni la foule de toits pressés les uns contre les autres : l'odeur était assurément épouvantable. Au Royaume Enchanté, certaines légendes parlaient de la sagesse de l'Homme, mais si ces légendes avaient fait naître dans l'esprit du troll le moindre respect pour nous, la vue de ces maisons entassées le fit disparaître comme plume au vent. Tandis qu'il regardait, vint à passer un enfant de quatre ans, une petite fille qui, le soir venu, rentrait chez elle en suivant le sentier à travers champs. Ils se regardèrent, les yeux écarquillés.

— Bonjour, dit l'enfant.

— Bonjour, Enfant-des-Hommes, répondit le troll.

Cette fois il n'utilisa pas la langue troll mais celle des elfes, qu'il avait déjà employée lorsqu'il s'était trouvé devant le Roi : car il la connaissait, bien que les trolls, qui préféraient leur propre langue, ne l'utilisassent jamais entre eux. En ce temps-là, où n'existaient encore que peu de langues différentes, les habitants du Pays des Aulnes et les elfes utilisaient la même.

— Qui es-tu ? demanda l'enfant.

— Un troll du Royaume Enchanté, répondit-il.

— C'est bien ce que je pensais, reprit-elle.

— Où vas-tu, Enfant-des-Hommes ? demanda le troll.

— Vers les maisons, répondit la petite fille.

— Nous n'aimons pas aller là-bas, reprit-il.

— N-non, répondit-elle.

— Viens au Royaume Enchanté.

L'enfant réfléchit. D'autres enfants étaient partis et les elfes les remplaçaient toujours par l'un de leurs petits, de sorte que nul ne les regrettait car personne, en fait, ne savait la vérité. Elle rêva un instant aux merveilles extravagantes du Royaume Enchanté, puis songea à la

maison dans laquelle elle vivait.

— N-non, déclara-t-elle.

— Pourquoi pas ?

— Mère a fait une galette à la confiture, ce matin, dit l'enfant. Puis elle s'en retourna gravement chez elle. Sans la galette de confiture, elle serait partie pour le Royaume Enchanté.

— De la confiture ! s'écria le troll, méprisant. Il songea alors aux lacs du Royaume Enchanté et à leurs eaux somptueuses à la surface desquelles s'étaient les grands nénuphars et qu'entourent les immenses lys bleus dressés dans la lumière féerique, au-dessus de leurs profondeurs d'émeraude. Renoncer à cela pour de la confiture !

Mais il revint à la mission qui l'attendait et à la formule que le Roi des Elfes avait enfermée dans le rouleau de parchemin à l'intention de sa fille, et qu'il avait soigneusement conservé, soit dans sa main gauche lorsqu'il courait, soit dans sa bouche quand il caracolait au-dessus des boutons d'or.

La princesse se trouvait-elle ici ? songeait-il. Ou y avait-il, ailleurs, d'autres repaires humains ? Comme le soir tombait, il s'avança et rampa le plus près possible des maisons afin de pouvoir entendre sans être vu.

CHAPITRE VIII

L'arrivée du sortilège

Par un clair matin du mois de mai, la sorcière Ziroonderel, assise près de la cheminée de la nursery princière, préparait le repas du bébé. L'enfant avait maintenant trois ans et Lirazel ne lui avait point encore donné de nom. Elle craignait en effet que le nom ne fût entendu par quelque esprit jaloux de la Terre ou de l'air, bien qu'elle ne sût dire ce qui, en ce cas, serait à redouter. Mais Alveric avait dit que l'enfant devait recevoir un nom.

L'enfant possédait un cerceau ; par une nuit de brume, en effet, la sorcière était montée sur sa colline et lui en avait rapporté un rayon de lune prélevé par enchantement au moment du lever de l'astre nocturne. Elle avait façonné le rayon en forme de cerceau et, à l'aide d'une flèche de foudre, lui avait fabriqué une petite baguette pour le faire rouler.

Pour l'instant, le petit garçon attendait son petit déjeuner. Par un geste de sa baguette magique, la sorcière Ziroonderel avait déposé en travers du seuil un charme qui maintenait la nursery bien à l'abri des rats, des souris, des chiens et du chassé-croisé des chauves-souris et empêchait de sortir de la pièce le chat vigilant. Nulle serrure sortie des mains d'un forgeron n'eût pu être plus solide.

Soudain, franchissant d'une culbute le seuil enchanté, le troll traversa les airs et vint s'asseoir sur le sol. Le lourd tictac de la pendule de bois grossier suspendue au-dessus du manteau de la cheminée s'arrêta à l'instant précis de son arrivée, car le troll était muni d'un petit charme contre le temps sous la forme d'un étrange brin d'herbe enroulé autour de l'un de ses doigts, destiné à l'empêcher de se faner lors de son séjour en nos contrées. Car le Roi des Elfes avait parfaite connaissance de la fuite de nos heures : quatre années s'étaient écoulées sur notre terre pendant qu'il dévalait pesamment son escalier doré, convoquait son lutin et lui remettait le charme protecteur qu'il avait enroulé autour de son doigt.

— Qu'est-ce que cela ? dit Ziroonderel.

Notre lutin savait fort bien se montrer insolent, mais quelque chose, dans les yeux de la sorcière, l'incita à se montrer prudent. Bien

lui en prit car elle avait déjà plongé son regard dans les yeux du Roi des Elfes en personne. Il choisit donc de jouer, comme nous disons ici, sa carte maîtresse et répondit :

— Un message de la part du Roi des Elfes.

— Vraiment ? fit la vieille qui ajouta d'une voix basse à part soi : « Oui, oui, cela doit être pour ma maîtresse. Oui, cela devait arriver. »

Toujours assis sur le sol, le lutin retournait entre ses doigts le rouleau de parchemin sur lequel était inscrit le sortilège du Roi des Elfes. Alors, par-dessus les barreaux de son lit où il attendait son petit déjeuner, le bébé aperçut le troll : il lui demanda aussitôt qui il était, d'où il venait et ce qu'il savait faire. En réponse à cette dernière question, le troll bondit sur ses pieds et se mit à sautiller à travers la chambre comme un papillon de nuit autour du rond de lumière projeté au plafond par l'éclat d'une lampe. On eût dit qu'il volait avec ses bonds successifs du sol aux corniches du plafond; le bébé battit des mains, mais le chat devint furieux; la sorcière leva sa baguette d'ébène et conçut un charme contre les bonds, mais il n'eut aucun effet sur le troll qui continua de sauter, cabrioler, pirouetter, tandis que le chat crachait toutes les injures connues en langage félin et que la sorcière Ziroonderel laissait éclater son courroux non seulement parce qu'elle voyait sa magie contrariée, mais aussi par un souci purement humain, parce qu'elle craignait pour ses tasses et ses soucoupes. Pendant tout ce temps, le bébé criait : Encore ! et encore ! Tout à coup le troll se souvint du long chemin parcouru et du terrible parchemin qu'il détenait.

— Où se trouve la princesse Lirazel ? demanda-t-il à la sorcière.

D'un geste, la sorcière montra la tour où vivait la princesse, car elle savait qu'elle n'avait ni le moyen ni le pouvoir de faire obstacle à un sortilège envoyé par le Roi des Elfes. Mais au moment où le troll faisait demi-tour, Lirazel fit son entrée dans la chambre. Il s'inclina fort bas devant cette très grande dame du Royaume des Elfes et, perdant aussitôt toute insolence, mit un genou en terre devant l'éclat de sa beauté, puis il lui tendit le sortilège du Roi son père. Tandis que le bébé réclamait à grands cris de nouvelles pirouettes, sa mère s'empara du rouleau de parchemin. Le dos hérissé, le chat surveillait la scène, les sens en alerte. Ziroonderel ne dit rien.

Le troll se souvint des verts étangs qui se trouvent au cœur des forêts du Royaume Enchanté et que connaissent bien les trolls. Il se souvint des fleurs à l'éclat inaltérable que jamais le temps n'effleure, et de la lumière intense, ô si intense ! Sa mission était achevée et il était fatigué de la Terre.

Un moment s'écoula, pendant lequel nul ne bougea dans la pièce, excepté le bébé qui réclamait à grands cris et à grands gestes de nouvelles prouesses. Lirazel debout, le rouleau de parchemin à la

main, le gnome agenouillé devant elle, la sorcière parfaitement immobile et le chat dressé, l'œil féroce et vigilant. Enfin la princesse fit un mouvement, le troll se releva, la sorcière soupira et le chat perdit sa méfiance en voyant l'intrus décamper. Sans prêter la moindre attention aux cris de l'enfant qui le suppliait de revenir, le troll se laissa glisser le long de l'escalier en spirale et, se faufilant par une porte entrouverte, s'en fut vers le Royaume Enchanté. Au moment même où il avait passé le seuil, le tictac de la pendule avait repris.

Lirazel jeta un coup d'œil au parchemin, puis à son fils.

Mais elle ne déroula pas le parchemin et, se détournant, elle sortit en l'emportant avec elle. Une fois dans sa chambre, elle l'enferma, sans le lire, dans une cassette dont elle tourna la clef. Car la terreur qu'elle éprouvait lui disait clairement que le sortilège le plus puissant de son père, celui qu'elle avait tant redouté lorsqu'elle s'était enfuie de la tour d'argent en entendant les pas lourds gravir les marches d'or, avait franchi la frontière crépusculaire enfermé dans ce parchemin et qu'il frapperait son regard si elle défaisait le rouleau, lui insufflant aussitôt sa volonté.

Une fois le maléfice bien rangé au fond de la cassette, elle s'en fut trouver Alveric pour lui annoncer le péril qui la menaçait. Mais elle le trouva en grande désolation qu'elle ne veuille point baptiser l'enfant et c'est de cela qu'il l'entretint dès qu'il la vit. Aussi finit-elle par lui suggérer un nom ; mais c'était un nom impossible à prononcer pour des lèvres humaines, un nom d'elfe, rempli de mystère, composé de syllabes qui ressemblent aux cris des oiseaux de nuit : Alveric ne voulut pas en entendre parler. Elle fut prise alors d'un caprice qui, comme tous ceux dont elle était coutumière, ne naissait jamais pour une de nos raisons ordinaires, mais venait en droite ligne du Royaume Enchanté, apportant avec lui les chimères sauvages qui s'aventurent rarement jusqu'à nous. Ces caprices tourmentaient Alveric car rien de semblable ne s'était jamais manifesté au château et nul ne pouvait lui en expliquer le sens ni le conseiller en ce domaine. Il attendait d'elle qu'elle se laissât guider par les usages ancestraux. Elle n'espérait qu'en les songes chimériques venus du lointain Sud-Est. Il tenta de lui faire entendre raison en lui expliquant le grand cas que les gens d'ici faisaient de la raison humaine. Mais la raison ne l'intéressa point. Aussi se séparèrent-ils sans qu'elle eût finalement fait la moindre allusion au danger venu du Royaume Enchanté, principal motif, pourtant, de sa démarche auprès d'Alveric.

Au lieu de cela, elle revint à sa tour et contempla la cassette qui luisait dans la lumière décroissante du soir.

Plusieurs fois, son regard s'en détourna, puis revint s'y poser et pendant ce temps les derniers feux du soleil disparurent à l'horizon,

faisant place au crépuscule puis à l'obscurité totale. Elle s'assit devant les deux battants de la fenêtre ouverte à l'est et s'absorba dans la contemplation des étoiles qui apparaissaient au-dessus des collines assombries. Elle les contempla si longtemps qu'elle put les voir changer de place. Car parmi toutes les choses neuves qu'elle avait découvertes depuis son arrivée en nos contrées, les étoiles étaient ce qui avait provoqué chez elle le plus grand émerveillement. Elle aimait leur beauté délicate et pourtant elle se sentit triste et mélancolique en les regardant, car Alveric avait dit qu'elle ne devait pas les idolâtrer.

Mais comment, sans les adorer, ne pas leur rendre leur dû, comment les remercier de leur beauté, les louer de leur joie sereine ? Elle pensa soudain à son enfant et, au même instant aperçut Orion : jetant alors un défi à tous les esprits jaloux de l'éther, le regard fixé sur Orion, qu'il lui était interdit de vénérer, elle dédia la vie de son fils à cet astre de la chasse symbolisé par le baudrier, et lui donna le nom de l'étoile resplendissante.

Aussi, quand Alveric vint la retrouver, lui fit-elle part de son souhait, et il accepta d'autant plus volontiers le nom d'Orion que les habitants de la vallée faisaient grand cas de la chasse. Alors Alveric sentit renaître en son cœur l'espoir — auquel il n'avait jamais tout à fait renoncé — que, puisqu'elle se montrait enfin raisonnable en ce domaine, elle le serait désormais pour tout le reste, qu'elle se plierait aux coutumes, qu'elle agirait comme tout le monde et renoncerait aux fantaisies et aux chimères du Royaume Enchanté. Il lui demanda ensuite de vénérer les saintes reliques du Frère car jamais jusqu'à ce jour elle n'avait accompli ses devoirs envers ces objets sacrés, ne sachant qui, du cierge ou de la cloche, possédait le plus grand degré de sainteté, et n'ayant jamais retenu quoi que ce soit de tout ce qu'Alveric lui avait enseigné là-dessus.

Elle acquiesça, pleine de bonne volonté et son mari crut que tout allait bien ; mais elle était, en pensées, tout là-haut auprès d'Orion. Car, comme le papillon fuit l'ombre pour la lumière, son esprit ne s'attardait guère parmi les questions graves.

Durant toute la nuit, le sortilège du Roi des Elfes resta enfermé dans la cassette.

Au matin, Lirazel n'eut guère le temps d'y penser car ils emmenèrent l'enfant chez le Frère. Ziroonderel les accompagna mais resta à l'écart. Les habitants de la vallée vinrent aussi — dans la mesure où ils purent abandonner leurs travaux des champs ; étaient présents aussi tous ceux qui avaient formé le parlement, du temps où ils avaient rendu visite au père d'Alveric dans la grande salle rouge. Tous furent heureux de voir l'enfant et remarquèrent sa robustesse et sa taille. Rassemblés à l'intérieur du saint lieu, ils échangeaient des propos à voix basse et prédisaient que tout se déroulerait comme ils

l'avaient prévu. Le Frère fit son entrée, et, entouré de ses saintes reliques, baptisa l'enfant du nom d'Orion, bien qu'il eût de beaucoup préféré en choisir un parmi ceux des saints connus. Mais il se réjouit de voir l'enfant et de le baptiser en ce lieu, car c'était à travers les membres de cette famille princière que le peuple comptait le passage des générations et l'écoulement du temps, comme nous-mêmes surveillons parfois le passage des saisons sur le même vieil arbre. Il s'inclina alors devant Alveric et se montra très courtois envers Lirazel, bien que sa politesse à l'égard de la princesse fût de pure forme, car au fond de son cœur il n'éprouvait guère plus de respect pour elle que pour une quelconque sirène issue du fond des mers.

C'est ainsi que l'enfant reçut le nom d'Orion. Et le peuple manifesta sa jubilation quand, accompagné de ses parents, il sortit pour rejoindre Ziroonderel qui attendait à l'entrée du jardin sacré. Tous quatre rentrèrent ensuite à pied au château.

Tout au long de cette journée, Lirazel ne fit rien qui puisse étonner qui que ce soit et se conforma aux usages en cours dans nos contrées, mais quand vint l'heure où paraissent les étoiles parmi lesquelles brillait Orion, elle eut la certitude que leur splendeur n'avait pas recueilli les hommages qui leur étaient dus et brûla de leur exprimer sa gratitude. Elle leur était reconnaissante de leur éclat brillant qui égaie nos contrées et de la protection dont, elle n'en doutait pas, elles entoureraient son fils contre les esprits jaloux. Son odeur brûlait si fort de toutes ces actions de grâce inexprimées qu'elle se leva soudain, quitta sa tour et sortit dans la nuit étoilée. Le visage levé vers le ciel, en direction d'Orion, elle resta là, muette malgré les paroles de gratitude qui se pressaient sur ses lèvres, puisque Alveric lui avait dit qu'elle ne devait pas adresser de prières aux étoiles. Elle garda longtemps le regard fixé sur les phalanges célestes, dans un silence respectueux des ordres d'Alveric, puis, baissant les yeux, elle aperçut soudain, luisant faiblement dans la nuit, un petit étang à la surface duquel se reflétait le scintillement des étoiles.

— Il est sûrement mauvais de prier les étoiles, se dit-elle, mais ces images, dans l'eau, ne sont pas les étoiles. Je vais adresser mes prières à ces images et les étoiles comprendront.

Et elle s'agenouilla au bord de l'étang, parmi les feuilles d'iris et se mit à prier, remerciant les reflets des étoiles pour le bonheur qu'elles lui donnaient, le soir, à l'heure où, par myriades, toutes les constellations resplendissent de leur majesté souveraine et s'avancent, telle une année vêtue de cottes de maille en argent massif, marchant, après de mystérieuses victoires, vers de lointaines conquêtes. Elle bénit, remercia et loua les reflets scintillant à la surface de l'étang et les pria de transmettre sa gratitude et ses louanges à Orion qu'il lui était interdit de prier. C'est ainsi qu'Alveric la trouva et il lui fit

d'amers reproches. Il l'accusa d'adorer les étoiles qui n'étaient pas faites pour cela et elle lui répondit que c'était à leurs seuls reflets qu'elle adressait ses supplications.

Il nous est facile de comprendre les sentiments d'Alveric : l'étrangeté de sa femme, ses actes imprévisibles, son opposition à toutes choses établies, son mépris des usages, son ignorance volontaire, tout cela heurtait jour après jour une tradition considérée comme un patrimoine. Et le halo romantique qu'elle tenait de ses origines lointaines et surnaturelles lui rendait d'autant plus difficile à présent de tenir le rôle jadis joué par les dames du château qui possédaient tout le savoir de nos contrées. Or Alveric espérait la voir accomplir ses devoirs et suivre des usages qui, pour elle, étaient aussi nouveaux que les étoiles qui scintillent au firmament.

Mais le seul sentiment de Lirazel était que les étoiles ne recevaient pas ce qui leur était dû et que la tradition, la raison, et tout ce qui compte aux yeux des hommes, eût dû commander qu'on leur adressât des remerciements pour leur beauté ; et d'ailleurs, elle ne les avait même pas remerciées, elle n'avait fait qu'adresser ses supplications à leurs reflets.

Cette nuit-là, elle songea au Royaume Enchanté, où toutes choses seyaient à sa beauté, où rien ne changeait, et où n'existaient pas de si étranges coutumes ni de si étranges splendeurs, comme ces étoiles à qui personne ne rendait l'hommage qui leur était dû. Elle songea aux pelouses enchantées, aux massifs de fleurs géantes et au palais dont parle la légende.

Toujours enfermé dans l'obscurité de la cassette, le sortilège attendait son heure.

CHAPITRE IX

Lirazel disparaît dans les airs

Les jours passèrent. L'été s'acheva au Pays des Aulnes et le soleil qui avait progressé vers le nord reprit sa course vers le sud. On approchait de l'époque où les hirondelles délaissent les créneaux et Lirazel n'avait rien appris. Elle n'avait plus prié les étoiles ni supplié leurs reflets, mais elle n'avait appris aucune des coutumes des hommes et ne voyait toujours pas pourquoi il lui fallait garder pour elle son amour et sa reconnaissance envers les étoiles. Et Alveric ignorait que l'instant approchait où un léger incident allait le séparer définitivement de sa femme.

Et puis un jour, comme il espérait encore, il l'emmena chez le Frère pour y apprendre à adorer les saintes reliques. Tout heureux, le brave homme alla quérir son cierge, sa cloche, l'aigle de cuivre qui soutenait son livre pendant sa lecture, une petite coupe contenant de l'eau parfumée et une paire de mouchettes d'argent pour éteindre le cierge. Il expliqua alors, comme il l'avait déjà fait, l'origine, la signification et le mystère de tous ces objets, la raison pour laquelle la coupe était en cuivre et les mouchettes en argent et ce que voulaient dire les figures symboliques gravées sur la coupe. Il lui parla avec toute la courtoisie requise et même avec bonté, mais sa voix avait quelque chose d'étrange en s'adressant à Lirazel, comme s'ils se trouvaient loin l'un de l'autre ; et elle comprit qu'il lui parlait comme celui qui, sain et sauf sur le rivage, appelle au loin une sirène qui se débat dans les flots dangereux.

Quand ils revinrent au château, les hirondelles rangées en ligne le long des remparts s'étaient rassemblées pour prendre le départ. Lirazel avait promis d'adorer les saintes reliques du Frère, comme les gens simples de la vallée qui craignent le son de la cloche, et Alveric conservait en lui-même un dernier espoir que tout s'arrangerait. En effet elle se souvint pendant de nombreux jours de tout ce que lui avait dit le Frère.

Mais un jour qu'elle quittait tardivement la nursery et que, longeant les hautes fenêtres de sa tour, elle jetait un coup d'œil au soir qui tombait, elle se souvint qu'elle ne devait pas adorer les étoiles. Elle en appela aux saintes reliques du Frère et tenta de se rappeler tout ce

qu'il lui en avait dit. C'était si dur de les adorer juste comme il le fallait ! Elle savait que les hirondelles seraient parties dans quelques heures : or, il était souvent arrivé que son humeur changeât après leur départ et elle craignait d'oublier, d'être à jamais incapable de se rappeler comment elle devait adorer les saintes reliques du religieux.

Elle sortit donc dans la nuit, traversa un pré jusqu'à un mince ruisseau au fond duquel elle ramassa quelques grands galets plats qu'elle savait y trouver, prenant bien soin de détourner le visage des reflets des étoiles. Le jour, les galets brillaient d'un vif éclat, pourpre et mauve, au fond de l'eau, mais à cette heure ils étaient noirs. Elle les étala sur la prairie : elle aimait ces cailloux lisses et plats qui, d'une certaine manière, lui rappelaient les rochers du Royaume Enchanté.

Elle les disposa tous en rang, l'un pour le cierge, l'autre pour la cloche, le troisième pour la sainte coupe.

— Si je parviens à adorer ces jolis cailloux comme il faut, dit-elle, je saurai adorer les saintes reliques du Frère.

Puis elle s'agenouilla devant les pierres et se mit à réciter les prières comme s'il s'agissait d'un autel chrétien.

Or voici qu'Alveric qui la cherchait dans la nuit noire en se demandant quelle nouvelle chimère l'avait entraînée, entendit sa voix qui psalmodiait les prières rituelles.

Quand il vit les quatre pierres plates devant lesquelles elle priait, prosternée jusqu'au sol, il cria au sacrilège.

— Mais j'apprends à adorer les saintes reliques du Frère, protesta Lirazel.

— C'est un rite païen, répondit-il.

En ce temps-là les gens de la vallée craignaient par-dessus tout les religions païennes, dont ils ne savaient à peu près rien sinon qu'elles étaient faites de sombres pratiques. Aussi Alveric usa-t-il du ton dur qu'employaient tous les hommes quand ils parlaient des païens. Sa colère atteignit Lirazel en plein cœur : quelle faute avait-elle donc commise, elle qui cherchait seulement à apprendre à adorer ses saintes reliques pour lui faire plaisir. Était-ce ainsi qu'il l'en remerciait ?

Mais Alveric ne voulut pas prononcer les paroles qui eussent détourné la colère et apaisé Lirazel ; car il pensait, à tort, qu'aucun homme ne devait accepter le moindre compromis sur des questions comme le paganisme. Lirazel s'en revint donc tristement seule vers son donjon, tandis qu'Alveric s'occupait à lancer au loin les quatre pierres plates.

Les hirondelles partirent et des jours malheureux s'écoulèrent. Un peu plus tard, Alveric pria Lirazel d'adorer les saintes reliques, mais elle avait presque tout oublié. Il fit alors une nouvelle allusion aux pratiques païennes. C'était une journée resplendissante : les peupliers étaient couleur d'or et les trembles écarlates.

Lirazel regagna son donjon et ouvrit la cassette qui brillait ce matin-là dans la claire lumière d'automne. Elle saisit le sortilège du Roi des Elfes et, le serrant dans sa main, traversa l'immense hall voûté, parvint à un autre donjon dont elle gravit les marches jusqu'à la nursery.

Elle resta là tout le jour à jouer avec son enfant, le rouleau de parchemin toujours bien serré dans sa main. Or, si gaiement qu'elle parût jouer, ses yeux reflétaient un calme étrange que Ziroonderel observa, perplexe. Quand le soleil fut bas sur l'horizon, Lirazel installa son fils pour la nuit puis s'assit à côté de son lit avec solennité pour lui raconter les histoires que l'on raconte aux enfants. Quant à Ziroonderel, la sage sorcière qui l'observait, elle ne put, en dépit de tout son savoir magique, que deviner ce qui allait arriver, sachant qu'il ne pouvait en être autrement.

Juste avant le coucher du soleil, Lirazel embrassa son enfant et déroula le parchemin du Roi des Elfes. Seul un - mouvement d'humeur — passager — l'avait poussée à le retirer de la cassette où il était enfermé, de sorte qu'elle n'eût peut-être point défait le parchemin si elle ne l'avait eu là, entre ses mains. Ce furent donc en partie l'humeur, en partie la curiosité, en partie des lubies trop fugaces pour être nommées, qui attirèrent ses regards sur les mots tracés par le Roi des Elfes en étranges caractères charbonneux.

Quelle que fût la magie contenue dans le sortilège, magie terrifiante dont je ne peux rien dire, il était écrit avec un amour plus puissant encore que la magie ; les caractères magiques irradiaient l'amour que le Roi des Elfes éprouvait pour sa fille. Ce maître-sortilège contenait donc, mêlés, deux pouvoirs : celui qui est le plus puissant au-delà de la frontière crépusculaire, et celui qui est le plus puissant en nos contrées. Seul l'amour d'Alveric aurait pu la retenir, et c'est à cet amour seul qu'il aurait dû se fier, car la formule du Roi des Elfes était plus puissante que les saintes reliques du Frère.

À peine Lirazel eût-elle lu le sortilège inscrit sur le parchemin qu'apparurent des visions échappées du Royaume Enchanté.

Certaines d'entre elles pourraient, de nos jours, pousser un employé de la Cité à quitter à l'instant son bureau pour aller danser sur une plage au bord de la mer ; ou inciter tous les employés d'une banque à sortir, laissant portes et coffres grands ouverts, et à marcher droit devant eux jusqu'aux vastes étendues de verte campagne ornées de collines recouvertes de bruyère ; d'autres encore pourraient faire brusquement un poète d'un homme occupé à traiter des affaires. C'étaient les toutes-puissantes chimères convoquées par le Roi des Elfes, par la force de sa formule magique. Quant à Lirazel, elle restait assise, le sortilège à la main, sans recours parmi cette masse de visions tumultueuses venues du Pays de son père. Et tandis que les chimères

faisaient rage autour d'elle, chantaient, criaient, arrivant en foule de plus en plus dense des confins du pays et se pressant toutes ensembles autour d'un seul pauvre esprit, son corps se fit de plus en plus léger. Ses pieds ne reposaient presque plus sur le sol et flottaient à demi ; la Terre ne la supportait plus qu'à peine tant elle se transformait vite en un objet de rêve. Et ni son amour pour la Terre, ni l'amour des enfants de la Terre pour elle n'eurent plus le moindre pouvoir de la retenir ici-bas.

Maintenant lui revenaient en mémoire les souvenirs de son enfance sans âge auprès des lacs du Royaume Enchanté, à l'orée des profondes forêts, sur les pelouses iridescentes ou dans le palais dont parle seule la légende. Elle voyait toutes ces choses aussi clairement que, lorsqu'on plonge le regard au fond des eaux dormantes d'un lac gelé, on peut voir les minuscules coquillages, légèrement déformés par la mince couche de glace. Ensuite lui parvinrent le bruit étrange et léger des elfes, le parfum des fleurs miraculeuses qui poussent sur les pelouses si bien connues d'elle ; la musique assourdie des mélodies magiques flotta jusqu'à l'endroit où elle était toujours assise, un bruit de voix, de chansons, de souvenirs traversa le crépuscule magique : tout le Royaume Enchanté l'appelait. Alors elle perçut, calme et pourtant sonore, et étonnamment proche, la voix de son père.

Elle se leva d'un bond. La Terre avait désormais perdu sur elle l'emprise qu'elle n'a que sur les êtres de chair et de sang. Devenue créature de rêve, vision, chimère, fantasma, elle fut aspirée hors de la chambre et disparut. Ziroonderel ne connaissait aucune formule capable de la retenir, pas plus qu'elle ne put elle-même se tourner, ni regarder vers son fils.

Au même instant, le vent du nord-ouest se leva, s'engouffra dans les bois, dénuda les branches dorées, dévala les pentes, entraînant avec lui une foule de feuilles écarlates et dorées qui, bien qu'elles eussent redouté cela, dansaient allégrement à présent que le moment était venu. Et en un tourbillon effréné, resplendissant des derniers feux du soleil qui se couchait à l'horizon, les feuilles et le vent disparurent. Avec eux disparut Lirazel.

CHAPITRE X

Le reflux du Royaume Enchanté

Le lendemain matin Alveric, hors de lui, harassé par toute une nuit de recherches en d'étranges lieux monta voir Ziroonderel. La nuit entière, il avait tenté de deviner quelle nouvelle chimère avait pu attirer Lirazel au-dehors et où elle avait pu être entraînée. Il avait cherché près du ruisseau où elle avait jadis prié les pierres, près de l'étang où elle avait prié les étoiles ; il avait crié son nom dans la nuit du haut de tous les donjons, mais seul l'écho lui avait répondu ; Ziroonderel était désormais son dernier recours.

— Où ? demanda-t-il seulement, ne voulant pas montrer son angoisse à Orion. Mais Orion savait. Ziroonderel hocha tristement la tête :

— Là où sont parties les feuilles, répondit-elle. Là où s'en va tout ce qui est beau.

Mais Alveric ne resta que le temps d'entendre la première partie de la phrase. Toujours en proie à la fièvre de l'inquiétude, il quitta la pièce, dévala les escaliers et se précipita dehors où soufflait le vent matinal, pour voir dans quelle direction s'étaient envolées les feuilles dorées de l'automne.

Or, quelques-unes d'entre elles qui, lors du passage de la troupe joyeuse de leurs camarades, s'étaient attardées aux branches glacées, prenaient maintenant leur envol, ultimes retardataires : Alveric les vit se diriger en direction du sud-ouest, c'est-à-dire du Royaume Enchanté.

Il glissa en hâte son épée magique dans le vaste fourreau de cuir et, muni de quelques provisions, partit aussitôt à travers champs à la poursuite des feuilles dont la splendeur automnale le guida comme souvent les belles et grandes causes perdues entraînent la plupart des hommes.

C'est ainsi qu'il atteignit les régions montagneuses, où les pâturages semblaient gris sous l'effet de la rosée. L'air étincelait dans le soleil matinal et les dernières feuilles mettaient une note gaie, bien qu'on entendît, mélancolique, le beuglement insistant du bétail.

Mais la sérénité de ce clair matin agité par la brise ne calma point

Alveric qui ne ralentit pas un seul instant son allure ; il faisait songer à un homme qui vient de perdre quelque chose, il en avait les gestes fiévreux et l'apparence inquiète. Tout le jour, il garda le regard fixé sur la ligne claire de l'horizon lointain vers laquelle s'éloignaient les feuilles et, le soir venu, Il s'attendit à apercevoir les montagnes bleues dont nul astre n'éclaire la pâle teinte de myosotis. Il poursuivit sa route sans relâche, mais elles n'apparurent point.

C'est alors qu'il aperçut la chaumière du vieux bourrelier qui avait fabriqué le fourreau de son épée et cela lui remit en mémoire toutes les années écoulées depuis le soir où il l'avait vue pour la première fois, bien qu'il n'eût jamais pu en faire le compte exact puisque personne n'avait jamais su estimer avec exactitude comment fonctionnait le temps au Royaume Enchanté. Il chercha de nouveau du regard les montagnes bleu pâle, car il se souvenait fort bien de l'endroit où elles devaient se trouver, la longue ligne de leurs graves sommets se découpant juste derrière l'un des pignons du toit de la chaumière. Mais il ne distingua pas la moindre ligne bleutée. Il pénétra donc dans la chaumière où vivait encore le vieil homme.

Le bourrelier était étonnamment vieux et son établi plus vieux encore. Il souhaita la bienvenue à Alveric dont il se souvenait très bien et ce dernier s'enquit de sa femme.

— Elle est morte voici longtemps, répondit-il.

De nouveau, Alveric eut conscience de la dérobade déconcertante du temps, ce qui augmenta d'autant sa crainte du monde des elfes vers lequel il se dirigeait. Il ne lui vint pourtant pas à l'esprit de faire demi-tour ni de ralentir, l'espace d'un instant, sa hâte fébrile. Il prononça quelques mots de circonstance sur le deuil subi jadis par le vieil homme, puis demanda :

— Où sont les montagnes du Royaume Enchanté ? Les sommets bleu pâle qui se trouvaient là autrefois ?

Un air de totale incompréhension envahit lentement le visage du vieillard, comme s'il n'avait jamais vu ces montagnes ; son expression laissait entendre qu'un vieil artisan du cuir comme lui ne pouvait rien comprendre de ce qu'un homme aussi instruit qu'Alveric avait à lui dire. Il déclara que non, il ne savait pas. Et Alveric comprit qu'aujourd'hui, comme jadis, le vieillard refusait de parler du Royaume Enchanté. Fort bien, puisque la frontière n'était qu'à quelques pas, il la franchirait donc et demanderait sa route aux elfes ou aux fées si, une fois de l'autre côté, il n'apercevait toujours pas les montagnes pour le guider. Il n'avait pris aucune nourriture de toute la journée et le vieillard lui proposa de manger. Mais, tout à sa hâte, Alveric l'interrogea encore à propos du Royaume Enchanté et le bonhomme lui répondit humblement qu'il n'entendait rien à tout cela. Alors Alveric s'éloigna à grandes enjambées en direction du champ

qui, il s'en souvenait, était séparé en deux par la masse obscure de nuages crépusculaires. Or, voici qu'en entrant dans le champ il observa que tous les champignons vénéneux avaient leurs tiges inclinées du même côté, celui vers lequel, précisément, il se dirigeait ; chacun sait que, tout comme les épineux poussent dans la direction contraire à la mer, les champignons vénéneux et toutes les plantes un peu mystérieuses comme les digitales, les molènes, certaines espèces d'orchidées, croissent tournées vers le Royaume Enchanté, quand le hasard les fait pousser à proximité. C'est ainsi que l'on peut, avant même d'avoir entendu le murmure des vagues ou pressenti l'influence du surnaturel, savoir que l'on approche soit du bord de la mer, soit du Royaume Enchanté. Levant les yeux, Alveric aperçut un vol d'oiseaux d'or et en augura qu'ils avaient dû être chassés jusqu'ici par la tempête qui s'était sans doute abattue sur le Royaume Enchanté en provenance du sud-est, bien que de ce côté-ci le vent soufflât du nord-ouest. Il continua d'avancer mais la frontière n'était plus là ; il traversa le champ, qui n'était plus qu'un champ ordinaire, et ne vit nulle part les collines féeriques.

Saisi d'une inquiétude nouvelle, Alveric pressa le pas, poussé par le vent du nord-ouest. Devant lui, la terre prenait un aspect pelé, caillouteux, morne, sans fleurs, sans ombres, sans couleurs, sans rien de ce qui nous permet de nous souvenir d'un paysage après l'avoir quitté ; l'enchantement avait disparu. Très haut dans le ciel, Alveric aperçut un oiseau filant à tire-d'aile vers le sud-est et il suivit la direction de son vol, dans l'espoir de voir bientôt apparaître les montagnes bleues qu'il supposait simplement dissimulées derrière quelque brume magique.

Pourtant, le ciel d'automne était clair et lumineux, l'horizon entièrement dégagé. Nulle part ne pointait la moindre apparition de montagnes. Ce ne fut pourtant pas cela qui lui fit comprendre que le Royaume Enchanté s'était retiré. Mais quand il vit, sur l'immense plaine désolée et caillouteuse, intact et tout en fleur en ce jour d'automne, un buisson d'aubépine dont, il s'en souvenait aujourd'hui, la floraison immaculée avait illuminé un jour printanier de sa lointaine enfance, il sut alors que le Royaume Enchanté avait existé en cet endroit et qu'il s'était retiré, mais où ? il l'ignorait. Car il est vrai, et Alveric le savait, que si le charme qui fait une grande part de nos vies (surtout en ses débuts) nous vient des rumeurs amenées du Royaume Enchanté par divers messagers (qu'ils en soient bénis), il n'en est pas moins vrai que retournent là-bas toutes sortes de souvenirs enfouis et de minuscules trésors jadis chéris qui ajoutent ainsi au mystère du Royaume Enchanté. Cela fait partie de la loi du flux et du reflux que la science peut découvrir en toutes choses ; ainsi le feu réduit-il la forêt en charbon qui crée le feu à son tour ; ainsi les

rièrres remplissent-elles la mer qui les alimente en retour ; ainsi toute chose qui reçoit donne-t-elle en échange. Même la mort.

Alveric aperçut ensuite sur le sol sec et plat un jouet de bois grossier qui, il s'en souvenait aujourd'hui (mais à combien d'années cela remontait-il ?), avait été l'un de ses trésors d'enfant ; par un jour de malchance, il s'était trouvé brisé, puis jeté. Et voici qu'il gisait là, à ses pieds, non seulement neuf et intact, mais transfiguré, comme du temps de sa jeune imagination, en un objet doté d'un pouvoir merveilleux, superbe, poétique, radieux. Il était là, abandonné par le Royaume Enchanté, comme parfois les merveilles que l'on trouve tristement échouées sur les bancs de sable quand la mer, retirée au loin, n'est plus qu'une étendue bleue frangée d'écume.

La plaine autrefois habitée par les elfes était lugubre maintenant qu'elle avait perdu tout son charme ; pourtant Alveric aperçut çà et là toutes les petites choses abandonnées, fruits oubliés de son enfance, qui avaient rejoint le pays sans âge et sans heures où vivent les elfes pour participer à sa gloire et que l'énorme reflux avait dédaignées. De vieux airs, des mélodies et des voix anciennes résonnèrent aussi autour de lui, mais leur son s'affaiblit progressivement, comme s'ils ne pouvaient survivre sur la Terre des Hommes.

Au coucher du soleil, le ciel se teinta à l'est d'une nuance mauve et rose qu'Alveric trouva trop riche pour être terrestre, aussi poursuivit-il sa route. Il la prit en effet pour un reflet de l'éclat du Royaume Enchanté. Il continua donc dans l'espoir d'y atteindre, suivant toujours l'horizon qui reculait. La nuit vint et avec elle toutes les étoiles amies de la Terre. Alors seulement Alveric renonça à la hâte fiévreuse qui, depuis le matin, avait commandé tous ses actes et, se drapant dans les plis du large manteau dont il était vêtu, il avala la nourriture qu'il avait dans son sac et s'endormit d'un sommeil troublé, seul parmi tous les objets abandonnés.

Ce fut pourtant son impatience qui le réveilla à la pointe de l'aube, bien que le brouillard d'octobre ne laissât point filtrer la moindre lueur de jour. Il mangea ce qui lui restait de nourriture et reprit sa route dans la lumière blafarde.

Il ne percevait plus aucun des bruits habituels de nos contrées. Car nul homme ne s'était jamais hasardé jusque-là du temps du Royaume Enchanté et seul Alveric s'aventurait aujourd'hui sur cette plaine. Depuis les confortables demeures humaines, le chant du coq lui-même ne pouvait plus l'atteindre et il marchait maintenant dans un curieux silence, troublé çà et là par le murmure faible et indistinct des chansons oubliées que le reflux du Royaume Enchanté avait laissées derrière lui et dont le son était plus faible encore que la veille. Quand l'aurore parut, Alveric trouva à nouveau un si grand éclat au ciel qui brillait au levant d'un vert éclatant, qu'il crut encore qu'il s'agissait

d'un reflet du Royaume Enchanté et qu'il pressa le pas dans l'espoir d'y parvenir après la dernière ligne de l'horizon. Mais il parvint à l'horizon suivant et ne vit que la plaine caillouteuse, sans trace des montagnes bleues.

Il ne savait si le Royaume Enchanté allait surgir derrière la prochaine ligne d'horizon qui rougeoyait dans le lointain pour se dérober l'instant d'après, ou s'il s'était retiré depuis des jours et des années déjà, mais il poursuivit cependant son chemin. Il parvint enfin au faite d'une hauteur pelée et desséchée sur laquelle il avait longtemps gardé fixé un regard rempli d'espoir et contempla de là la plaine morne qui s'étendait à ses pieds jusqu'à l'extrême bord du ciel, sans découvrir le moindre signe du Royaume Enchanté ni la moindre pente montagneuse. Les petits trésors de la mémoire abandonnés par le reflux étaient même en train de se faner et de redevenir des objets ordinaires et périssables. Alors Alveric sortit du fourreau son épée magique. Mais si elle possédait le pouvoir de lutter contre l'enchantement, elle n'avait pas reçu celui de faire renaître l'enchantement disparu : et il eut beau agiter la grande épée, la terre désolée resta la même, pierreuse, désertique, désenchantée et immense.

Il avança encore un moment ; mais l'horizon imperceptiblement reculait au fur et à mesure qu'il avançait, sans qu'apparaisse jamais le sommet bleu d'une montagne. Et c'est là, au cœur de la plaine désolée, qu'il découvrit bientôt, comme tout homme le découvre tôt ou tard, qu'il avait perdu le Royaume Enchanté.

CHAPITRE XI

Au plus profond des bois

En ce temps-là, Ziroonderel amusait l'enfant à l'aide de charmes et de petits prodiges dont il se contenta pendant quelque temps. Puis, sans en rien dire à quiconque, il commença à se demander où était partie sa mère. Il écoutait tout ce qui se disait autour de lui et y pensait longuement. Les jours passèrent ainsi : il ne savait qu'une chose, c'est qu'elle était partie, mais il ne confiait à personne les préoccupations de son esprit. Cependant, en écoutant ce que l'on disait, ou ne disait pas, à force de surprendre les regards échangés, les hochements de tête, il en vint à comprendre qu'il y avait du prodige dans le départ de sa mère. Mais bien que toutes sortes de suppositions extraordinaires lui vinssent à l'esprit, il ne parvint pas à deviner la nature du prodige qui était survenu. Alors un jour il interrogea Ziroonderel.

Or celle-ci, malgré toute la sagesse accumulée dans son esprit au cours des siècles et bien qu'elle eût toujours redouté le jour où il lui faudrait répondre à cette question, ne sut que lui dire que sa mère était partie dans la forêt. En entendant cela, l'enfant résolut de partir à son tour dans la forêt pour la retrouver.

Au cours de ses promenades à travers le hameau en compagnie de Ziroonderel, Orion avait pris l'habitude de rencontrer les villageois : il y avait le forgeron devant son enclume en plein air, il y avait ceux qui s'installaient sur le seuil de leurs portes, il y avait les gens des contrées lointaines qui arrivaient les jours de marché ; et il les connaissait tous.

Mais il connaissait surtout Threl qui allait de son pas tranquille et Oth à la souple démarche ; car, quand ils le rencontraient, tous deux lui contaient des récits du haut pays et des forêts profondes qui s'étendent au-delà de la colline. Or, quand Orion se promenait en compagnie de sa gouvernante, il adorait écouter les contes des pays lointains.

Il y avait près d'un puits un très vieux myrte auprès duquel Ziroonderel s'asseyait les soirs d'été pendant qu'Orion jouait dans l'herbe un peu plus loin ; et Oth passait par là quand il partait en chasse le soir avec son drôle d'arc, et parfois Threl venait aussi et

chaque fois que l'un ou l'autre passait, Orion l'arrêtait pour le prier de lui raconter un conte de la forêt. S'il s'agissait de Oth, il saluait d'abord Ziroonderel d'un air craintif, puis il se mettait à raconter les exploits du cerf et Orion lui demandait de lui expliquer pourquoi l'animal se comportait ainsi. Alors le visage de Oth prenait une expression lointaine, comme s'il cherchait à se rappeler des événements très anciens, puis, après quelques instants de silence, il racontait pourquoi le cerf avait eu jadis une bonne raison d'agir ainsi, ce qui permettait de comprendre comment il en était venu à prendre des habitudes.

Si c'était Threl qui passait, il faisait mine de ne pas voir Ziroonderel et racontait plus vite, à voix basse, une histoire de la forêt, avant de s'éloigner en laissant derrière lui, dans le jour finissant, un sentiment de mystère qu'Orion ressentait fortement. Pour sa part, il racontait l'histoire de toutes sortes de créatures ; c'étaient d'étranges récits, qu'il ne rapportait qu'au seul Orion car, disait-il, il existait toutes sortes de gens incapables de croire la vérité et il ne voulait pas que ses contes leur reviennent aux oreilles. Orion lui avait une fois rendu visite : il habitait une sombre chaumière remplie de peaux d'animaux : il y en avait de toutes sortes accrochées aux murs, des peaux de renards, de blaireaux, de martres, mais aussi des dépouilles d'animaux plus petits, entassées dans les coins. Orion trouvait que la sombre cabane de Threl contenait plus de merveilles qu'aucune autre demeure qu'il connût.

Mais on était à présent en automne et Orion et sa gouvernante rencontraient plus rarement Oth et Threl car ils n'allaient plus guère s'asseoir près du myrte par ces soirées brumeuses qui annonçaient les gelées. Cependant, Orion ne cessait de regarder autour de lui, lors de ses courtes promenades, dans l'espoir d'apercevoir l'un ou l'autre ; et un jour il vit Threl qui s'éloignait du village en direction des hauts plateaux. Il l'appela et Threl s'immobilisa, l'air un peu confus car il s'estimait de trop peu d'importance pour être remarqué et reconnu par une gouvernante du château, fût-elle sorcière ou femme. Orion courut à lui :

— Montre-moi la forêt, demanda-t-il.

Ziroonderel comprit alors que le temps était venu où les pensées de l'enfant allaient s'aventurer au-delà des limites de la vallée et elle savait qu'aucun de ses sortilèges n'avait le pouvoir de le retenir. Cependant Threl répondit : « Non, mon maître », en jetant un coup d'œil embarrassé en direction de Ziroonderel qui s'approcha et entraîna l'enfant. Et Threl s'en fut, solitaire, travailler au cœur de la forêt.

Et il n'en fut pas autrement que ce qu'avait prévu la sorcière. Pour commencer, Orion s'endormit et rêva de la forêt. Puis, le lendemain, il

réussit à se glisser tout seul jusqu'à la demeure de Oth et il le supplia de l'emmener avec lui la prochaine fois qu'il irait à la chasse au cerf. Oth, debout sur une grande peau de daim étalée sur le sol devant un feu ardent, lui parla longtemps de la forêt : cependant il ne l'emmena pas. Ziroonderel regretta, mais trop tard, d'avoir distraitement dit à l'enfant que sa mère était partie dans la forêt, car ses paroles avaient suscité trop tôt en lui ce besoin d'errance qui ne devait pas manquer de lui venir — et elle constata que ses artifices magiques ne lui suffisaient plus désormais. Aussi finit-elle par le laisser partir. Non sans avoir cependant invoqué, par sa baguette magique et ses incantations, les splendeurs de la forêt qui descendirent jusqu'à l'âtre de la nursery, vinrent hanter les ombres dansantes autour du feu, se glisser avec elles tout autour de la chambre, et lui communiquèrent tout leur attrait mystérieux. Mais voyant que ce dernier sortilège ne le calmait point et ne l'empêchait point de languir, elle le laissa aller.

Un matin il s'esquiva de nouveau et, traversant le pré tout craquant encore de gelée, alla retrouver Oth chez lui ; la vieille sorcière s'aperçut de son départ, mais elle ne le rappela pas car il n'était pas en son pouvoir de contrarier le désir d'évasion qui saisit tout être humain, quel que soit son âge. Puisque son âme était déjà en route pour la forêt profonde, à quoi bon retenir ici son corps ? Car c'est une attitude commune à toutes les sorcières que de choisir, entre deux voies possibles, la plus chargée de mystère. L'enfant parvint donc seul au domicile de Oth, et traversa le jardin où les fleurs fanées dont les pétales tombaient en poussière au moindre attouchement de ses doigts, pendaient au bout de leurs tiges jaunies. Cette fois il trouva Oth à l'instant précis — une heure de plus et il eût été trop tard — où celui-ci était disposé à accéder à son désir. Il entra en effet au moment où Oth décrochait son arc du mur, l'esprit déjà préoccupé de ce qui l'attendait dans la forêt et quand l'enfant le supplia de l'emmener, le chasseur fut incapable de le lui refuser.

C'est ainsi qu'Oth prit Orion sur son épaule et escalada le versant de la vallée. Les gens les virent partir ainsi, Oth armé de son arc, chaussé de ses sandales silencieuses, vêtu de ses habits de cuir brun, Orion sur son épaule, enroulé dans une peau de faon qu'Oth avait bien serrée autour de lui. Tandis qu'ils montaient, Orion s'amusa de voir diminuer de plus en plus la taille des maisons, car il ne s'était jamais aventuré aussi loin. Et quand enfin son regard découvrit, déployés devant lui, les hauts plateaux, il comprit qu'il ne s'agissait pas cette fois d'une simple promenade mais bien d'un véritable voyage. Puis il aperçut l'ombre lointaine et noire de la forêt hivernale et il fut saisi d'une terreur délicate. Ténèbres, mystère, là l'emmenait Oth.

Oth fit si peu de bruit en pénétrant dans la forêt que les merles — qui la gardaient jalousement du haut de leurs branches — ne

s'envolèrent point à son approche, mais sifflèrent seulement quelques notes d'avertissement puis se turent et l'écoutèrent passer, sans être tout à fait certains qu'une présence humaine venait de rompre le charme. Oth avançait gravement dans la pénombre mystérieuse et dans le profond silence. Depuis qu'il avait dépassé l'orée de la forêt son visage était empreint de solennité, car sa démarche silencieuse résultait d'un apprentissage de toute une vie et il accédait au cœur de la forêt comme un homme accède au cœur de son désir le plus profond. Il posa bientôt l'enfant sur la fougère brune et continua seul. Orion le regarda partir, avec son arc dans la main gauche, jusqu'à ce qu'il disparaisse dans l'obscurité, ombre rejoignant les ombres et émergeant parmi ses compagnes. Et bien qu'il lui fût impossible de le suivre, Orion éprouva une grande joie car il comprit qu'il s'agissait d'une vraie partie de chasse et non d'un simple divertissement pour enfant ; et cela lui plaisait davantage que tous les jouets qu'il avait pu posséder. Et tandis qu'il attendait le retour de Oth, tout autour de lui, tranquilles et solitaires, se dessinaient toutes les ombres de la forêt.

Un long moment s'écoula pendant lequel il fut tout au charme de la forêt, puis il entendit un léger bruit, à peine moins perceptible que celui des feuilles mortes éparpillées par un merle à la recherche d'insectes, et Oth fut à nouveau devant lui.

Il n'avait pas trouvé de cerf et, s'asseyant à côté d'Orion, s'occupa quelque temps à lancer des flèches dans le tronc d'un arbre. Puis il les ramassa, remit Orion sur son épaule et reprit le chemin du retour. Il y avait des larmes dans les yeux d'Orion quand ils sortirent de la forêt, car il aimait le mystère des grands chênes gris auprès desquels nous passons parfois sans les remarquer, ou avec seulement l'impression fugitive d'une chose oubliée, de quelque message non délivré ; mais ils étaient, pour son âme d'enfant, aussi proches que des compagnons de jeu. Il revint donc au village comme s'il venait de quitter de nouveaux compagnons, l'esprit rempli des conseils que lui avaient donnés les troncs centenaires, dans leur sagesse, car chacun d'entre eux avait un sens pour lui. Quand Oth ramena Orion, Ziroonderel attendait à la grille. Elle lui posa peu de questions à propos de son aventure dans la forêt et ne répondit guère à ce qu'il lui en raconta, car elle était jalouse de ceux dont les sortilèges avaient soustrait l'enfant au pouvoir de sa propre magie. Pendant toute la nuit il rêva qu'il chassait le cerf au plus profond de la forêt.

Le lendemain, il courut retrouver Oth, mais celui-ci, qui manquait de nourriture, était parti chasser. Alors il alla trouver Threl. Threl était là, dans sa chaumière sombre, parmi ses diverses peaux.

— Emmène-moi dans la forêt, dit Orion. Alors Threl s'assit près de son feu sur une grande chaise de bois et tout en réfléchissant à la demande d'Orion, se mit à parler de la forêt. Il ne parlait pas, comme

Oth, de choses simples et familières, du cerf, de ses habitudes, et du rythme changeant des saisons ; il disait les mystères des bois profonds et des ténèbres du temps, tels qu'il les pressentait, et les fables des hommes et des bêtes. Il aimait raconter surtout des histoires de renards et de blaireaux qu'il avait apprises en allant les observer à la tombée de la nuit. Et, à le regarder là, avec son regard fixé sur les flammes, et à l'écouter lui raconter ce qu'il savait de la vie des petits habitants des fougères et des ronces, Orion oublia son désir de retourner dans les bois et resta assis à ses côtés sur une petite chaise confortablement recouverte de peaux de bêtes, heureux. Il raconta alors à Threl ce qu'il n'avait pas dit à Oth, à savoir que sa mère, selon lui, pourrait bien un jour surgir de derrière le tronc de l'un des chênes car elle était partie pour quelque temps au fond de la forêt. Et Threl pensa aussi que cela se pourrait bien, car pour lui, nul miracle n'était impossible dans la forêt.

Ziroonderel vint chercher Orion et le ramena au château. Mais le lendemain, elle le laissa retourner chez Oth qui, cette fois, le reprit avec lui dans les bois. À quelques jours de là, il revint encore dans la sombre demeure de Threl dont les toiles d'araignée, dans les coins, semblaient recéler tous les mystères de la forêt et il écouta à nouveau les étranges histoires de son compagnon.

Les branches des arbres de la forêt devinrent noires et on les vit se détacher, immobiles, contre le ciel embrasé des ardents rayons du coucher de soleil, et l'hiver commença à étendre son sortilège sur les hauts plateaux tandis que les sages du village annonçaient de la neige. Un jour, Orion vit Oth tuer un cerf dans la forêt. Il le regarda le dépouiller, le préparer, et le couper en deux parties qu'il ficela dans la peau, la tête et les cornes pendantes. Puis Oth attacha les cornes au reste du paquet et le hissant sur son épaule grâce à sa robustesse exceptionnelle, il le ramena à la maison. L'enfant fut encore plus heureux que le chasseur.

Ce soir-là, Orion voulut aller trouver Threl pour lui raconter toute l'histoire, mais Threl avait des histoires encore plus merveilleuses à raconter.

Les jours passaient : la forêt et les contes de Threl firent naître en Orion l'amour et la vocation de la chasse : et il sentit venir en lui un état d'esprit parfaitement conforme au nom qu'il portait. Pourtant sa nature ne révélait encore rien de la part magique de son lignage.

CHAPITRE XII

La plaine désenchantée

Quand Alveric eut enfui compris qu'il avait perdu le Royaume Enchanté, le soir tombait déjà, et il y avait deux jours et une nuit qu'il avait quitté la vallée des Aulnes. Il s'apprêta pour la seconde fois à passer la nuit sur la plaine désertique délaissée par les elfes : à l'est, la ligne d'horizon se découpait, noire et déchiquetée, sur le ciel bleu turquoise, sans qu'apparût le moindre signe du Royaume Enchanté. Le crépuscule luisait doucement, mais c'était une lumière terrestre et non celle de la masse floconneuse et dense que cherchait Alveric et qui sépare nos contrées du Royaume Enchanté. Les étoiles apparurent au firmament, et c'étaient bien nos étoiles : Alveric s'endormit sous leurs constellations familières.

Il s'éveilla, transi, dans le petit matin que n'égayait nul chant d'oiseau. Il ne perçut que les voix d'autrefois dont l'appel allait s'affaiblissant au fur et à mesure qu'elles s'éloignaient. Il se demanda si elles parviendraient à rejoindre le Royaume Enchanté ou si celui-ci s'était retiré trop loin. Il scruta attentivement l'horizon, mais ne vit rien d'autre que les rochers qui jonchaient la plaine désolée. Il fit alors demi-tour et reprit la direction de la Terre des Hommes.

Toute impatience l'avait quitté et il eut froid, mais la marche, et un peu plus tard le soleil automnal, le réchauffèrent graduellement. Il marcha tout le jour et le soleil n'était plus qu'une énorme boule rouge quand il atteignit la chaumière du vieux bourrelier. Alveric demanda quelque nourriture et le vieillard lui assura qu'il était le bienvenu : il avait déjà mis son souper à mijoter dans la marmite et Alveric se retrouva bientôt assis à la vieille table devant une écuelle remplie d'un mélange appétissant de cuisses d'écureuil, de morceaux de hérissons et de lapins. Le vieil homme refusa de manger avant qu'Alveric eût terminé et le servit avec tant de sollicitude qu'Alveric sentit que le moment était venu de parler. Profitant de ce que son hôte lui offrait un superbe morceau de râble de lapin, il aborda le sujet qui lui tenait à cœur.

— Le crépuscule s'est éloigné, commença-t-il.

— Oui, oui, répondit le vieux d'un ton dénué d'expression et dans

lequel il était impossible de deviner ce qu'il pensait.

— Quand est-il parti ? demanda-t-il.

— Le crépuscule, mon maître ? fit le vieux.

— Oui.

— Ah ! le crépuscule, répéta le vieux.

— La frontière, reprit Alveric, qui baissa la voix sans savoir pourquoi. La frontière entre ici et le Royaume Enchanté.

A ces derniers mots, toute lueur de compréhension disparut du regard du vieillard.

— Ah ! dit-il seulement.

— Vieil homme, déclara Alveric, tu sais où est parti le Royaume Enchanté.

— Parti ? répéta l'autre.

Alveric eut l'impression que ce ton de surprise innocente sonnait vrai. Mais du moins le vieillard avait-il dû savoir où se trouvait jadis le Royaume Enchanté, puisqu'il n'en était autrefois séparé que par une distance égale à la longueur de deux champs.

— Le Royaume Enchanté commençait où finit le champ voisin, reprit Alveric. Dans le regard du vieillard passa une lueur qui montra qu'il revenait en pensée aux jours anciens du passé. Puis il secoua la tête. Alveric ne le quittait pas des yeux.

— Tu as connu le Royaume Enchanté, s'écria-t-il. Le vieil homme ne répondit pas.

— Tu sais où se trouvait la frontière, reprit Alveric.

— Je suis vieux, dit enfin le bourrelier, et je n'ai plus personne à qui demander.

Alveric comprit qu'en disant cela il songeait à sa femme et il comprit également que, même si celle-ci avait été encore vivante et debout, là, à ses côtés, il n'aurait eu aucune chance d'apprendre quoi que ce soit sur le Royaume Enchanté. En fait, il ne restait pas grand-chose à ajouter. Mais un certain agacement le poussa à poursuivre la conversation malgré tout.

— Qui habite à l'Est ? demanda-t-il.

— À l'Est ? répéta le vieux, mon maître, pourquoi s'intéresser à l'Est puisqu'il y a le Nord, le Sud et l'Ouest ?

Il y avait une lueur de supplication dans son regard, mais Alveric n'y prit pas garde.

— Qui habite à l'Est ? insista-t-il.

— Personne, mon maître. Cela, certes, était la vérité.

— Mais qui était là, avant ? demanda-t-il.

Alors le vieil homme se détourna comme pour surveiller sa marmite et sa voix ne fut plus qu'un murmure à peine audible :

— Le passé.

Il était clair, cette fois, que le vieil homme ne dirait rien de plus et

qu'il ne fournirait aucune explication sur ce qu'il avait dit. Aussi Alveric se contenta-t-il de lui demander s'il pouvait lui offrir l'hospitalité pour la nuit et le vieil homme le conduisit au lit qu'à travers la brume de ses souvenirs il reconnut comme étant celui d'autrefois. Laissant son hôte à son repas, il accepta le lit sans protester. Peu après il sombrait dans un profond sommeil, goûtant enfin la chaleur et le repos, tandis que le vieillard ruminait lentement dans sa tête toutes sortes de choses qu'Alveric avait crues ignorées de lui.

Ce fut le chant tardif des oiseaux à qui cette radieuse matinée d'automne rappelait le printemps, qui réveilla Alveric. Il se leva et, quittant la maison, se rendit sur la hauteur du petit champ qui longeait le mur arrière de la maison que ne perçait nulle fenêtre et qui jadis tournait le dos au Royaume Enchanté. De là, il regarda en direction de l'Est, mais ne vit, jusqu'à la ligne incurvée de l'horizon, que la même plaine désertique et caillouteuse qu'il avait vue la veille et l'avant-veille. Le bourrelier lui servit ensuite son petit déjeuner, après quoi il ressortit et reprit sa contemplation. Après le déjeuner que son hôte partagea timidement avec lui, Alveric revint au problème du Royaume Enchanté car quelque chose, dans les paroles et les silences du vieillard, lui laissait espérer qu'il avait encore à apprendre sur les montagnes bleu pâle. Il l'entraîna donc au-dehors et l'amena à se tourner vers l'Est, où le vieillard dirigea un regard réticent. Lui indiquant alors du geste le rocher le plus proche et le plus gros, il lui demanda, espérant ainsi obtenir une réponse précise à une question précise :

— Il y a combien de temps que ce rocher se trouve là ? Comme grêle sur pommiers en fleur, la réponse réduisit ses espoirs à néant :

— Il se trouve là : à nous de nous en accommoder.

L'inattendu de la réponse laissa Alveric stupéfait ; voyant alors qu'il ne recevait aucune réponse logique aux questions raisonnables qu'il posait à propos de faits précis, il perdit l'espoir de recueillir le moindre indice concret pour le guider dans son voyage extraordinaire. Il repartit donc en direction de l'Est et marcha tout l'après-midi, sans cesser de scruter l'immense et lugubre plaine qui ne changeait ni ne bougeait : il ne vit nulle ombre de sommets bleus, nul flux magique ne vint annoncer le retour du Royaume Enchanté. Le soir vint, les rayons obliques du soleil teintèrent tristement les rochers qui redevinrent noirs, subissant ainsi les transformations de tout objet terrestre, mais Alveric ne discerna pas le moindre signe d'enchantement. Il décida alors d'entreprendre un grand voyage.

Il retourna chez le vieux bourrelier et l'informa qu'il désirait acheter autant de provisions qu'il pourrait en porter. Tout en soupant, les deux hommes établirent la liste de ce qu'il lui fallait. Le vieil

homme promit à Alveric d'aller dès le lendemain trouver ses voisins et il énuméra toutes les denrées qu'il pourrait s'y procurer, sans parler du reste si Dieu voulait bien lui accorder bonne récolte dans les collets qu'il avait placés alentour. Car Alveric avait pris sa décision d'aller jusqu'au bout de l'Orient, jusqu'à ce qu'il retrouve le Pays perdu.

Alveric se coucha tôt et dormit longtemps jusqu'à ce que se fussent effacées toutes traces de la fatigue accumulée au cours de sa poursuite désespérée. Ce fut le bourrelier qui le réveilla en revenant de relever ses collets. Il mit le produit de sa chasse à cuire dans le chaudron pendant qu'Alveric déjeunait et partit faire la tournée de ses voisins dont les petites fermes s'égayaient en bordure des confins de notre terre. L'un lui donna de la viande salée, l'autre du pain, l'autre encore du fromage et il revint chez lui à l'heure, le corps ployant sous le poids des victuailles.

Alveric en entassa une partie dans un sac qu'il jeta sur son épaule et rangea le reste dans sa besace. Puis il remplit d'eau sa gourde ainsi que deux autres que le vieillard lui avait fabriquées avec deux larges morceaux de cuir, car il n'avait pas vu le moindre ruisseau dans la plaine. Ainsi équipé, il sortit faire quelques pas et contempla le paysage désolé qui s'étendait devant lui. Il revint satisfait de constater qu'il pouvait emporter suffisamment de provisions pour une quinzaine de jours.

Le soir venu, Alveric se rendit à l'arrière de la maison pendant que son hôte préparait leur repas. Il scruta une fois encore la grande étendue solitaire, dans l'ultime espoir de voir surgir, au milieu des nuages colorés par le soleil couchant, les hautes cimes sereines. Mais il n'y avait rien. Alors le dernier soleil d'octobre se coucha.

Le lendemain matin, Alveric, après avoir savouré un bon déjeuner, endossa son pesant fardeau de provisions et partit après avoir payé son hôte. Celui-ci l'accompagna cordialement jusqu'au seuil de sa porte qui s'ouvrait à l'ouest, lui dit adieu et le couvrit de bénédictions, mais ne l'escorta pas jusqu'à l'arrière de sa demeure pour le regarder partir en direction de l'est. Et il ne fit pas non plus la moindre allusion au voyage projeté : il agissait comme s'il n'existait, pour lui, que trois points cardinaux.

Le soleil d'automne n'était pas encore haut dans le ciel quand Alveric mit le pied sur la terre abandonnée du Royaume Enchanté et dont chacun semblait se tenir à l'écart désormais. Il portait l'épée au côté et sur l'épaule l'énorme sac à provisions. Maintenant, les arbres en fleurs de sa mémoire étaient tous desséchés et les chansons et les voix d'autrefois qui hier hantaient la lande n'étaient plus qu'un faible murmure. Elles semblaient moins nombreuses, comme si déjà certaines d'entre elles avaient péri ou réussi à se frayer un chemin jusqu'au Royaume Enchanté.

Alveric voyagea tout le jour avec la vigueur que l'on éprouve habituellement quand on entame un périple de ce genre, bien qu'à son pesant sac de provisions s'ajoutât le poids d'une vaste couverture blanche qu'il portait enroulée autour de ses épaules comme un lourd manteau. Il transportait en outre un fagot de bois ainsi qu'un bâton dans la main droite. Il avait une étrange allure ainsi chargé de son sac, de son bâton et de son épée. Mais il n'avait au cœur qu'une pensée, qu'une inspiration, qu'un espoir : c'est pourquoi il avait un peu de l'apparence singulière de tous ceux qui agissent ainsi.

Après avoir fait halte à midi pour prendre un peu de nourriture et de repos, il reprit sa route— plus lentement cette fois — et marcha jusqu'au soir : même alors il ne put prendre le repos qu'il avait escompté, car dès que le crépuscule étendit ses ombres jusqu'à l'horizon, il ne cessa de se relever pour aller voir, un peu plus loin, si ces brumes, là- j bas, n'étaient pas en réalité la nuée crépusculaire qui dissimule aux yeux des hommes le Royaume Enchanté. Mais ce n'était, chaque fois, que le simple crépuscule terrestre et les étoiles qui apparurent au firmament appartenaient bien toutes à notre univers. Il s'étendit alors à même les pierres nues et acérées, après avoir mangé du pain et du fromage et bu quelques gorgées d'eau. Quand le froid de la nuit eut envahi la lande, il fit un feu de quelques branches de son maigre fagot et s'enroula dans sa couverture. Les tisons rougeoyaient encore quand il s'endormit.

L'aube se leva, sans un chant d'oiseau, sans un bruissement de feuille ou d'herbe, dans un silence et un froid mortels ; nul, sur toute la lande, ne fit fête à la lumière du jour.

Il eût mieux valu, pensa Alveric, que les ténèbres règnent à jamais sur ces rocs anguleux dont il voyait maintenant les rangs informes s'éclairer d'un rougeoiement maussade. Maintenant que le Royaume Enchanté avait disparu, les ténèbres étaient préférables. Mais bien qu'avec le frisson glacé de l'aube pénétrât en lui la détresse de cette terre désenchantée, il gardait au cœur un espoir assez ardent pour se hâter d'avalier quelque nourriture près du cercle noirci de son feu solitaire et reprendre sa folle course en direction de l'Est. Il voyagea toute la matinée, sans même entrevoir la présence amicale d'un brin d'herbe. Les oiseaux d'or qu'il avait aperçus quelques jours plus tôt avaient depuis longtemps regagné leur Royaume Enchanté, et nos oiseaux terrestres, ainsi que toutes les créatures vivantes, évitaient cette étendue vide. Alveric avançait aussi seul qu'un homme qui, sur le chemin de sa mémoire, retrouve des scènes et des souvenirs connus ; mais ici il ne voyait qu'un paysage abandonné de toute grâce. Il allait d'un pas plus léger que la veille, mais aussi plus las, car il ressentait plus lourdement la fatigue du jour précédent. Aussi prit-il un long repos à midi avant de poursuivre sa route. Découpant l'horizon, la

myriade de rochers s'étendait à perte de vue sans qu'apparût la moindre trace des cimes bleues. Ce soir-là il préleva encore quelques branches sur son fagot qui s'amenuisait, alluma un second feu et la fine flamme qui s'élevait seule dans l'immense étendue en révéla la monstrueuse solitude. Assis près du brasier, il songeait à Lirazel, refusant de perdre espoir, bien qu'un coup d'œil alentour eût suffi pour le mettre en garde, car il y avait, dans l'aspect chaotique des rochers qui l'entouraient, quelque chose de la plaine dont ils étaient issus et qui tenait de l'infini.

CHAPITRE XIII

Les réticences du bourrelrier

Il fallut à Alveric plusieurs jours de marche monotone parmi l'infinie procession de rochers pour comprendre que nul lendemain n'apporterait le moindre changement à l'horizon chaque jour aussi rocailleux et lugubre que la veille et où ne surgissait jamais nulle cime pâle. Il y avait maintenant dix jours qu'il était parti et ses provisions s'amoindrissaient de plus en plus : ce soir-là, il lui vint enfin à l'esprit que, s'il persistait ainsi à poursuivre sa route, et à moins que n'apparaisse très bientôt le Royaume Enchanté, il allait mourir de faim. Il s'octroya donc un souper parcimonieux, qu'il prit dans le noir car il y avait longtemps déjà qu'il avait épuisé sa provision de bois, et il sentit que l'abandonnait l'espoir qui l'avait soutenu jusque-là. Dès que les premières lueurs de l'aube apparurent au Levant pour lui permettre de s'orienter, il avala une partie de ce qui lui restait de son dîner et entama le pénible chemin du retour vers la Terre des Hommes, et les pierres, cette fois, lui parurent d'autant plus dures qu'il tournait le dos au Royaume Enchanté. Il prit grand soin, ce jour-là, de manger et boire peu, de sorte que, le soir venu, il lui restait encore de quoi subsister pendant quatre jours.

Il avait imaginé, au cas où il lui faudrait retourner, qu'il voyagerait plus vite puisqu'il serait délesté d'une partie de son chargement : mais il avait compté sans le pouvoir déprimant et amollissant de ces rochers monotones, une fois évanouie l'espérance qui jusque-là illuminait quelque peu leur aspect sinistre. En réalité il n'avait guère envisagé la possibilité d'un retour en arrière jusqu'à ce soir du dixième jour où, nulle cime ne pointant à l'horizon, il avait soudain inventorié l'état de ses provisions. Et seule, de loin en loin, la crainte fortuite de n'être point en mesure de revenir jusqu'au pays des hommes, vint rompre la monotonie de son cheminement.

Plus hauts, plus imposants et pourtant semblables à des pierres tombales maladroitement taillées, la multitude de blocs pierreux faisait songer à un immense cimetière où l'on aurait disposé à l'infini des sépulcres anonymes pour des morts inconnus. Il allait toujours, transi par le froid nocturne, guidé par les somptueuses couches de

soleil, marchant sans trêve tantôt dans les froides brumes matinales ou dans le vide du milieu du jour, jusqu'à la lassitude du soir que n'égayait jamais nul chant d'oiseau. Plus d'une semaine avait maintenant passé ; il était privé d'eau et n'apercevait toujours rien qui manifestât qu'il approchait de nos contrées, ni quoi que ce fût d'autre que des rochers, qu'il s'imaginait reconnaître et qui l'eussent égaré sans la présence du soleil rouge de novembre et parfois de quelque étoile familière. Et puis soudain un soir, au moment précis où les ténèbres allaient recouvrir l'étendue rocailleuse, jaillit à l'ouest une lumière, faible encore en regard de dernières lueurs du couchant, mais dont la teinte orangée se précisa peu à peu : une fenêtre éclairée sous la pente d'un toit. Alveric se releva et marcha vers elle jusqu'à ce que les blocs de pierre dissimulés dans l'obscurité et la fatigue eussent raison de lui. Il s'endormit aussitôt allongé et la petite fenêtre jaune continua de briller dans ses rêves, suscitant dans son cœur une nouvelle forme d'espoir aussi belle que celle qui lui était venue du Royaume Enchanté.

Au réveil, il lui parut impossible que la maison qu'il découvrit fût celle dont la minuscule lampe avait ranimé ses espoirs et réconforté sa solitude : elle semblait trop terne et trop ordinaire dans la lumière du matin. Il la reconnut pour une chaumière voisine de celle du bourrelier, et atteignit bientôt un étang où il se désaltéra avant de parvenir à l'entrée d'un jardin où travaillait une femme qui lui demanda d'où il venait :

— De l'Est, répondit-il en indiquant du geste la direction d'où il arrivait, mais elle ne comprit pas. Alors Alveric revint à la chaumière d'où il était parti pour demander une fois encore l'hospitalité au vieil homme qui, par deux fois déjà, l'avait hébergé.

Debout sur le seuil, le vieillard vit venir Alveric qui approchait d'un pas lourd et une fois encore il lui souhaita la bienvenue. Il lui donna du lait et lui servit à manger, après quoi Alveric se reposa tout le jour : il attendit le soir pour parler. Puis, quand il se retrouva enfin attablé à nouveau devant un souper, environné de chaleur et de lumière, il sentit un besoin impérieux de parler à un autre être humain. Il fit alors le récit complet de son interminable voyage à travers cette terre où cessent les affaires humaines, où l'on ne voit ni oiseaux, ni le moindre animal, ni même une fleur, où tout n'est que désolation. Et le vieil homme écouta sans mot dire le récit imagé, ne se permettant des commentaires personnels que quand il s'agissait de détails concernant la Terre des Hommes. Quand il fut question de la lande abandonnée par le Royaume Enchanté, il écouta poliment mais ne dit mot. On eût dit en vérité que toutes les terres situées à l'Est n'étaient que le produit d'une hallucination ou d'un rêve dont Alveric aurait été délivré à son réveil pour se retrouver à nouveau entouré des

choses raisonnables de la vie quotidienne, puisque, bien sûr, il n'y a rien à dire de ce qui se passe quand on rêve. Il était évident que le vieil homme ne prononcerait jamais une parole laissant entendre qu'il admettait l'existence du Royaume Enchanté ou de quoi que ce soit situé à plus de quatre-vingts pieds à l'est de sa chaumière. Quand Alveric s'en fut ensuite se coucher, le vieillard resta seul assis auprès de son feu déclinant, réfléchissant à ce qu'il venait d'entendre tout en hochant la tête. Le lendemain, Alveric occupa sa journée à se reposer ou à se promener avec son hôte dans le jardin dépouillé par l'automne. Il tenta à nouveau de lui parler de son long voyage sur la lande désolée, mais n'obtint pas de lui qu'il admît l'existence de cette lande et se heurta chaque fois à son refus d'aborder le sujet, comme si le simple fait de l'évoquer en paroles risquait de la conduire à se rapprocher.

Alveric voyait plusieurs raisons possibles à cette attitude. Le vieillard avait-il dans sa jeunesse tenté une incursion au

Royaume Enchanté et vu quelque chose qui lui aurait causé une grande frayeur ? Peut-être y avait-il échappé de justesse à la mort ou à quelque amour sans âge ? Ce Royaume était-il en lui-même un mystère si grand que nulle voix humaine ne pouvait le troubler ? Peut-être ces habitants des confins de notre monde connaissaient-ils fort bien la beauté surnaturelle des splendeurs du Royaume Enchanté et craignaient-ils que le simple fait d'en parler ne soit qu'un piège entraînant leur décomposition ou du moins leur retrait ? Ou imaginaient-ils, au contraire, qu'une seule parole au sujet de la terre magique ferait que celle-ci se rapprocherait et rendrait notre monde fantastique et magique à son tour ? Mais il n'existait pas de réponse à toutes ces questions.

Après un jour de repos supplémentaire, Alveric se prépara à repartir pour le Pays des Aulnes. Il s'en alla le matin et son hôte l'accompagna au-dehors, et tout en lui disant adieu le vieillard lui parla de son voyage de retour et de toutes les affaires du Royaume des Aulnes, sources de bien des commérages dans les fermes avoisinantes. Or le contraste était grand entre la façon dont le brave homme approuvait aujourd'hui le voyage d'Alveric sur les chemins connus de nos contrées, et la désapprobation qu'il avait manifestée à l'égard de l'expédition entreprise naguère vers ces autres terres qui contenaient encore les espoirs d'Alveric. Ils se séparèrent. Alveric s'éloigna en écoutant décroître les cris d'adieu du vieil homme qui rentra chez lui en se frottant les mains de contentement à la pensée de celui qui, après avoir regardé vers les terres fantastiques, s'apprêtait aujourd'hui à voyager sur les routes des hommes.

C'était le temps des gelées, mais tout en foulant du pied l'herbe grise qui crissait sous ses pas et en respirant l'air cristallin, Alveric ne

songeait guère à son retour au foyer ni à son fils et tirait encore des plans pour tenter de retrouver le Royaume Enchanté. Il songeait qu'il y avait peut-être un chemin au Nord qui lui permettrait de contourner les montagnes bleues. Que le Royaume magique se fût retiré désormais trop loin pour qu'il puisse l'atteindre, il en avait, hélas, la certitude ; mais il ne pouvait croire qu'avec lui se fût retirée entièrement la frontière crépusculaire où, comme l'a chanté le poète, la terre touche au Royaume Enchanté. Au Nord, plus loin, il trouverait la frontière immuable, mollement endormie dans ses brumes crépusculaires, il la traverserait, atteindrait le pied des cimes bleues et reverrait sa femme : telles étaient ses pensées tandis qu'il avançait dans la terre molle des champs embrumés.

C'est ainsi que, perdu dans ses rêves et ses projets pour rejoindre la terre magique, il atteignit les bois qui entourent la vallée des Aulnes. Il s'enfonça au cœur de la forêt et aperçut bientôt, quoique ses pensées l'eussent entraîné fort loin de là, la fumée grise d'un feu qui montait doucement entre les sombres fûts des chênes. Il approcha pour voir qui se trouvait là et aperçut son fils et Ziroonderel occupés à se réchauffer les mains à la chaleur du feu.

— Où étais-tu ? s'écria Orion dès qu'il l'aperçut.

— En voyage, répondit Alveric.

— Oth est en train de chasser, reprit Orion en indiquant de la main la direction d'où le vent poussait la fumée. Quant à Ziroonderel, elle ne dit rien car elle lisait dans les yeux d'Alveric plus de choses qu'elle n'eût pu en apprendre de sa bouche en le questionnant. Puis Orion montra à son père la peau de cerf sur laquelle il était assis :

— C'est Oth qui l'a tué, expliqua-t-il.

Il y avait une sorte de magie autour de ce feu dont les grosses bûches se consumaient lentement au plus profond de ces bois où la voûte de feuillages d'automne, telle une parure abandonnée, resplendissait encore. Mais ce n'était pas la magie du Royaume Enchanté, ni le résultat d'un tour de la baguette de Ziroonderel : c'était simplement la magie intrinsèque de la forêt.

Alveric observa un moment en silence l'enfant et la sorcière près de leur feu et comprit que le temps était venu de révéler à Orion des choses qui ne lui semblaient pourtant pas encore très claires et qui, même aujourd'hui, continuaient de l'étonner. Mais il ne leur dit rien pour l'instant et, murmurant quelque chose au sujet des affaires qui l'attendaient au château, fit demi-tour et s'éloigna, laissant Ziroonderel et l'enfant rentrer plus tard en compagnie de Oth.

À peine arrivé à la grille, il commanda son souper, qu'il prit seul dans la grande salle du château, sans cesser de méditer les paroles qu'il allait devoir prononcer. Alors, le soir venu, il monta jusqu'à la nursery et expliqua à l'enfant que sa mère était partie pour quelque

temps au Royaume Enchanté voir son père en son palais légendaire. Et sans prendre garde à ce qu'Orion lui disait, il s'en tint au bref récit qu'il avait décidé de narrer et lui annonça simplement que le Royaume Enchanté avait disparu.

— Mais il ne peut en être ainsi, protesta Orion, car j'entends chaque jour sonner les trompes du Royaume Enchanté.

— Tu les entends sonner ? répéta Alveric, surpris. Alors l'enfant répondit : — Je les entends sonner le soir.

CHAPITRE XIV

À la recherche des montagnes magiques

L'hiver descendit sur la vallée et emprisonna la forêt de son étreinte qui immobilisa et raidit les ramilles. Dans la vallée, le ruisseau s'était tu et dans les pâturages, l'herbe rare était devenue aussi fragile que l'argile cuite, tandis que les bêtes soufflaient une haleine semblable à la fumée qui monte d'un feu de camp. Orion continuait ses randonnées en forêt, tantôt avec Oth, tantôt avec Threl. Quand il allait avec Oth, le bois paraissait ensorcelé par la présence du prestigieux gibier et la beauté des grands cerfs semblait hanter de lointaines tanières ; mais quand il accompagnait Threl, le bois s'emplissait de mystère et l'on pouvait s'attendre à chaque instant à voir surgir quelque créature inconnue, car on ne savait jamais ce qui se cachait derrière chacun des énormes troncs. Quelles bêtes peuplaient la forêt ? Threl lui-même l'ignorait. À force de ruse, il en avait répertorié de nombreuses espèces, mais qui sait s'il n'y en avait point d'autres ?

Et certains soirs, quand par bonheur l'enfant s'attardait jusqu'à l'heure du soleil couchant, il entendait toujours les longs appels successifs des trompettes féeriques qui résonnaient dans l'air frissonnant du crépuscule et parvenaient à ses oreilles, faibles et assourdis comme le son de la diane à travers les dernières brumes du sommeil. Elles parvenaient jusqu'à lui, ces trompes sonores, de derrière les collines, par-delà les dernières courbes de l'horizon, et il reconnaissait avec certitude les trompes d'argent du Royaume Enchanté. N'eût été cette faculté qu'il possédait d'entendre cette musique surnaturelle à peine accessible à l'ouïe, et sa capacité de l'identifier, il eût été en tout point une créature humaine. Et, exception faite de ces deux particularités, il n'était jusqu'ici rien de plus qu'un enfant des hommes.

Comment se peut-il que les trompes surnaturelles traversent ainsi la frontière crépusculaire et viennent résonner à l'oreille de n'importe quelle humaine créature, c'est ce que je ne comprends pas. Pourtant Tennyson dit qu'on peut les entendre « résonner faiblement », même depuis la Terre des Hommes et je crois qu'en admettant pour vrai tout ce que disent les poètes sous l'effet de l'inspiration, nos erreurs seront

moindres. C'est pourquoi je m'en tiens ici à l'attitude de Tennyson, que la Science le dénie ou le confirme.

En ce temps-là, Alveric se mit à parcourir le village, l'air morose, l'esprit absent. Il frappait aux portes, parlait, expliquait son projet, le regard tourné, semblait-il, vers des choses que nul autre que lui ne pouvait voir. Il songeait aux lointains horizons et au dernier d'entre eux, au-delà duquel se trouvait le Royaume Enchanté. Et en allant ainsi de maison en maison, il leva une petite troupe d'hommes.

Car le rêve d'Alveric était d'atteindre la frontière magique par le Grand Nord, de traverser la terre entière, par-delà tous les horizons, et de découvrir enfin le lieu d'où le Royaume Enchanté ne se serait pas retiré. C'est à cette tâche qu'il décida de consacrer son existence.

À l'époque où Lirazel vivait auprès de lui sur la terre, sa pensée s'était toujours attachée à la rendre plus terrestre ; mais maintenant qu'elle était partie, c'était le contenu de son esprit à lui qui devenait chaque jour plus étrange et les gens se mirent à examiner à la dérobée sa mine extravagante. Tout à son rêve de Royaume Enchanté et de créatures surnaturelles, il rassembla des chevaux, de la provende et prépara pour sa petite troupe une réserve de provision tellement considérable que ceux qui purent la voir en furent stupéfaits. Il proposa à beaucoup de se joindre à son étrange groupe mais, quand ils surent où il comptait se rendre, il s'en trouva peu pour s'en aller avec lui hanter les horizons lointains. Le premier qu'il enrôla fut un jeune homme contrarié par un chagrin d'amour ; vint ensuite un jeune berger accoutumé aux grands espaces solitaires ; puis un homme qui avait entendu un soir quelqu'un chanter une chanson étrange et dont l'esprit languissait depuis vers des terres inaccessibles : il lui plut donc de suivre ses chimères. Il y avait aussi un jeune homme qui avait dormi toute une chaude nuit d'été dans le foin à la lueur de la pleine lune. Depuis lors il avait vu ou deviné des choses que, d'après lui, la lune lui montrait. Nul autre que lui, dans la vallée, n'avait pu voir ce dont il parlait : mais dès qu'Alveric le lui demanda, il accepta de se joindre à lui. Il fallut bien du temps à Alveric pour trouver ces quatre hommes. Il n'en vint pas d'autre, hormis un gamin presque simple d'esprit qu'il embaucha pour s'occuper des chevaux, car les chevaux et lui pouvaient communiquer, alors que nulle créature humaine ne pouvait le comprendre, exception faite de sa mère. La pauvre femme pleura quand elle apprit le départ de son fils car il était, disait-elle, l'appui et le soutien de sa vieillesse : en effet, il savait prévoir l'arrivée des tempêtes et le départ des hirondelles, il connaissait d'avance la couleur des fleurs qu'elle semait dans son jardin, il devinait dans quel coin les araignées tisseraient leurs toiles, et il comprenait les fables anciennes que contaient les mouches ; elle pleura et dit que son départ causerait à la vallée des pertes plus graves que ne l'imaginaient les

habitants. Mais Alveric le prit avec lui : il en va souvent ainsi.

Voilà comment, un matin, se retrouvèrent à la gille du château six chevaux sellés et chargés de provisions ainsi que les cinq hommes décidés à cheminer en compagnie d'Alveric jusqu'au bout du monde. Ce dernier avait longuement consulté Ziroonderel, mais elle lui avait dit qu'elle ne connaissait nul sortilège capable d'ensorceler le Royaume Enchanté ou de détourner la terrible volonté de son Roi ; il la chargea donc de veiller sur Orion car il savait fort bien que, son pouvoir magique fût-il simplement terrestre, nul autre magie venant à traverser nos contrées, nul sort, nul maléfice dirigé contre son fils ne seraient capables de le déjouer. Il eut aussi un long entretien avec Orion car il ne savait au bout de combien de temps il retrouverait le Royaume perdu ni par quels moyens il parviendrait à en revenir après avoir franchi la frontière crépusculaire. Il demanda donc à son fils ce qu'il désirait faire de sa vie :

— Être chasseur, répondit Orion.

— Et que chasseras-tu pendant que je serai par-delà les collines ?

— Les cerfs, comme Oth, répondit l'enfant.

Alveric approuva son choix car il adorait lui-même cet exercice.

-- Et plus tard, reprit l'enfant, je partirai plus loin que les collines et je chasserai des choses plus extraordinaires.

Alveric lui demanda quelles sortes de choses il désirait chasser, mais Orion ne le savait pas. Son père lui suggéra diverses espèces d'animaux.

— Non, dit Orion, des choses plus étranges que cela. Plus extraordinaires que les ours eux-mêmes.

— Mais quelles choses ? demanda le père.

— Des choses magiques. Telle fut la réponse.

Cependant en bas près de la grille les chevaux s'impatientaient d'attendre ainsi dans l'air froid du matin et le temps n'était plus aux vains bavardages, aussi Alveric fit-il ses adieux à la sorcière et à son fils. Il s'éloigna, songeant à peine à l'avenir car tout était trop vague pour que la pensée puisse s'y attarder.

Alveric monta sur son cheval, juché tout en haut du ballot de provisions et la petite troupe s'ébranla. Rassemblés dans la rue, les villageois les regardèrent partir : tous connaissaient le but de leur étrange quête et quand chacun d'eux eut salué Alveric et lancé son message d'adieu au dernier cavalier, la rumeur des conversations s'enfla. On y discernait à la fois du mépris pour l'aventure entreprise par Alveric, de la pitié, de la dérision. Tantôt dominait l'affection, tantôt le mépris, mais au fond de tous les durs il y avait l'envie, car si la raison raillait cette errance aventureuse au bout du monde, le cœur aspirait à partir.

Ainsi s'en fut Alveric. Il quitta le village suivi de sa petite troupe

d'aventuriers : un homme victime d'un coup de lune, un insensé, un jeune amoureux, un petit berger et un poète. Alveric nomma Vanda, le jeune berger, maître du campement, car il le jugeait le plus sain d'esprit de tous les membres de sa suite. Mais des disputes éclatèrent dès le départ, avant même qu'ils se fussent arrêtés pour leur premier campement. Alors, en écoutant — ou en pressentant — le mécontentement exprimé par ses hommes, Alveric comprit que dans cette sorte d'aventure, ce n'était pas au plus sensé mais au plus fou qu'il fallait confier l'autorité. Aussi décida-t-il de faire de Niv le simple d'esprit le nouveau chef de son campement. Niv le servit bien jusqu'à un certain jour dont on était encore fort loin, et l'homme au coup de lune vint seconder Niv tous acceptèrent d'obéir aux ordres de Niv et respectèrent la quête d'Alveric. Bien des hommes en maints pays accomplissent des actions plus sages sans parvenir à tant d'harmonie.

Ils dépassèrent les hauts plateaux et chevauchèrent à travers champs jusqu'aux ultimes haies plantées par les hommes, jusqu'aux dernières maisons construites à l'extrême limite au-delà de laquelle ils n'osent même pas laisser leurs pensées s'aventurer. Avec ses étranges compagnons, Alveric entreprit de longer la rangée de maisons groupées par quatre ou cinq à chaque lieue. Il avait laissé loin vers le sud la chaumière du bourrelier et se dirigeait maintenant vers le nord, au-delà des dernières maisons, à travers les champs autrefois traversés par la frontière crépusculaire, décidé à chevaucher ainsi jusqu'à ce qu'il découvre enfin une terre dont le Royaume Enchanté ne se soit point trop éloigné. Il expliqua son projet à ses hommes. Les deux meneurs, Niv et Zend le lunatique, applaudirent aussitôt ; Thyl, le balladin rêveur approuva aussi la sagesse du plan ; Vand se laissa entraîner par le zèle ardent des trois autres ; quant à Rannok l'amoureux, c'était tout un pour lui ! Ils n'étaient pas encore loin quand le soleil écarlate effleura l'horizon et ils se hâtèrent d'installer le camp avant que ne disparaisse la dernière lueur de cette courte journée d'hiver. Niv déclara qu'ils allaient construire un palais digne de ceux des rois, idée qui embrasa l'ardeur de Zend au point qu'il se mit à travailler comme trois avec l'aide efficace de Thyl. Ils disposèrent des poteaux de bois sur lesquels ils étendirent des couvertures, puis édifièrent un mur de branchages car ils ne se trouvaient qu'à peine au-delà de la dernière rangée de haies, tandis que Vand s'occupait de fabriquer une clôture rudimentaire et que Rannok accomplissait mollement sa tâche. Quand tout fut fini, Niv déclara que c'était un palais et Alveric s'installa à l'intérieur et prit un peu de repos pendant que les autres allumaient un feu dehors. Vand leur prépara un repas identique à ceux qu'il avait coutume de se confectionner chaque jour sur les pentes solitaires ; quant aux chevaux, personne n'eût pu en prendre soin mieux que Niv.

Tandis que s'évanouissaient les derniers rougeoiements du couchant, le froid de l'hiver se fit plus intense et quand la première étoile apparut au firmament seul le froid intense sembla régner dans la nuit. Pourtant les hommes d'Alveric s'étendirent auprès du feu enroulés dans leurs vêtements de cuir et de fourrure et s'endormirent tous, sauf Rannok l'amoureux.

Pour Alveric qui, de sa couche de fourrures disposée sous l'abri, contemplait les braises luisantes entre les sombres silhouettes de ses hommes, l'aventure s'annonçait bien : il avait l'intention de continuer vers le nord sans cesser de guetter, à tous les horizons, l'apparition du moindre signe annonçant le Royaume Enchanté. Il suivrait les confins de la terre, restant ainsi à portée constante des provisions nécessaires et, dans l'éventualité où n'apparaîtraient point les cimes pâles, il continuerait sa route jusqu'à ce qu'il rencontre une terre d'où le Royaume ne se serait pas retiré, contournant ainsi les montagnes. En outre, Niv, Zend et Thyl lui avaient juré ce soir qu'ils trouveraient le Royaume Enchanté avant quelques jours. C'est sur cette pensée qu'Alveric s'endormit.

CHAPITRE XV

Le retrait du Roi des Elfes

Après que Lirazel se fut envolée en compagnie des feuilles éclatantes, celles-ci abandonnèrent une à une leur ronde dans l'éther rayonnant et, après une rapide course au ras des champs, vinrent s'amonceler au pied des haies ; mais la Terre dont l'attraction s'exerce sur toute chose, n'avait aucune prise sur la jeune femme car le sortilège du Roi des Elfes qui la rappelait à lui avait traversé la lisière terrestre. Portée nonchalamment par le grand vent du noroît, Lirazel contemplait donc, indifférente, la Terre des Hommes qu'elle survolait ainsi en retournant chez elle. Non, la Terre n'avait désormais plus la moindre prise sur elle car avec sa pesanteur (laquelle nous rattache au sol terrestre) avaient disparu tous les liens qui l'unissaient au monde des hommes. Elle vit sans affliction les lieux anciens qu'elle avait parcourus jadis avec Alveric : ils disparurent ; elle vit les demeures des hommes : elles disparurent à leur tour ; alors apparut à sa vue l'ombre dense, épaisse, glauque annonçant le Royaume Enchanté.

Dans un dernier appel, la Terre lança vers elle la rumeur de ses voix multiples, un cri d'enfant, un croassement de corneilles, le morne meuglement d'un troupeau de vaches, le lent cahotement d'une charrette regagnant la ferme, puis elle pénétra dans l'épaisse frontière crépusculaire et tous les bruits de la Terre furent soudain assourdis. À peine eut-elle traversé qu'ils cessèrent complètement. Comme un cheval fourbu s'abat, frappé à mort, le vent de noroît tomba brusquement à la frontière car au Royaume Enchanté ne souffle aucune de ces brises qui sillonnent nos contrées. Lentement, comme suivant une pente douce, Lirazel descendit jusqu'à ce que son pied se posât sur le sol magique de son pays. Elle vit les fières cimes dressées des montagnes magiques et, en contrebas, la sombre forêt gardienne du trône royal. Au-dessus, dans l'air du matin surnaturel, étincelaient toujours les grandes flèches dont l'éclat superbe et flamboyant surpasse celui de nos aurores les plus fraîches et ne se ternit jamais.

Sur cette terre magique passa la magique princesse, aussi légère qu'un duvet de chardon languissamment poussé au faite des herbes folles par une brise nonchalante. Alors la vue de toutes ces choses surnaturelles et fantastiques, l'étrange aspect du paysage, les fleurs

extraordinaires, les arbres hantés, l'inquiétant présage de magie qui imprégnait l'air, tout cela fit naître en elle tant de souvenirs qu'elle jeta les bras autour du premier tronc nouveau qu'elle aperçut — et dont la silhouette évoquait celle d'un gnome — et qu'elle baisa l'écorce ridée.

Elle pénétra ainsi dans la forêt enchantée et les sinistres sapins de garde, avec leur lierre vigilant tapi le long de leurs branches, s'inclinèrent sur son passage. Pas un prodige, pas un signe magique qui ne ressuscitât pour elle le passé, qu'elle eut l'impression d'avoir à peine quitté. On eût dit, songea-t-elle, que son départ datait de la veille seulement ; or il datait bien de la veille : quand elle traversa la forêt elle vit les entailles faites par l'épée d'Alveric encore fraîches et blanches au flanc des arbres.

Peu à peu une sorte de clarté se fit jour à travers l'épais feuillage, puis çà et là des éclairs de couleur et Lirazel sut qu'ils provenaient des fleurs resplendissantes qui entouraient les pelouses de son père. Voici qu'elle revenait vers elles, et les fragiles empreintes qu'elle avait laissées le matin où, quittant le palais de son père, elle avait eu la surprise de rencontrer Alveric, étaient encore visibles sur l'herbe couchée, parmi les minces fils d'araignée et la rosée. Les hautes fleurs resplendissaient dans la lumière surnaturelle et au-delà, derrière sa grille encore grande ouverte qu'elle avait franchie en le quittant, le palais dont on ne parle que dans la légende étincelait de tous ses feux. C'est vers lui que revenait Lirazel. Et le Roi des Elfes à qui son pouvoir magique avait permis de percevoir le bruit de ses pas silencieux vint à la porte pour l'accueillir.

Lirazel disparut presque sous sa grande barbe quand ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre. Tout au long de cette matinée il l'avait pleurée. Il s'était étonné en dépit de sa sagesse ; il avait eu peur en dépit de tous ses sortilèges ; il avait soupiré pour elle, comme soupirent les cœurs humains, en dépit de l'accumulation de tous les pouvoirs magiques qu'il pouvait détenir en ce lieu en marge de nos terres. Or voici qu'elle était de retour : alors le Royaume tout entier fut illuminé de la joie du vieux Roi des Elfes jusqu'aux versants des montagnes bleues où naquit une clarté.

Ils repassèrent ensemble le vaste porche scintillant de tous ses miroitements et pénétrèrent à l'intérieur du palais. Le chevalier de la garde du roi salua de son épée à leur passage mais n'osa pas tourner le visage vers la belle Lirazel. Le Roi et sa fille se rendirent dans la salle du trône faite de glace et d'arcs-en-ciel et le Grand Roi s'assit et prit Lirazel sur ses genoux : alors un grand calme descendit sur tout le Royaume.

Et, dans l'infinité de cette matinée magique, rien ne vint troubler ce calme ; Lirazel se reposait des soucis terrestres, le Roi conservait au

fond de son cœur son profond ravissement, le chevalier de la garde demeurait immobile, la pointe de son épée tournée vers le sol, le palais continuait de briller de tous ses feux. On eût dit une scène figée au fond d'un étang, loin de la rumeur de la ville, quand les algues vertes, les poissons scintillants, et les myriades de minuscules coquillages luisent doucement au fond de l'eau au soir d'une longue journée d'été où rien n'est venu les troubler. Ils restèrent ainsi, au-delà des secousses du temps, et les heures restèrent en suspens autour d'eux comme s'arrêtaient soudain les petites vagues bondissantes d'une cascade à l'instant où la glace apaise le cours d'eau. Au-dessus d'eux, comme un rêve éternel, veillaient toujours les cimes sereines des montagnes bleues.

Soudain, comme le bruit d'une ville vient parfois troubler le chant des oiseaux dans la forêt, comme surprend un sanglot entendu dans un groupe d'enfants réunis pour se divertir ensemble, comme le souffle aigre du vent dans un verger en fleurs, comme l'éclat d'un rire au milieu d'une assemblée plongée dans l'affliction, comme l'arrivée d'un loup dans le pâturage où dorment les moutons, le calme bonheur du roi fut alors voilé par le pressentiment que, sur les chemins de la terre, quelqu'un marchait vers eux. Et ce que le Roi des Elfes sentait ainsi, par la grâce de son pouvoir magique, c'était l'approche d'Alveric armé de son épée de foudre.

Alors le Roi des Elfes se leva et, debout devant son trône — épïcêtre de son Royaume —, enlaça sa fille de son bras gauche et leva la main droite pour prononcer un puissant sortilège. D'une profonde voix de gorge, il se mit à psalmodier une étrange mélodie rythmée, composée de paroles que Lirazel n'avait jamais entendues, sorte d'incantation venue du fond des âges au son de laquelle le Royaume Enchanté commença de refluer, de se retirer d'auprès de la Terre des Hommes. Or, voici que les fleurs merveilleuses semblèrent entendre quand la mélodie vint humecter leurs pétales, voici que la pelouse fut bientôt inondée de notes sonores, que le palais tout entier se mit à vibrer, à frissonner, et s'éclaira de couleurs plus intenses ; l'enchantement s'étendit sur la plaine entière et la forêt magique à son tour fut prise d'un long tressaillement. Et le Roi psalmodiait toujours. Les accents retentissants, annonciateurs de mystérieux événements, montèrent jusqu'aux montagnes pâles dont la crête frémit comme l'on voit, l'été, frémir le sommet brumeux des collines quand l'air brûlant des marécages vient y jouer de reflets dansants. Le Royaume entier entendit l'appel et obéit. Le Roi et sa fille se mirent alors à dériver ; comme dérive, dans le ciel saharien, la fumée d'un campement de nomades, comme les rêves s'effilochent à l'aube, comme les nuages au coucher du soleil. Et comme la brise entraîne ta fumée, comme la nuit suscite les rêves, comme l'été s'accomplit dans le soleil couchant, ils

entraînèrent avec eux tout le Royaume Enchanté, ne laissant plus qu'une plaine désolée, un désert pierreux, une terre désenchantée. Tout s'était passé si soudainement — le sortilège, la réaction immédiate de tout le Royaume — que maints souvenirs anciens, chansonnettes, jardins oubliés ou aubépine en fleur, furent seulement traînés à quelque distance par le lent reflux du Royaume Enchanté, et quand à leur tour les pelouses furent saisies de la molle oscillation qui les entraînait vers l'est, la frontière crépusculaire se souleva, passa au-dessus d'eux et les abandonna parmi les rochers.

Où s'en était allé le Royaume Enchanté, je ne saurais le dire, ni même s'il avait suivi la courbe de la surface terrestre, ou si, par-delà nos montagnes, il s'était perdu dans le crépuscule éternel. Je sais seulement qu'il y eut un jour, proche de nos contrées, un Royaume Enchanté qui désormais n'est plus là. Quel que soit le lieu de sa retraite, c'est un lieu très lointain.

Alors le Roi des Elfes cessa sa mélopée et tout fut accompli. Sans faire plus de bruit que les longs rais obliques du soleil couchant à l'instant imperceptible où ils passent de l'or au pourpre, ou du pourpre à la terne pénombre vespérale, le Royaume Enchanté tout entier quitta les abords de notre monde où des siècles durant ses prodiges étaient restés cachés et disparut nul ne sait où. Alors le Roi des Elfes se rassit sur son trône de brume et de glace incrustée d'arcs-en-ciel ensorcelés et fit asseoir à nouveau sa fille Lirazel sur ses genoux : le calme troublé par sa mélopée retomba, lourd et profond sur le Royaume. Il retomba sur les pelouses et sur les fleurs ; chaque brin d'herbe étincelant resta figé, légèrement fléchi, comme si, dans un moment d'affliction, la Nature avait dit « Chut ! » à la soudaine fin du monde ; les fleurs reprirent le cours de leurs rêveries, dressées dans toute leur gloire inaccessible à l'automne ou au vent. Là-bas, sur la lande où vivent les trolls, le calme du Roi des Elfes vint s'étendre aussi, figeant dans l'air la fumée de leurs étranges habitations ; dans la forêt il apaisa le tremblement de myriades de pétales de roses, immobilisa les étangs entourés de superbes lys, jusqu'à ce qu'eux-mêmes et leur reflet s'endorment à jamais en un rêve sublime. Et là, sous les frondaisons immobiles des arbres perdus dans leur songe, sur la surface lisse de l'eau qui reflétait l'air limpide parmi les immenses nénuphars verts, se tenait, assis sur une feuille, le troll Lurulu. Car tel était le nom que l'on donnait, au Royaume Enchanté, au troll qui jadis avait été jusqu'au Pays des Aulnes. Il restait assis là, fixant l'eau de ce regard impudent qui lui était propre, indéfiniment.

Rien ne bougea plus ni ne changea. Toutes choses s'apaisèrent, reposant dans le profond contentement du Roi. Le Chevalier de la garde remplaça son épée dans son fourreau, puis s'immobilisa à son poste perpétuel, semblable à quelque armure dont le propriétaire

serait mort depuis des siècles. Toujours immobile et silencieux, le Roi restait assis tenant toujours sa fille contre lui, et, pas plus que les cimes bleu pâle que l'on voyait luire par les vastes fenêtres, son regard bleu ne se déplaçait.

Le Roi ne bougea plus ni ne changea. Il se figea en cet instant dans lequel il avait trouvé le contentement et étendit son influence à tous ses dominions pour le bien et le salut du Royaume Enchanté. Car il avait trouvé ce que notre monde, avec tous ses changements, cherche toujours, trouve si rarement et doit rejeter aussitôt. Il avait trouvé le bonheur.

Et tandis que le calme descendait ainsi sur le Royaume Enchanté, dix ans passèrent dans nos contrées.

CHAPITRE XVI

Orion chasse le cerf

Dix ans passèrent en nos contrées. Orion grandit et apprit à maîtriser l'art de Oth. Il acquit aussi l'adresse de Threl et en vint à posséder une connaissance des forêts, des versants, des vallées, de toutes les collines alentour, égale à celles qui permettent généralement à la plupart des garçons de son âge de multiplier certains nombres par d'autres ou de traduire dans leur propre langue des idées exprimées dans une langue étrangère. Car il n'avait guère conscience des bienfaits que peut dispenser l'écriture, du pouvoir qu'elle possède de fixer la pensée d'un homme mort depuis longtemps pour le bénéfice des générations futures, ou de nous transmettre le récit d'événements qui se sont déroulés dans le passé sans laisser de traces, ou de se faire pour nous la voix venue du fond des temps qui permet que bien des fragiles vestiges ne soient point broyés par le poids des siècles, car elle peut préserver intacte à travers les âges une chanson jadis fredonnée au flanc de collines oubliées par des lèvres qui se sont tues à jamais. Non, Orion ne s'entendait guère aux choses de l'écriture ; mais qu'un chevreuil laisse l'empreinte de son sabot sur un sol sec, l'œil d'Orion décelait la piste trois heures après et nulle créature ne traversait la forêt sans qu'il fût capable d'en retracer l'histoire. Et tous les bruits de la forêt avaient pour lui une signification aussi évidente que pour le mathématicien les signes et les nombres qu'il obtient quand il divise ses millions par dix, par vingt ou par trente. Il savait, par l'observation du soleil et de la lune, quelles espèces d'oiseaux devaient pénétrer dans la forêt et pouvait prévoir d'avance si les saisons à venir seraient clémentes ou rudes, n'ayant sur ce point qu'un léger retard sur les bêtes de la forêt elles-mêmes qui, bien que dépourvues d'âme et de raison, en savent tellement plus que nous.

Il en vint ainsi à connaître jusqu'à l'humeur même de la forêt dans laquelle il apprit à pénétrer sans plus troubler ses couverts ombreux qu'un animal sauvage. Il n'avait que quatorze ans quand il se rendit maître de cet art ; or bien des hommes faits ne savent, leur vie durant, pénétrer dans une forêt sans en modifier totalement l'atmosphère. Car quand les hommes pénètrent dans une forêt, ils ont parfois le vent dans le dos, ou se heurtent aux branches, ou encore font craquer les

brindilles ; ils parlent, ils fument ou marchent d'un pas pesant. Alors les geais se mettent à crier, les pigeons désertent les arbres, les lapins, en quelques bonds, se mettent à l'abri, et mille autres créatures, dont ils ne soupçonnent même pas l'existence, s'enfuient à pas feutrés à leur approche. Mais comme Threl, Orion se déplaçait sans bruit, les pieds chaussés de peau de daim, et les bêtes de la forêt ne décelaient pas sa présence.

Comme Oth, il finit aussi par posséder une pile de peaux conquises dans la forêt à l'aide de son arc ; il accrocha dans le hall du château d'immenses bois de cerf qui dominaient, de leur taille imposante, les trophées anciens où au fil des siècles les araignées avaient tissé leurs toiles. Ce fut l'un des premiers signes auxquels le peuple de la vallée finit par le reconnaître pour son seigneur, car nul n'avait de nouvelles d'Alveric et en outre les princes des Aulnes avaient de tous temps été chasseurs. L'autre signe fut quand la sorcière Ziroonderel partit pour regagner sa colline ; désormais, Orion demeura seul au château et elle vécut à nouveau dans sa chaumière près de ses plantations de choux, là-bas sur les hauts plateaux près du tonnerre.

Tout au long de l'hiver, Orion chassa le cerf dans la forêt, puis, quand vint le printemps, il rangea son arc. Mais tant que dura la saison des fleurs et des chansons, ses pensées ne quittèrent point la chasse : l'un après l'autre, il visita tous ceux qui possédaient l'un de ces longs chiens maigres que l'on dresse pour cela. Selon les cas, il achetait le chien ou obtenait du propriétaire qu'il le lui louât la saison venue. C'est ainsi qu'Orion forma une meute de tous ces chiens de race à longs poils bruns, puis il attendit avec impatience que se termine le printemps, puis l'été. Or, voici qu'un soir de printemps, à l'heure où Orion dressait ses chiens et où la plupart des villageois, sur le seuil de leurs demeures, profitaient de la longue soirée, on vit surgir dans la rue un homme inconnu de tous. Il arrivait des hautes terres, affublé de loques élimées qui s'accrochaient à son corps comme si elles avaient pendu là de tous temps, comme une partie intrinsèque de lui-même et aussi de la Terre car, au fil des ans, elles avaient pris la teinte brun foncé de l'argile des hauts plateaux. Tous remarquèrent sa démarche agile de marcheur endurant et la lassitude de son regard, mais nul ne savait qui il était.

Soudain une femme poussa une exclamation :

— C'est Vand ! celui qui était encore un enfant !

Tout le monde l'entoura aussitôt : car c'était Vand en effet, le jeune berger qui, dix ans plus tôt, avait abandonné le troupeau pour chevaucher à la suite d'Alveric vers une destination inconnue.

— Comment se porte ton maître ? lui demanda-t-on. La lassitude reparut dans le regard de Vand.

— Il poursuit ses recherches, répondit-il.

— Dans quelle direction ?

— En direction du Nord. Il continue à chercher le Royaume Enchanté.

— Pourquoi l'as-tu quitté ? lui demanda-t-on alors.

— Parce que j'ai perdu l'espoir, répondit Vand.

Ils cessèrent donc de l'interroger, car tous ici savaient que pour partir à la recherche du Royaume Enchanté il faut posséder la force de l'espoir sans laquelle on ne peut percevoir le bleu rayonnement des montagnes pâles et sereines. Soudain surgit la mère de Niv, essoufflée d'avoir couru :

-- Est-ce bien là Vand ? demanda-t-elle.

— Oui, c'est bien Vand, lui fut-il répondu.

Et tandis que tous échangeaient à mi-voix leurs impressions à propos de Vand et de la façon dont ses années d'errance l'avaient changé, elle se tourna vers lui :

— Donne-moi des nouvelles de mon fils, lui dit-elle.

— C'est lui qui mène les recherches, répondit Vand. C'est en lui que mon maître a le plus confiance.

Tous furent étonnés, quoique sans raison puisque la poursuite elle-même était folie entreprise. Seule la mère de Niv ne fut pas surprise :

— Je le savais, fit-elle, je le savais. Et son cœur fut rempli de joie.

Chacun peut rencontrer des événements ou des saisons convenant à sa nature et bien qu'il en existât peu pouvant convenir à la nature singulière de Niv, voici qu'était né dans l'esprit d'Alveric le désir de partir à la recherche du Royaume Enchanté et c'est ainsi que Niv avait trouvé sa voie.

Tard ce soir-là, à la veillée, les habitants du Pays des Aulnes écoutèrent Vand leur raconter les multiples campements, les marches inlassablement recommencées et la vaine errance d'Alveric qui, tel un fantôme, hantait d'année en année les horizons lointains. Et de temps à autre, Vand quittait cette expression de tristesse qui lui était venue de toutes ces années stériles pour esquisser un sourire en relatant quelque incident risible survenu au campement. Mais son récit était d'un homme qui a perdu la foi en ce qu'il poursuit, car on ne peut en parler ainsi, avec incertitude ou ironie. Ne peuvent en parler que ceux qui sont embrasés de la splendeur de leur entreprise. De la bouche de Niv au cerveau dérangé ou de celle de Zend le lunatique, nous eussions pu entendre un récit de l'aventure qui eût peut-être éclairé nos esprits de quelque lueur de compréhension. Mais rien de tel ne peut arriver quand celui qui raconte — qu'il raille ou qu'il relate les faits — a définitivement perdu toute illusion à l'égard de la quête elle-même. Les étoiles descendirent au firmament et Vand continuait de raconter ses histoires, mais les villageois regagnèrent un à un leurs demeures, soucieux de ne pas en entendre davantage sur cette quête

désespérée. Si le narrateur avait été soutenu par la foi qui guidait encore les compagnons d'aventure d'Alveric, les étoiles auraient eu le temps de pâlir avant que ses auditeurs le quittent et le ciel se fût soudain trouvé si clair que quelqu'un eût fini par s'écrier :

— Quoi ! serait-ce déjà le matin ? Nul n'aurait pu partir avant.

Le jour suivant, Vand alla rejoindre son troupeau dans les pâturages et ne se laissa plus troubler désormais par de romantiques entreprises.

Ce printemps-là, les hommes du village recommencèrent à parler entre eux d'Alveric, s'interrogeant par moments sur son aventure, se souvenant aussi de Lirazel dont on devinait où elle était partie et pourquoi. Et quand on ne put deviner, on inventa une histoire qui expliquait tout et qui se colporta de bouche en bouche, jusqu'à ce que tous finissent par y ajouter foi. Puis le printemps s'acheva, on oublia Alveric pour obéir au désir d'Orion.

Et puis un jour où Orion attendait la fin de l'été, guettant la venue des jours plus frais et se voyant déjà parcourir les hautes terres en compagnie de sa meute, voici que Rannok l'amoureux descendit la colline par le même chemin que Vand et pénétra dans la vallée des Aulnes. C'était Rannok le cœur libre enfin, dont la mélancolie s'était évanouie, Rannok sans chagrin, libre de toute peine et de tout souci, Rannok heureux dont le seul désir était de se reposer après ces longues années d'errance, Rannok qui ne soupirait plus. Or c'était bien la seule chose qui put amener Vyria — la jeune fille qu'il avait jadis courtisée — à désirer l'avoir. Et c'est ainsi qu'elle finit par l'épouser, en sorte que lui aussi cessa d'errer en de folles poursuites.

Alors certains guettèrent le soir du côté du chemin des hautes terres, jusqu'à ce que ce soit écoulé le temps des longues journées et qu'un vent nouveau soit venu effleurer les feuilles, et d'autres allèrent même jusqu'aux dernières courbes des collines, mais ils ne virent aucun autre compagnon d'Alveric revenir par le chemin qui avait ramené Vand et Rannok. Et quand vint le temps où les feuillages ne furent plus qu'un miracle de pourpre et d'or, les hommes cessèrent de parler d'Alveric et obéirent à son fils Orion.

Quand la saison fut venue, Orion se leva un matin avant l'aube et, muni de sa corne et de son arc, alla trouver ses chiens qui s'étonnèrent d'entendre son pas avant le lever du jour : ils l'entendirent néanmoins dans leur sommeil et, se réveillant aussitôt, l'accueillirent à grand bruit. Il les détacha, les calma et les emmena sur les collines où, dans la luxuriante solitude de l'aube, ils débouchèrent à l'heure où les cerfs paissent l'herbe humide de rosée, avant le réveil des hommes. Et dans la fraîcheur sauvage du petit matin, ils dévalèrent les pentes radieuses, tous enivrés d'un même bonheur. En foulant les épaisses touffes de thym encore florissantes en cette saison tardive, Orion huma leur

parfum lourd et tenace tandis que les chiens découvraient les odeurs éparses du matin. Mais s'il s'agissait pour Orion de deviner et d'imaginer quelles créatures sauvages s'étaient donné rendez-vous la nuit sur la colline, ou quel obstacle avait pu entraver leur course, ou vers quel abri elles s'étaient enfuies à la naissance du jour qui fait renaître avec lui la menace de l'homme, pour les chiens, au contraire, tout était clair. Ils surent suivre d'un flair attentif certaines odeurs et mépriser les autres, mais il en est une qu'ils cherchèrent en vain car le grand cerf n'était point venu sur la colline ce matin-là.

Orion les entraîna fort loin de la vallée, mais ce jour-là le cerf ne parut pas et nulle brise n'apporta l'odeur que cherchaient anxieusement les chiens, qui ne purent non plus la débusquer sous l'enchevêtrement des herbes folles ou l'amoncellement des feuilles mortes. Le soir le surprit sur le chemin du retour comme il sonnait de la trompe pour rappeler les chiens retardataires à l'heure où le soleil n'est plus qu'une énorme boule écarlate ; alors, de par-delà les collines, de par-delà la brume lui parvint, plus faible que l'écho de sa propre trompe mais assez clair pour qu'il en distinguât chaque note cristalline, l'appel des trompes du Royaume Enchanté qui chaque soir venait jusqu'à lui.

La seule clarté des étoiles éclairait les ténèbres quand Orion et sa meute atteignirent le village unis par leur commune fatigue. Enfin leur parvint la lueur accueillante des fenêtres éclairées : les chiens retrouvèrent leur chenil où, après avoir mangé, ils plongèrent dans un sommeil bienheureux et Orion regagna son château. Après s'être également restauré il resta assis à songer à la journée qui venait de s'écouler, aux coteaux, à la meute, laissant la fatigue envahir son esprit jusqu'au point d'en chasser tous les soucis.

Les jours passèrent ainsi jusqu'à celui où, dans la fraîcheur matinale, ils aperçurent au moment de franchir le faite d'une colline un cerf attardé qui paissait tranquillement en contre-bas. La meute entière fit un bond en avant en poussant des aboiements joyeux, le cerf pesant fit un écart agile. Orion leva son arc mais sa flèche le manqua. Tout s'était passé en quelques instants. Puis la meute dévala la pente et le vent siffla le long de leurs échines : le cerf prit la fuite et l'on eût dit que chacun de ses sabots était muni d'un petit ressort bondissant. Au début les chiens distancèrent Orion, mais son endurance était aussi grande que la leur et en empruntant parfois des chemins de traverse, il parvint à se maintenir à leur hauteur jusqu'au moment où ils rencontrèrent un ruisseau sur leur route. Ils manifestèrent alors quelque hésitation, sollicitant le secours du raisonnement humain, secours qu'en une telle occurrence Orion s'empessa de leur fournir, après quoi ils repartirent. La matinée s'écoula sans que, dans leur course de colline en colline, ils

aperçussent à nouveau le cerf, puis l'après-midi s'étira à son tour et les chiens suivaient toujours la trace de l'animal avec une adresse qui tenait de la magie. Vers le soir, Orion l'aperçut qui suivait sans hâte la pente d'une colline, à demi dissimulé par de hautes herbes qui reflétaient les derniers rayons du soleil déclinant. Il encouragea ses chiens qui repartirent à sa poursuite à travers trois vallées successives mais, arrivé au fond de la troisième, le cerf s'arrêta soudain parmi les galets d'un torrent et, faisant demi-tour, attendit la meute. Les chiens vinrent l'entourer en aboyant furieusement tout en surveillant ses andouillers frontaux. Puis ils se jetèrent sur lui et le tuèrent là, au coucher du soleil. Alors Orion le cœur empli d'une grande joie sonna du cor : il avait ce qu'il désirait. Et au loin, par-delà les collines inconnues de lui, peut-être même depuis le point de l'horizon où le soleil se couche, lui répondirent les trompes du Royaume Enchanté qui ce soir-là rendirent un son presque joyeux, comme si elles partageaient ou raillaient son bonheur.

CHAPITRE XVII

Apparition de la licorne au clair de lune

L'hiver survint et recouvrit de blanc les toits du village, les arbres de la forêt et les terres des hauts plateaux. Quand Orion sortait ses chiens le matin, le monde s'étendait devant lui comme un livre où la Vie venait d'écrire une nouvelle page, car toute l'histoire de la nuit précédente s'inscrivait à longs traits dans la neige. Ici le renard était passé, là le blaireau et plus loin on voyait l'endroit où le cerf était sorti des bois ; les traces escaladaient le sommet de la colline et disparaissaient à la vue, tout comme les actions des hommes d'État, des soldats, des courtisans ou des politiciens apparaissent et disparaissent dans les pages de l'Histoire. Jusqu'aux oiseaux dont les mouvements étaient consignés sur les pentes immaculées où l'œil pouvait suivre l'empreinte de leurs pattes à trois doigts, jusqu'à ce que, de chaque côté des traces, apparaissent trois petites stries indiquant que les longues ailes avaient effleuré la surface de la neige avant que l'oiseau prenne son envol, laissant la piste s'achever brutalement là. On eût dit quelque explosion populaire, quelque illusion véhémement qui surgit au détour d'une page d'histoire et passe, ne laissant d'autres traces que ces quelques lignes imprimées dans un livre.

Or parmi toutes les empreintes laissées par les événements de la nuit, Orion choisissait toujours de suivre la piste encore fraîche de quelque grand cerf qui l'entraînait avec ses chiens par-delà les coteaux, si loin que le son même de sa trompe ne parvenait plus au village. Et le soir, les villageois les voyaient revenir, silhouettes noires contre le ciel rougeoyant des dernières lueurs du soleil ; ils rentraient même souvent après que les premières étoiles étaient apparues dans le ciel glacé et parfois Orion portait en travers des épaules la dépouille d'un cerf dont les bois gigantesques dodelinaient au-dessus de sa tête.

C'est vers cette époque que se réunirent dans la forge de Narl les hommes du parlement des Aulnes, tous inconnus d'Orion. Ils se rassemblèrent à la tombée du jour après que tous eurent terminé leur travail. Gravement, Narl passa à la ronde le vin de trèfle et ils attendirent en silence que tout le monde soit là. Alors Narl prit la parole et déclara qu'Alveric ne gouvernait plus désormais le Royaume et que c'était son fils Orion qui était Seigneur du Royaume des Aulnes,

puis il rappela qu'ils avaient tous jadis souhaité être gouvernés par un prince magique capable de rendre célèbre leur vallée, et comment ils l'avaient reconnu en la personne d'Orion. Puis il ajouta :

— Qu'en est-il maintenant de la magie que nous espérions ? Car il chasse le cerf, comme tous ses ancêtres l'ont fait avant lui ; il ne semble posséder nulle magie et nul événement nouveau n'est advenu ici.

Oth se leva pour prendre la défense d'Orion.

— Il est aussi rapide que ses chiens, déclara-t-il, il est à la chasse de l'aube à la nuit, il parcourt toutes les collines des environs sans montrer de fatigue.

— C'est parce qu'il est jeune, intervint Guhic et tous l'approuvèrent, sauf Threl qui se leva à son tour :

— Il connaît les voies de la forêt et les habitudes du gibier mieux qu'aucun homme ne le pourra jamais.

— C'est toi qui lui as appris, dit Guhic, il n'y a là nulle magie.

— Rien de tout cela ne lui vient de là-bas, fit Narl.

Ils continuèrent ainsi pendant un moment à discuter et à regretter d'avoir perdu le pouvoir magique qu'ils avaient souhaité : car il n'est pas de vallée que l'histoire ne traverse un jour, pas de village dont le nom ne soit une fois au moins sur les lèvres de tous. Leur village seul restait totalement ignoré. Sa renommée n'avait jamais dépassé les collines qui l'entouraient. Aujourd'hui tous les projets entrepris autrefois semblaient voués à l'échec et ils ne trouvaient de consolation que dans l'hydromel extrait du miel de trèfle. Ils revinrent à leur dégustation silencieuse. Il faut dire qu'il s'agissait d'une bonne cuvée.

En quelques instants leurs esprits échafaudèrent de nouveaux plans, de nouveaux projets, de nouveaux stratagèmes et le parlement des Aulnes reprit fièrement ses débats. Ils étaient prêts à décider d'une politique, mais Oth se leva de son siège et leur parla : Il y avait, dans une certaine maison aux murs de silex, une ancienne Chronique, gros volume à la couverture de cuir, dans lequel, en certaines saisons, les paysans avaient l'habitude de consigner toutes sortes de choses : les avis des fermiers concernant le temps des semailles, les avis des chasseurs concernant la chasse au cerf, les avis des prophètes concernant les voies de la Terre. Oth se rappelait deux lignes inscrites sur l'une des pages jaunies, deux lignes dans toute une page consacrée à l'art du binage et il les récita aux membres du parlement des Aulnes réunis autour de la table devant leur verre d'hydromel :

« Voilées et cachées sous leurs longs cheveux noirs

Les Parques amèneront ce que nul ne peut voir. »

Ils cessèrent alors d'imaginer et de combiner mille plans, soit que leurs esprits fussent calmés par quelque terreur suscitée en eux par ces deux lignes, soit tout simplement que le pouvoir du vin fût plus fort

que tout ce qui est écrit dans les livres. Quoi qu'il en soit, ils gardèrent désormais le silence, tout en continuant à déguster leur chope. Puis, à la pâle clarté des étoiles illuminée par les dernières lueurs de l'horizon, ils quittèrent la forge de Narl pour regagner leurs demeures en grommelant qu'ils n'avaient plus de prince surnaturel pour les gouverner et en regrettant que nul pouvoir magique ne soit venu sauver de l'oubli le village et la vallée qu'ils aimaient. L'un après l'autre ils se séparèrent sur le seuil de leurs maisons. Mais trois ou quatre d'entre eux habitaient à l'extrémité du village, au pied même de la colline, et voici ce qu'ils aperçurent avant d'entrer chez eux : toute blanche et nettement éclairée par les dernières lueurs du ciel où se levaient les étoiles, une licorne, l'air effarouché et fatigué du gibier pourchassé, dévalait la pente devant eux. Ils se frottèrent les yeux, se lissèrent la barbe d'un air dubitatif et n'en crurent pas leurs yeux. Mais c'était bien une licorne qui galopait, à bout de souffle. Alors ils entendirent au loin les aboiements de la meute d'Orion qui approchait.

CHAPITRE XVIII

La perpétuelle errance

Il y avait tout juste onze ans qu'Alveric était parti, le jour où la licorne traversa la vallée des Aulnes. Il y avait donc plus de dix ans que ces six hommes longeaient la lisière des terres humaines et qu'ils installaient chaque soir leur étrange campement fait de haillons grisâtres suspendus entre quatre piquets. Et ces campements — cela tenait peut-être au fait que le romanesque de leur quête se reflétait dans tout ce qui les entourait — offraient le spectacle le plus singulier de tout le paysage et plus le jour s'affaiblissait autour d'eux, plus croissaient leur mystère et leur étrangeté.

Mais malgré l'ardeur qui motivait Alveric, ils conservaient Ir une allure relâchée, voire nonchalante : il leur arrivait de rester trois jours au même endroit quand il leur semblait plaisant. Ils reprenaient leur marche puis, après neuf ou dix milles, établissaient à nouveau leur camp. Et un jour prochain — Alveric en avait la certitude — ils apercevraient la frontière crépusculaire et pénétreraient enfin au Royaume Enchanté où, il le savait aussi, le temps n'a pas cours : il » retrouverait alors Lirazel intacte, le sourire préservé à travers la furie des ans et le visage épargné par les rides du temps. Tel était l'espoir qui le soutenait et menait l'étrange petite ; troupe d'étape en étape, la réconfortait lors des mornes veillées autour du feu, l'entraînait toujours plus loin vers le Nord en suivant sans trêve la lisière de nos contrées, invisible et dédaignée des hommes dont le regard ne se porte jamais de ce côté. Seul Vand cessa de partager leur espoir et d'année en année sentit sa raison nier l'illusion qui conduisait les autres. Puis un jour il cessa de croire au Royaume Enchanté, et lors d'une journée où se leva un vent gonflé de pluie, où les hommes furent trempés et transis et les bêtes épuisées, il les quitta.

Quant à Rannok, il les suivait car l'espoir avait déserté son cœur et parce qu'il voulait fuir son chagrin ; mais un jour il entendit chanter les merles nichés dans les arbres du pays des hommes et, sous la lumière étincelante du soleil, il sentit disparaître son désespoir et se mit à songer à l'âtre accueillant auprès duquel on trouve la compagnie des hommes. Il déserta à son tour le camp et regagna notre monde aux multiples attraites.

Mais les quatre qui restaient étaient désormais unis par une même pensée et, sous le toit précaire qui les abritait la nuit, ils goûtèrent des moments de profond bonheur. Alveric en effet s'accrochait à l'espoir avec toute l'énergie qui avait permis à ceux de sa race de conquérir jadis le Pays des Aulnes et d'y régner en maîtres des siècles durant. Quant à Niv et Zend, ce mirage s'était implanté dans leurs esprits vides comme quelque plante rare semée par mégarde en terre sauvage. Thyl, lui, chantait l'espoir et toutes les folles chimères qui hantaient sa chanson augmentaient de jour en jour le romantisme de la quête d'Alveric. Voici donc pourquoi tous quatre allaient d'un même cœur. Et il est des quêtes plus grandioses encore — folles ou sages — qui dans un cas semblable, connurent le succès, et d'autres plus grandes encore qui échouèrent dans le cas contraire.

Des années durant ils longèrent les façades aveugles des maisons, mais certains jours ils bifurquaient en direction de l'Est, attirés parfois par une nuance du ciel, une coloration étrange du soir, ou tout simplement par une prophétie de Niv, qui semblaient annoncer la proximité du Royaume Enchanté. En ces cas-là ils marchaient parmi les rochers qui pendant tout ce temps avaient constitué l'unique paysage en bordure de la terre — jusqu'au moment où Alveric constatait qu'il leur restait juste assez de provisions pour assurer leur retour au pays des hommes. Ils s'en retournaient donc, malgré Niv qui aurait bien voulu les entraîner de l'avant, tant grandissait son enthousiasme au fur et à mesure qu'ils avançaient ; malgré Thyl qui prophétisait le succès de leur entreprise ; malgré Zend qui annonçait qu'il voyait les crêtes et les flèches du Royaume Enchanté. Seul Alveric se montrait sage, aussi s'en revenaient-ils s'approvisionner chez les hommes. Niv, Zend et Thyl en profitaient alors pour jaser sans fin à propos de leur quête, pour tenter de communiquer la passion qui dévorait leurs cœurs. Quant à Alveric, il n'en disait mot, ayant appris — sans en avoir compris les raisons — que les hommes ne mentionnent jamais ni ne cherchent du regard le Royaume Enchanté.

Tous quatre reprenaient bientôt leur route et ceux qui leur avaient fourni l'approvisionnement nécessaire les suivaient des yeux avec curiosité, comme s'ils pensaient que seuls la folie ou les égarements dus à quelque coup de lune avaient pu inspirer les bavardages qu'ils venaient d'entendre dans la bouche de Niv, de Zend et de Thyl.

Ils avançaient toujours, recherchant constamment le lieu d'où ils pourraient apercevoir enfin la Terre magique ; tandis que sur leur côté gauche montaient vers eux les parfums de la Terre des Hommes, celui du lilas qui embaume les jardins au mois de mai, puis celui de l'aubépine et enfin celui des roses avant que l'air s'alourdisse des senteurs du foin fraîchement coupé. De ce côté ils entendaient le lointain mugissement des troupeaux, la voix des conversations

humaines, l'appel des faisans, ils percevaient tous les bruits familiers venus des fermes où s'écoule la vie heureuse. Mais à droite il n'y avait toujours rien que la lande désolée, rien que les rochers entre lesquels ne poussaient ni plantes ni fleurs. Séparés de la compagnie des hommes, ils n'en arrivaient pas pour autant à proximité de leur but. Il leur fallait bien, en ce cas, le soutien des chansons de Thyl et l'espoir tenace de Niv.

La nouvelle de la quête vagabonde d'Alveric finit par s'étendre à toute la contrée et par précéder même son passage en sorte que tous ceux qu'ils rencontraient connaissaient son histoire. Il essayait des uns le mépris que certains réservent à ceux qui consacrent leur existence à une seule quête et recevait des autres les hommages. Mais il ne leur demandait rien d'autre que de l'approvisionnement et il leur achetait les produits qu'ils lui-offraient. Ainsi continuait l'errance de la petite troupe. Ils passaient, telles des figures légendaires, tout au long des murs aveugles des villages frontaliers et montaient dans le soir gris leur étrange tente grise. Ils arrivaient aussi silencieusement que la pluie et se retiraient comme une brume matinale. Ils firent l'objet de railleries et inspirèrent des chansons qui à la longue survécurent aux sarcasmes pour finalement faire d'eux une légende qui devait hanter à jamais ces fermes du bout du monde. Et dès lors ce fut eux qu'on citait quand on parlait de quêtes sans espoir — pour en rire ou les célébrer, selon les cas.

Or ils restèrent pendant tout ce temps-là sous la surveillance du Roi des Elfes qui avait su, de par son pouvoir magique, déceler l'approche de l'épée d'Alveric : elle avait troublé jadis son royaume et le Roi savait reconnaître l'odeur de la foudre quand il la sentait se dessiner dans l'air. Il avait donc retiré très loin ses frontières, laissant là la terre abandonnée et désertique ; et, ne connaissant pas les possibilités de voyage d'un être humain, il avait mis entre les hommes et lui un espace qu'une comète même ne pourrait traverser sans peine, avant de se sentir — à juste titre — en sécurité.

Mais une fois Alveric et son épée partis vers le Nord, le Roi des Aulnes relâcha l'étreinte dans laquelle il avait retenu son Royaume, comme la Lune laisse aller la marée après l'avoir attirée, et le Royaume vint recouvrir la lande comme la mer recouvre les longs bancs de sable plat. Précédé de sa longue frange de brume crépusculaire, il revint se répandre sur le désert caillouteux. Avec lui revinrent les chants, les rêves et les voix oubliés. Et en un instant la frontière de crépuscule vint à nouveau luire et miroiter en bordure de la Terre des Hommes, tel un soir d'été sans fin que l'âge d'or eût laissé derrière lui avant de disparaître. Mais là-bas, dans le Nord où chevauchait Alveric, subsistait encore la morne plaine vide parsemée de rochers. Ce puissant retour du Royaume Enchanté n'avait recouvert

que les seules terres quittées depuis des années par Alveric, son épée et ses compagnons, en sorte qu'on pouvait voir de nouveau, à quelques champs de distance de la chaumière du bourrelier, la terre chargée et encombrée de toutes les merveilles que cherchent obstinément les poètes, véritable trésor contenant tout ce qui peut faire l'objet des rêves les plus romantiques. Et les montagnes bleues surplombèrent de nouveau la frontière comme si leurs cimes pâles et sereines n'avaient jamais bougé. Les licornes revinrent paître selon leur habitude aux confins du royaume, habitat naturel de toutes les créatures fabuleuses, où elles se remirent à grignoter les lys au pied des versants montagneux et à se glisser parfois le soir, quand tout est tranquille, à travers la frontière crépusculaire pour aller goûter l'herbe terrestre. C'est d'ailleurs en raison de leur goût pour les pâturages terrestres — semblable à ce goût pour l'eau de mer qu'éprouve une fois l'an le grand cerf des Highlands — que l'existence de la licorne est bien connue des hommes quoiqu'elle se range, par son appartenance, parmi les animaux fabuleux. Il arrive aussi à notre renard familier de traverser la frontière en certaines saisons, et c'est de là-bas qu'il ramène ce relent de mystère. Il est, pour le Royaume Enchanté, un animal fabuleux, tout comme la licorne l'est à nos yeux.

À vrai dire, il arrivait rarement que les paysans de cette région eussent une chance d'apercevoir une licorne puisque leurs visages s'étaient à jamais détournés du Royaume Enchanté. L'éclat, la beauté, le charme et l'histoire même de cette terre magique ne concernaient que ceux qui avaient du temps à consacrer à de telles choses ; mais les autres étaient absorbés par les récoltes, le soin de bêtes qui n'avaient rien de fabuleux, l'entretien des toits de chaume et des haies et par mille autres tâches encore. Ils parvenaient à peine, à la fin de chaque année, à sortir vainqueurs de leur éternel combat contre l'hiver, aussi savaient-ils bien que s'ils autorisaient — ne fût-ce qu'un instant — une seule de leur pensée à se tourner vers le Royaume Enchanté, celui-ci les attirerait bien vite et son charme absorberait bientôt tous leurs loisirs, sans plus leur laisser le temps de réparer leurs toits, de tailler leurs haies ou de labourer leurs terres. Or voici qu'Orion, attiré par le son des cornes du Royaume Enchanté que, seul, il entendait le soir grâce à cette aptitude à percevoir les choses magiques qu'il tenait de son ascendance, voici donc qu'Orion et sa meute parvinrent un jour en un de ces champs que traverse la frontière crépusculaire, où il découvrit les licornes en train de paître. Suivi de ses chiens, il se glissa le long d'une haie, parvint à couper la retraite d'une licorne, l'empêchant de se réfugier au Royaume Enchanté. C'était la licorne qui devait traverser un soir la vallée des Aulnes, le poitrail tout luisant des flocons d'écume qui étincelaient d'un éclat argenté dans le clair de lune, c'était elle qui, haletante, pourchassée, épuisée, était apparue

comme pour annoncer la venue d'une nouvelle dynastie à un pays aux coutumes vieillissantes, ou, comme un marin de retour d'un lointain voyage au-delà des mers, la découverte d'un nouveau continent où la vie s'écoule plus heureuse.

CHAPITRE XIX

Douze vieillards dénués de pouvoir magique

Dans un village, il est peu d'événements qui ne suscitent des commentaires. L'apparition de la licorne ne fit pas exception à la règle. En effet les trois villageois qui l'aperçurent au clair de lune le racontèrent aussitôt à leurs familles dont la plupart s'en furent colporter la bonne nouvelle dans les maisons voisines. Dans la vallée, en effet, tout événement surnaturel était considéré comme bénéfique dans la mesure où il constituait un sujet de conversation ; et l'on considérait que les conversations étaient bien utiles pour passer le temps après le travail. Aussi parla-t-on longtemps de la licorne.

Un ou deux jours plus tard, le Parlement du Pays des Aulnes se réunit à nouveau dans la forge de Narl pour discuter autour des chopes d'hydromel du problème de la licorne. Les uns exprimèrent leur joie et déclarèrent qu'Orion était donc bien magique puisqu'il avait pourchassé une licorne, animal surnaturel de par sa provenance même.

— N'est-il pas vrai, dit l'un, qu'il a foulé du pied une terre dont il n'est pas séant que nous parlions, et qu'il est de ce fait magique lui-même, comme tout ce qui vient de là-bas ?

Certains approuvèrent, convaincus de récolter enfin les fruits de tous leurs projets.

Mais les autres alléguèrent que la bête — si bête il y avait — était apparue à la lueur de la lune et que dans ce cas, qui pouvait être certain qu'il s'agissait bien d'une licorne ? L'un ajouta qu'il était fort difficile de distinguer quoi que ce soit au clair de lune et un autre déclara qu'il était quasi impossible de reconnaître une licorne. Ils entamèrent alors une discussion à propos de la taille et de l'apparence de ces animaux, se référant à toutes les légendes où elles figurent, sans parvenir pour autant à se mettre d'accord entre eux sur le fait de savoir si oui ou non leur jeune maître avait chassé la licorne. Finalement Narl, voyant qu'ils ne parviendraient pas ainsi à établir la vérité et estimant qu'il fallait, une fois pour toutes, décider si l'événement avait eu lieu ou non, Narl se leva et déclara qu'il était temps de passer au vote. Ils agirent donc selon un procédé habituel qui consistait à jeter des coquillages de couleurs variées dans une

corne passée de main en main et votèrent au sujet de la licorne, comme Narl l'avait ordonné. Il se fit un grand silence quand Narl fit le compte des coquillages. Et c'est ainsi qu'il fut établi, par vote, que la licorne n'avait pas existé.

Avec tristesse, le Parlement dut alors admettre que leur plan pour avoir un seigneur magique avait échoué et comme ils étaient tous des hommes âgés, et que maintenant leur plan initial était anéanti, ils ne pouvaient concevoir de nouveaux projets aussi aisément que jadis. Que faire maintenant ? se dirent-ils les uns aux autres, comment attirer sur eux le pouvoir magique ? Qu'entreprendre à présent qui puisse faire que le monde se souvienne de la vallée des Aulnes ? Ils n'étaient plus que douze vieillards dénués de pouvoir, assis tristement autour de leurs coupes, et le vin lui-même ne parvint pas à soulager leur chagrin.

Mais Orion rôdait désormais aux alentours de l'enclave que constituait cette partie du Royaume Enchanté qui avait reflué comme la marée haute jusqu'à toucher les abords de notre terre. Il venait là le soir, à l'heure où les trompes du Royaume sonnaient assez clair pour le guider et il restait là aux aguets, immobile, dans l'espoir de surprendre une licorne en train de franchir la frontière. Orion en effet ne chassait plus le cerf.

Les premiers temps où il prit l'habitude d'arriver en fin d'après-midi, les paysans des fermes alentour le saluèrent joyeusement; mais quand ils le virent continuer sa route en direction de l'Est, ils cessèrent peu à peu de lui adresser la parole, puis quand enfin ils comprirent qu'il continuait à longer la frontière crépusculaire, ils détournèrent le regard et l'abandonnèrent, ainsi que ses chiens, à ses propres affaires.

Alors, à l'heure où le soleil se couche, Orion se postait à l'affût au bord d'une haie qui se perdait dans la brume frontalière, et rassemblait ses chiens tout près de lui sous la haie, gardant l'œil sur eux au cas où l'un d'entre eux oserait bouger. Les uns après les autres, les pigeons regagnaient pour la nuit l'abri des arbres et les étourneaux se mettaient à pépier tandis que les trompes féeriques entonnaient leur claire mélodie argentine, faisaient frémir l'air fraîchissant et que les nuages changeaient soudain de couleur. C'était l'heure où, quand toutes les teintes s'assombrissaient dans la lumière déclinante, Orion guettait la pâle silhouette blanche qui surgirait de la frontière crépusculaire. Et voici que ce soir-là, à l'instant même où il calmait de la main l'un de ses chiens, au moment précis où la nuit tombe sur nos campagnes, une grande licorne blanche sortit de la brume, la gueule pleine encore de lys tels qu'on n'en voit guère en nos contrées. Sa silhouette immaculée avança sans faire le moindre bruit. Elle fit quelques pas puis s'arrêta, l'oreille aux aguets, aussi parfaitement immobile que la lune elle-même et resta là, attentive, tous les sens en

alerte. Orion ne fit pas un geste et parvint même à garder ses chiens absolument silencieux, soit qu'il disposât à leur égard de quelque pouvoir, soit que ceux-ci fassent preuve d'une certaine sagesse. Au bout de quelques minutes, la licorne fit quelques pas et se mit à brouter l'herbe longue et tendre de la prairie. À peine eut-elle bougé que d'autres licornes surgirent de la frontière d'azur, si bien qu'elles furent bientôt cinq à paître là. Orion et ses chiens ne bougèrent toujours pas et continuèrent d'attendre.

Insensiblement les licornes s'éloignèrent de la frontière, attirées de plus en plus loin à l'intérieur des terres par la pâture épaisse et riche de la prairie qu'elles broutèrent toutes cinq dans le silence du soir. Que l'abolement d'un chien ou même le croassement d'une corneille attardée se fasse entendre, aussitôt leurs oreilles se dressaient d'un même mouvement et elles restaient sur le qui-vive, n'osant se fier à rien sur la Terre des Hommes ni s'aventurer trop avant.

Enfin l'une des licornes, celle qui était apparue la première, s'éloigna suffisamment de son pays magique pour qu'Orion et ses chiens puissent se précipiter entre elle et la frontière afin de lui couper toute possibilité de retraite. Or, si la chasse n'avait été qu'un jeu pour Orion, ou qu'un simple passe-temps et non cette passion profonde pour un art subtil que seuls connaissent les vrais chasseurs, il eût perdu en cet instant toutes ses chances car ses chiens eussent cherché à poursuivre les licornes les plus proches, qui eussent eu le temps de s'enfuir et de disparaître derrière la brume frontalière où la meute à son tour aurait disparu pour toujours, réduisant à néant tous les efforts de cette journée de travail. Mais Orion força sa meute à poursuivre l'animal le plus éloigné, attentif à ce qu'aucun de ses chiens ne s'occupât des autres et lorsque l'un d'entre eux tenta de le faire, le fouet d'Orion fut prompt à claquer. Et c'est ainsi que, pour la seconde fois de sa vie, Orion réussit à couper la retraite de sa proie et à lancer sa meute hurlante à la poursuite d'une licorne.

Dès que la bête entendit derrière elle le piétinement de la meute, et comprit, d'un coup d'œil, qu'il lui était impossible de regagner l'abri de son pays, elle fit un bond en avant en détendant brusquement ses membres et fila comme une flèche à travers la prairie. À chaque fois qu'elle rencontrait l'obstacle d'une haie, elle ne semblait pas prendre son élan pour sauter, mais semblait plutôt glisser par-dessus sans aucun effort de ses muscles, reprenant un galop ininterrompu dès que ses sabots touchaient le sol.

Lors de ce premier assaut, la meute distança largement Orion qui en profita pour empêcher la licorne de rejoindre la frontière du Royaume Enchanté au moyen d'un détour, en sorte que coupant ainsi la route il parvint à se rapprocher de ses chiens. Après trois essais infructueux pour revenir ainsi sur ses pas, la licorne repartit droit

devant elle et s'enfonça à l'intérieur des terres. Derrière elle, la clameur des chiens déchirait le calme du soir comme troublerait l'eau dormante d'un étang le long sillage d'un plongeur invisible. En galopant ainsi droit devant elle, la licorne prit de la distance sur les chiens à tel point qu'Orion ne distingua bientôt plus d'elle qu'une forme blanche remontant le long d'un versant illuminé des dernières lueurs du jour. Puis la forme atteignit le sommet et disparut à la vue. Mais l'étrange et forte odeur persistait sur le sol et continuait de guider les chiens aussi sûrement qu'un appel et ils ne marquèrent ni arrêt ni hésitations, sauf parfois au passage des ruisseaux. Mais même alors leurs museaux fureteurs relevaient l'odeur magique avant même qu'Orion ait le temps de leur venir en aide.

Tandis que se poursuivait la chasse, la clarté du jour s'assombrit jusqu'à ce que la voûte céleste fût prête à accueillir l'apparition des étoiles. Une ou deux apparurent en effet, puis une sorte de brume monta des cours d'eau et s'étendit toute blanche sur la campagne en sorte que, même si elle s'était trouvée à deux pas devant eux, les chasseurs n'eussent pu voir la licorne. Jusqu'aux arbres qui semblaient dormir. Ils longèrent de petites maisons solitaires, bordées d'ormes et protégées de ceux qui rôdent dans les champs par de hautes haies d'ifs. Ces maisons, Orion ne les avait jamais vues, il ne les connaissait pas avant que la course hasardeuse de la licorne ne l'entraînât jusqu'ici. Sur son passage, des chiens se mirent à aboyer et ils aboyèrent longtemps car l'odeur magique ainsi que la clameur de la meute leur firent soupçonner qu'il se passait quelque chose d'étrange. Tout d'abord, ils aboyèrent pour exprimer leur désir de prendre part à ce qui se passait, puis ce fut pour avertir leurs maîtres de l'étrangeté de l'événement. Leurs aboiements persistèrent.

Soudain, au moment où ils longeaient une chaumière entourée d'épineux, une porte s'ouvrit et une femme surgit, qui les regarda passer avec étonnement : il est probable qu'elle ne vit rien d'autre que de vagues formes grises, mais Orion, en passant, distingua la clarté de la maison et la lumière dorée qui, de l'intérieur, s'en échappait dans le froid. Cette impression de tiédeur heureuse le réconforta et il eût volontiers fait halte pour prendre quelque repos dans cette petite oasis humaine perdue dans la campagne solitaire, mais les chiens couraient toujours et il les suivit. Et ceux qui, derrière leurs volets clos, entendirent la clameur de la meute qui passait purent croire qu'ils entendaient une sonnerie de trompette dont l'écho se répercutait au flanc des lointaines collines.

Un renard qui les entendit venir s'immobilisa pour écouter : il fut tout d'abord troublé, puis il renifla le parfum de la licorne et tout s'éclaira, car en reconnaissant l'odeur magique il comprit que ce qui approchait venait du Royaume Enchanté.

Tout au contraire, des moutons qui paissaient par là furent terrifiés quand les effluves magiques parvinrent à leurs narines. Ils se mirent à courir en se bousculant jusqu'à ce qu'une barrière les empêchât d'aller plus loin.

Les vaches, à peine réveillées, ouvrirent un œil rêveur et vaguement étonné ; mais la licorne se faufila entre elles et s'enfuit, comme un parfum de rose échappé d'un jardin se glisse dans les rues bruyantes d'une ville et s'évanouit aussitôt.

Bientôt les étoiles au grand complet considérèrent la paisible campagne à travers laquelle se poursuivait, exultante, la chasse extraordinaire, tel un tracé de vie exubérante déchirant le silence endormi. Mais désormais la licorne — encore hors de vue — ne gagnait plus guère de terrain au passage de chaque haie. Au début, en effet, le franchissement des haies n'avait pas présenté pour elle plus de difficulté que pour un oiseau en liberté la traversée d'un nuage, alors que les chiens se faufilaient à grand-peine au hasard des brèches ou se glissaient de côté au prix de mille contorsions entre les troncs serrés des arbustes. Maintenant il lui fallait à chaque passage plus d'effort pour rassembler ses forces et parfois même elle heurtait du pied le haut des buissons et trébuchait en retombant sur le sol. Elle galopait aussi plus lentement car jamais, dans le calme profond du Royaume Enchanté, nulle licorne n'avait accompli un tel voyage. Les chiens fatigués sentirent alors qu'ils approchaient du but et une note plus joyeuse résonna dans leurs voix.

Après avoir traversé quelques haies sombres, ils virent soudain se dresser devant eux la masse obscure d'une forêt. Au moment où la licorne y pénétra, elle entendit distinctement résonner à son oreille les cris des chiens. Un couple de renards la vit passer d'un pas ralenti et tous deux l'accompagnèrent pour voir ce qui allait advenir de cette créature surnaturelle qui leur arrivait, épuisée, du Royaume Enchanté. Ils se placèrent de part et d'autre de la licorne, réglant leur allure à la sienne, et trottèrent ainsi sans la quitter des yeux et sans se soucier des aboiements de la meute qu'ils entendaient pourtant, sachant que nul chasseur lancé sur la piste de cette odeur magique ne s'en détournerait pour suivre quelque créature terrestre. La licorne poursuivit ainsi péniblement sa route à travers la forêt, observée sans relâche par le regard curieux des deux renards.

Les chiens pénétrèrent à leur tour dans la forêt, faisant vibrer les grands chênes de leur tintamarre, puis ce fut enfin Orion, qui les suivait de près avec une endurance dont on ne savait s'il l'avait acquise sur la Terre des Hommes ou si elle lui venait de quelque don surnaturel issu du Royaume Enchanté. Malgré l'obscurité profonde qui régnait dans la forêt, il n'avait qu'à suivre la clameur de la meute qui, pour sa part, n'avait nul besoin d'y voir clair, puisque il lui suffisait de

se laisser guider par la merveilleuse odeur. Ils n'eurent pas la moindre hésitation et suivirent la piste sous la pâle lueur des étoiles. Cela ne ressemblait en rien à une quelconque chasse au renard ou au cerf, où la piste d'un premier renard peut croiser celle d'un autre ou un cerf trouver refuge parmi ses congénères ; il arrive même qu'un troupeau de moutons parvienne à troubler le flair des chiens en piétinant la piste qu'ils suivent ; mais la licorne était la seule créature magique qui foulât le sol terrestre cette nuit-là, et il était impossible de perdre sa piste que le flair des chiens suivait sans peine parmi les herbes folles, âcre odeur magique au milieu des choses ordinaires. La licorne les entraîna donc à sa suite à travers la forêt, puis au fond d'une vallée, toujours accompagnée des deux renards attentifs : en dévalant la colline, elle sembla prendre toutes sortes de précautions, comme si le poids de son propre corps blessait ses membres à chaque pas, mais elle réussit cependant à conserver la distance qui la séparait des chiens lancés à leur tour sur la pente. Arrivée en bas, elle bifurqua à gauche et suivit quelque temps le fond de la vallée, mais voyant que les chiens gagnaient du terrain elle remonta le versant opposé. Il ne lui fut plus possible de dissimuler alors davantage ce que tous les animaux sauvages cachent jusqu'au bout : sa lassitude. Chaque pas désormais lui coûtait un effort pénible, comme si ses jambes devaient traîner un corps trop pesant. C'est ainsi qu'Orion l'aperçut depuis le versant opposé.

Quand la licorne atteignit le sommet de la colline, les chiens la talonnaient. Alors elle fit une brusque volte-face et dressant son unique corne elle les attendit, menaçante. Aussitôt les chiens l'entourèrent en aboyant furieusement, mais, baissant sa tête cornue, elle se défendit avec des mouvements d'une grâce si rapide qu'elle resta inaccessible à leur emprise. Ils savaient, quand il le fallait, reconnaître le danger mortel et, malgré leur pressant désir d'en finir avec leur proie, ils reculèrent devant la corne étincelante. Alors survint Orion armé de son arc. Pourtant il ne tira pas. Est-ce parce qu'il lui était difficile d'atteindre son but sans blesser l'un de ses chiens, ou fut-il tout simplement saisi du sentiment qui nous est familier aujourd'hui, qu'un tel geste n'eût pas été loyal envers la licorne ? Quoi qu'il en soit, il tira de son fourreau une vieille épée qu'il portait au côté, et, se frayant un passage parmi ses chiens, il engagea le combat avec la corne mortelle. Alors la licorne cambra le cou, et rapide comme l'éclair la corne s'élança vers Orion. Malgré la fatigue il restait assez de force à ce poitrail puissant pour ajuster un tel coup et Orion le para de justesse. Il visa la gorge de la licorne, mais la corne détourna l'épée et se fendit à nouveau. Il réussit encore à parer de toute la force de son bras, mais il s'en fallut d'un pouce. Il repartit à l'assaut, mais la licorne dévia la trajectoire avec, eût-on dit, un certain

dédain. Sans relâche, elle attaquait, visant droit au cœur d'Orion, qui reculait sous ses assauts répétés. Par le seul pouvoir de son cou blanc et musclé qui se détendait, comme un arc bandé pour lancer sa corne mortelle, elle parvint à fatiguer le bras d'Orion. Il attaqua encore, sans plus de succès ; il vit alors, à la faible clarté des étoiles, briller un éclair cruel dans l'œil de la licorne, il vit luire devant lui l'arc immaculé et terrifiant de son cou et il comprit qu'il ne parviendrait pas à résister davantage à ses coups puissants. Soudain, l'un des chiens réussit à s'agripper au flanc droit de la licorne. En un instant d'autres bondirent aussi après avoir choisi leur prise, et ils ne furent plus bientôt qu'une horde basculant lentement de droite et de gauche au hasard des soubresauts de leur proie. Orion renonça au combat car plusieurs chiens lui cachaient maintenant la gorge de son adversaire dont sortaient des grondements terribles, tels qu'on n'en entend jamais en nos contrées ; bientôt ne lui parvint plus rien que les grognements rauques des chiens acharnés sur la splendide carcasse et vautrés dans le sang surnaturel.

CHAPITRE XX

Un fait historique

Orion se fraya un passage au milieu des chiens dont la fatigue s'était dissipée sous l'effet de la rage et de la victoire, et, faisant claquer son fouet, les éloigna de la monstrueuse dépouille. Tout en faisant faire de larges moulinets à la vibrante lanière, il saisit son épée et, de sa main libre, trancha la tête de la licorne en prenant soin d'y conserver attachée toute la peau du long cou blanc. Pendant tout ce temps, les chiens ne cessèrent d'aboyer et de tenter, l'un après l'autre, de revenir à leur proie magique en évitant le fouet ; en sorte qu'Orion mit un certain temps à recueillir son trophée car il avait autant à faire avec le fouet qu'avec l'épée. Il y réussit enfin et le suspendit à une courroie de cuir en travers de son épaule, de façon que la grande corne pointât à droite de sa tête et que la peau souillée pendit dans son dos. Pendant qu'il la disposait ainsi, il laissa ses chiens déchirer la dépouille et goûter à nouveau la chair magique. Puis il les rappela et, après avoir lancé un long appel de sa trompe, il se détourna lentement, et, suivi de toute la meute, reprit le chemin de la vallée des Aulnes. Alors les deux renards, qui avaient attendu leur heure dans l'ombre, s'avancèrent à pas furtifs pour goûter à leur tour la saveur de ce sang extraordinaire.

Tout à l'heure, quand la licorne avait franchi son dernier versant, Orion avait été envahi d'une telle fatigue qu'il eût été incapable de poursuivre la chasse, mais maintenant que la lourde tête pesait à son épaule, toute sa fatigue s'était évanouie et il marchait d'un pas aussi léger que celui dont il usait le matin, car il venait de tuer sa première licorne. Les chiens, de leur côté, semblaient reposés comme si le sang qu'ils avaient bu possédait quelque étrange pouvoir et c'est en grand tumulte, avec force gambades et courses, comme s'ils quittaient à l'instant leur chenil, qu'ils accomplirent le chemin du retour.

Orion redescendit ainsi les collines dans la nuit, jusqu'au moment où il aperçut à ses pieds la vallée, où fumaient les cheminées du village et où l'accueillit la lumière tardive d'une fenêtre éclairée à l'une des tours de son château. Il regagna le village par les sentiers familiers, puis alla enfermer ses chiens au chenil et l'aube commençait

à peine à naître au sommet des collines quand il sonna de la trompe à la porte arrière du château. La première chose que vit le vieux gardien venu lui ouvrir fut la corne gigantesque qui se balançait au-dessus de la tête d'Orion.

Cette corne devait — des années plus tard — être adressée en présent au roi François I^{er} par le pape. Benvenuto Cellini le rapporte dans ses mémoires et raconte comment le pape Clément les envoya chercher, lui et un certain Tobbie, et leur ordonna de lui soumettre des plans pour monter et sertir la plus belle corne de licorne jamais vue dans le monde. On peut juger de la félicité d'Orion quand on sait que cette corne, la première qu'il avait possédée de sa vie, devait être considérée, des générations plus tard, comme la plus belle qui se fût jamais vue, et cela dans la ville même de Rome, où ne manquaient pourtant point les occasions de voir et de comparer entre eux de tels objets. Car on devait pouvoir se procurer un certain nombre de ces étranges cornes pour que le Pape ait été en mesure de choisir, pour le présent qu'il désirait faire, la plus belle qui se fût jamais vue; mais à l'époque moins fastueuse où se situe mon histoire, ce genre de trophées était si rare que les licornes étaient encore considérées comme des animaux fabuleux. C'est aux environs de 1530 que l'on peut placer l'année de ce présent au roi François I^{er} et la corne fut sertie dans une monture d'or et ce fut Tobbie et non Benvenuto Cellini qui obtint la commande. Si je mentionne la date, c'est parce que certains ne s'intéressent aux contes que dans la mesure où l'histoire s'y réfère çà et là et se soucient, en matière historique, des faits plutôt que de la philosophie. Si un tel lecteur a suivi jusqu'ici les aventures d'Orion, il doit être désormais avide de pouvoir se référer à une date ou à quelque fait historique. Pour la date, je lui livre celle de 1530. Quant au fait historique, je fais mention de ce présent généreux rapporté par Benvenuto Cellini car il se pourrait bien que mon lecteur, en rencontrant ces histoires de licornes, se soit senti tellement éloigné de l'histoire et tellement désespéré qu'il soit besoin, en ce moment précis, de le ramener aux faits historiques. Quant à savoir comment cette corne magique réussit à sortir du château des Aulnes, en quelles mains elle erra avant de réapparaître dans la ville de Rome, ce serait la matière, vous vous en doutez bien, d'un autre ouvrage.

Il me suffit de dire ici qu'Orion apporta la tête de la licorne à Threl, qui détacha soigneusement la peau, la nettoya, fit bouillir le crâne pendant des heures, remplaça la peau et empailla le tout — et qu'Orion l'accrocha à la place d'honneur dans le grand hall, parmi tous ses trophées de chasse. Aussi vif qu'une licorne au galop, le bruit se répandit dans tout le pays du gibier miraculeux qu'Orion avait ramené; aussi le Parlement se réunit-il à nouveau dans la forge de Narl. Assis en rond autour de la table ils discutèrent de la rumeur.

Outre Threl, certains avaient vu la dépouille de la licorne, mais pour rester fidèles aux vieilles querelles les autres refusèrent d'abord d'admettre l'existence de l'animal fabuleux, tout en puisant leurs arguments dans le doux breuvage de Narl. Mais bientôt, soit que Threl eût réussi à les convaincre, soit -- et c'est plus vraisemblable -- que le vin sucré leur inspirât un peu de cette générosité qu'il exhalait telle une fleur épanouie, les dénégations des opposants de la licorne faiblirent et quand on passa au vote, il fut déclaré qu'Orion avait effectivement chassé, puis tué sur notre terre une licorne venue de par-delà la frontière magique.

Alors tous se réjouirent car ils voyaient enfin survenir ce phénomène surnaturel qu'ils avaient attendu si longtemps et pour lequel ils avaient échafaudé des plans, voici bien des années, du temps où ils étaient jeunes et où ils croyaient en la réalisation de leur projet. Dès la fin du vote, Narl apporta d'autres cruches de vin et ils burent encore pour saluer l'heureux événement : car, déclarèrent-ils, le pouvoir magique était enfin descendu sur Orion et cela laissait sûrement augurer un glorieux avenir pour le Pays des Aulnes. Alors, dans la longue salle où dansait la flamme des bougies, grâce à l'amitié qui unissait ces hommes et à la douce tiédeur que leur procurait le vin, il devint facile de faire une petite incursion dans le temps, d'imaginer les années à venir et de voir briller, un peu en avance, les splendeurs futures. Ils se remirent à parler des jours — moins incertains désormais — où les contrées lointaines entendraient parler de leur vallée bien-aimée, où la renommée du Pays des Aulnes s'étendrait de ville en ville. L'un célébrait le château, l'autre ses riches pâturages, un autre la vallée elle-même dissimulée aux regards des étrangers, un autre les chères maisons biscornues construites par quelque ancêtre, un autre encore louait la profondeur des bois qui se profilaient contre l'horizon. Et tous annonçaient le temps où grâce au pouvoir magique que possédait Orion le monde entier aurait connaissance de tout cela. Car ils savaient que le monde même à demi assoupi est prompt à saisir ce qui relève de la sorcellerie. Ils pariaient haut, exaltant la magie, revenant sans trêve à l'histoire de la licorne et glorifiant l'avenir de la vallée, quand soudain se dressa sur le seuil la silhouette du Frère, sa longue robe blanche garnie de mauve se découpant sur le ciel nocturne. Ils le dévisagèrent à la lueur des chandelles et constatèrent qu'à une chaîne d'or suspendue à son cou pendait un emblème. Narl lui souhaita la bienvenue et quelqu'un avança une chaise, mais il les avait entendus parier de la licorne. Aussi se contenta-t-il de hausser la voix et de s'adresser à eux du seuil où il se tenait :

— Maudites soient les licornes, fit-il, et avec elles toutes choses surnaturelles !

Dans le silence terrifié qui fit place soudain à la douce tiédeur, quelqu'un gémit :

— Maître ! Ne nous maudis pas !

— Bon Frère, ajouta Narl, nous n'avons chassé nulle licorne !

Mais le Frère leva les mains pour maudire une fois encore les licornes :

— Maudite soit leur terne, s'écria-t-il, et le lieu où elles habitent, et les lys dont elles se nourrissent, et maudites soient les chansons qui les célèbrent ! Maudites soient-elles ainsi que toutes choses échappant au salut !

Puis il se tut et, debout sur le seuil, le regard sévèrement fixé au centre de la pièce, il attendit qu'ils renient les licornes.

Ils songèrent alors à la robe luisante de la licorne, à la grâce si vive de son cou, à la pâle beauté de sa silhouette quand elle longeait le soir la vallée de son pas léger. Ils songèrent à sa vaillante et redoutable corne, ils se souvinrent des vieilles plaintes qui parlent d'elle et, assis dans un silence embarrassé, ils ne la renièrent point.

Mais le Frère comprit leurs pensées et il leva à nouveau la main qui, à la lumière des bougies, se détacha, pâle contre le ciel noir :

— Maudite soit leur agilité, reprit-il, et leur robe lisse et blanche ! Maudite soit leur beauté, maudit soit leur pouvoir magique, maudites soient toutes choses qui suivent les fleuves enchantés !

Il lut alors dans leurs yeux un amour persistant pour tout ce qu'il venait d'interdire, mais il ne voulut pas renoncer. Il reprit, d'une voix plus forte, sans quitter de son regard sévère les visages troublés levés vers lui :

— Maudits soient sur Terre les elfes, les lutins, les gobelins et les fées, maudits soient dans les airs Pégase et tous les chevaux ailés, maudites soient sous les mers celles qui attirent les marins ! Nos rites saints les interdisent. Que soient maudits aussi tous les doutes, tous les rêves étranges, toutes les chimères et que les braves gens soient préservés de la magie, Amen !

Puis, se détournant brusquement, il disparut dans la nuit. Une rafale de vent vint rôder autour du seuil et claqua la porte. Alors, dans la forge de Narl, la grande salle reprit l'aspect qu'elle avait eu quelques instants auparavant, mais la chaleureuse atmosphère avait fait place maintenant à un calme morne et éteint. Mais Narl, au bout de la table, se leva et rompit le lugubre silence qui s'était abattu sur ses compagnons :

— Avons-nous depuis si longtemps arrangé nos desseins et mis toute notre foi en la magie, pour renoncer maintenant aux créatures magiques et maudire nos voisins, habitants inoffensifs des terres situées au-delà de nos contrées, et maudire aussi les créatures merveilleuses qui peuplent les airs ou les amantes des marins morts

qui vivent au fond des mers ?

— Non, non, cria quelqu'un. Et ils vidèrent leurs coupes.

Alors un homme se dressa, levant haut sa corne pleine de vin. L'un après l'autre, tous l'imitèrent jusqu'à former un cercle complet autour de la lumière des bougies. Soudain une voix cria :

— Magie !

Les autres reprirent son cri d'une seule voix :

— Magie.

L'écho en parvint au Frère qui rentrait chez lui : il s'enroula plus étroitement dans sa robe sacrée et serra plus fort ses saintes reliques, puis prononça une formule qui le préserva des démons furtifs et des créatures suspectes cachées dans la brume.

CHAPITRE XXI

Aux confins de la Terre

Ce jour-là, Orion laissa reposer ses chiens, mais le lendemain il se leva tôt, se rendit au chenil, libéra les chiens qui s'ébattirent joyeusement dans le matin radieux ; il sortit avec eux de la vallée et reprit le chemin de la frontière crépusculaire. Il avait renoncé à prendre son arc et n'était muni que de son épée et de son fouet, car il en était venu à aimer le plaisir que prenaient ses quinze chiens à chasser le monstre unicorne et à partager lui-même ce plaisir, alors qu'en tuant l'animal d'une flèche il eût dû se contenter d'un plaisir égoïste.

Il marcha tout le jour, saluant çà et là quelque fermier ou quelque paysan travaillant aux champs, qui à leur tour le saluaient et lui souhaitaient bonne chasse. Mais quand, le soir venu, il atteignit les abords de la frontière, ceux qui le saluaient se firent de plus en plus rares, voyant que, d'évidence, il se rendait là où nul homme ne se rend jamais, même en pensées. Il poursuivit donc sa route dans la solitude, réconforté pourtant par le cours de ses propres pensées et par l'amicale présence de ses chiens. Les premières comme les seconds n'étaient occupés que de la chasse à venir.

C'est ainsi qu'il se retrouva en bordure de la frontière crépusculaire où s'enfonçaient l'une après l'autre les haies vives qui limitent les champs de notre monde, et qui se teintaient d'une étrange et pâle lumière surnaturelle avant de disparaître dans la brume crépusculaire. Disons, s'il faut à la description de cette lumière quelque point de comparaison terrestre, qu'elle rappelait la brume imprécise qui auréole parfois le feuillage d'une haie où vient mourir la courbe d'un arc-en-ciel que l'on distingue clairement dans le ciel mais qui, à l'endroit où il touche le sol, devient presque invisible, n'était l'étrange halo céleste dont il l'enveloppe. C'était dans une telle lumière que baignaient les aubépines fleurissant à l'extrémité de la Terre des Hommes. Juste au-delà, semblable à un liquide opalescent aux reflets mouvants, se trouvait la barrière que nul regard d'homme ne peut franchir et dont nul son ne provient jamais, sauf aux oreilles de ceux — ils sont très rares — qui peuvent percevoir l'appel des trompes magiques. Elles

sonnaient justement et la vibration surnaturelle de leur son argentin traversait la barrière de brume pâle et de silence et semblait se frayer son chemin parmi toutes sortes d'obstacles pour parvenir jusqu'à l'oreille d'Orion, comme les rayons du soleil traversant l'éther pour venir éclairer les monts et les vallées de la surface lunaire.

Le son du cor mourut et plus un bruit ne s'échappa du Royaume Enchanté ; de ce fait, on n'entendit plus que les bruits familiers d'une simple soirée terrestre. Ils se turent également peu à peu, sans qu'apparût la moindre licorne.

Un chien aboya au loin au passage d'une dernière charrette cahotant sur la route désertée. Quelqu'un parla dans un sentier voisin, puis se tut à son tour de peur de briser le silence, car les paroles semblaient une offense au calme serein qui régnait sur la Terre. Dans ce silence profond, Orion fixait la frontière dans l'attente des licornes qui ne se montraient pas, escomptant à tout instant en voir une surgir du crépuscule. Mais il avait été peu sage de revenir à l'endroit même où, deux jours plus tôt, il avait surpris les cinq licornes. Car les licornes sont les plus prudentes de toutes les créatures et elles conservent le souci constant de soustraire leur beauté à la vue du regard de l'homme. Retirées tout le jour au-delà des confins de la Terre, elles n'y pénètrent que rarement le soir, quand tout est tranquille, avec la plus extrême vigilance et même alors ne s'aventurent guère plus loin que les abords frontaliers. Aussi Orion avait-il moins de chance de réussir qu'il ne le pensait, en revenant ainsi guetter avec ses chiens de tels animaux au même endroit, deux jours après avoir réussi à en chasser et à en tuer un. Mais son cœur était rempli du souvenir de sa chasse triomphante qui lui revenait sans cesse en mémoire, comme il arrive parfois pour des scènes de ce genre, Il fixait donc obstinément la frontière et attendait de voir une haute et fière silhouette surgir de la pâle brume opalescente. Mais nulle licorne ne vint.

Or, à force de garder si longtemps le regard rivé à l'étrange lisière, celle-ci se mit à l'attirer, et ses pensées se mirent à rôder parmi les reflets miroitants et son cœur à désirer les cimes bleues des montagnes magiques. Cette dangereuse attirance, comme ils la connaissaient bien, ceux qui habitaient à la lisière de la Terre, eux qui avaient à jamais détourné leurs regards de ce prodige de couleurs chatoyantes qui s'élevait à deux pas de leurs demeures et dont la beauté ne peut être comparée à rien de terrestre. Aussi apprend-on là-bas aux paysans dès leur plus jeune âge que, s'ils regardent ces lumières miroitantes, ils perdront à jamais le goût des bonnes choses de notre terre, de la belle terre ocre des labours, des vagues ondoyantes des champs d'avoine, et de tout ce qui fait partie de notre univers, et que leurs cœurs se détacheront d'ici pour s'attacher au monde des elfes et soupireront à

jamais pour des montagnes inconnues et des êtres échappant aux bénédiction du Frère.

Debout dans le soir déclinant, à la lisière même du crépuscule magique, Orion sentit que les choses de la Terre s'échappaient de son souvenir et qu'il ne s'intéressait plus, désormais, qu'à tout ce qui se rapportait au Royaume Enchanté. Seul le souvenir de sa mère lui revint en mémoire et il sut soudain, comme si la masse crépusculaire venait de le lui dire, que sa mère était d'essence surnaturelle et lui-même de lignage magique. Personne ne le lui avait dit, mais il en avait maintenant la certitude.

Pendant des années il avait passé des soirées à se demander où s'en était allée sa mère. Dans le silence et la solitude il s'était livré à toutes sortes de conjectures sans que personne ne puisse deviner ce qu'il pensait. Et voici qu'aujourd'hui la réponse à toutes ses questions semblait planer dans l'air autour de lui, comme si sa mère se trouvait juste derrière le crépuscule miraculeux qui séparait ces quelques fermes du Royaume Enchanté. Il fit trois pas en avant et fut contre la frontière elle-même : son pied était posé à l'extrême limite de la Terre. Il sentit contre son visage comme une sensation de brouillard où dansaient gravement mille chatolements de perles. Au mouvement qu'il fit, l'un des chiens remua et tous tournèrent le regard vers lui. Ils se tinrent coi dès qu'il se fut immobilisé. Il tenta alors de voir à travers la barrière, mais il n'aperçut rien d'autre que les lumières changeantes produites par l'amoncellement des masses crépusculaires issues de milliers de soirées d'été préservées par magie pour constituer cette barrière. Alors, à travers ce vide puissant, il appela sa mère. Il renouvela deux fois son appel, s'interrompit pour écouter, puis le réitéra encore ; mais nul cri, nul murmure ne vint en réponse. Il prit alors conscience de l'ampleur du gouffre qui le séparait de sa mère et comprit à quel point il était vaste, obscur et ardu, comme l'abîme qui sépare notre époque des temps révolus, ou qui différencie la vie du monde des rêves, ou encore celui qui se creuse entre les paysans qui labourent la terre et les héros légendaires, ou entre les vivants et ceux qu'ils pleurent. La barrière lui renvoya le reflet de ses scintillements comme s'il était impossible qu'une chose aussi légère sépare les années perdues de cette heure fugitive que nous appelons Maintenant.

Il restait immobile avec, derrière lui, les faibles échos d'une tardive soirée et la tendre lumière d'un doux crépuscule terrestre et, devant lui, tout contre son visage, le silence absolu du Royaume Enchanté et la barrière resplendissante d'une étrange beauté. Il ne songeait plus, désormais, aux choses de la Terre, mais gardait le regard fixé sur ce mur de crépuscule comme les prophètes attirés par les sciences interdites fixent la boule de cristal. Et toute la nature magique d'Orion, tout ce qu'il tenait de sa mère se sentait attiré, tenté, captivé

par les mille lumières de la frontière crépusculaire. Il songea à sa mère et à sa bienheureuse solitude préservée des fureurs du Temps, il songea aux splendeurs de ce Royaume Enchanté vaguement entr'aperçues grâce aux souvenirs magiques de sa mère. Quant aux bruits familiers qui retentissaient encore derrière lui, il n'y prêtait plus attention, il ne les entendait même plus. Oubliés aussi les coutumes et les besoins des hommes, les projets, le but de leur labeur, leurs espoirs et les mille petites choses qu'ils accomplissent à force de patience. Depuis qu'il avait acquis auprès de l'étincelante lisière la certitude qu'un sang surnaturel coulait dans ses veines, il éprouvait une hâte extrême à se libérer de son allégeance au Temps, de quitter la Terre soumise à sa domination et courbée à perpétuité sous son joug cruel, de faire les quelques pas qui lui suffiraient pour pénétrer au pays de l'éternité où sa mère l'attendait, assise près du trône cristallin où régnait le Roi, au milieu des stupéfiantes beautés dont parle la légende. Sa demeure n'était plus au Pays des Aulnes, ni ses voies celles des hommes : leurs routes n'étaient plus faites pour son pied. Désormais, son regard guettait l'apparition des hautes cimes pâles tout comme le laboureur rentrant chez lui après une journée de travail retrouve avec joie son toit de chaume. Le fabuleux, le surnaturel, tel était désormais l'univers d'Orion. Ainsi l'avait envoûté la frontière brumeuse trop longtemps contemplée ; elle dégageait un channe infimes plus puissant que la plus douce des soirées de la Terre.

Certains pourtant ont réussi à se soustraire à cet envoûtement, mais pour Orion ce n'était pas chose facile. Car si la magie a le pouvoir d'ensorceler les choses de ce monde, elles ne se laissent ravir qu'avec réticence et lenteur, tandis que dans le cas d'Orion, toute la part surnaturelle contenue dans sa nature s'était embrasée d'un seul coup à la lumière des remparts mêmes du Royaume Enchanté. Lumière faite des plus rares clartés du jour, où se confondaient ensemble l'éclat d'un temps d'orage, la transparence brumeuse qu'exhalent les ruisseaux, le pur sortilège des arcs-en-ciel et les fragments de soirées lumineuses accumulées dans les mémoires. Il avança, prêt à en finir avec les choses du monde ; mais au moment où son pied allait s'enfoncer dans le brouillard enchanté, l'un des chiens de la meute restée à l'abri de la haie, fatigué peut-être d'attendre le début de la chasse, s'étira et fit entendre l'un de ces cris d'impatience légèrement étouffés que l'on a coutume de comparer à un bâillement. Mû par l'habitude, Orion se retourna, aperçut son chien et revint le caresser. Il s'apprêtait à lui dire adieu mais tous les chiens furent aussitôt autour de lui, flairant ses mains, le museau levé vers lui. Et là, parmi ses chiens impatients, Orion qui un instant plus tôt rêvait d'un univers fabuleux, foulait en imagination un sol magique et escaladait | en pensées les cimes laiteuses de montagnes enchantées, sentit se

réveiller en lui sa nature terrestre. Non qu'il se souciât davantage de la chasse que de rejoindre sa mère au-delà des tracas du temps, là où le Roi son père régnait sur une terre plus belle encore que ne le dit la légende. Non pas qu'il aimât tant ses chiens qu'il ne puisse se résoudre à les abandonner. Mais, comme de toute éternité le destin de sa ; mère avait été le surnaturel, celui de ses pères avait été, de siècle en siècle, de répondre à l'appel de la chasse. Aussi l'attraction qu'exerçait sur lui le Royaume Enchanté était-elle puissante quand il songeait au monde du surnaturel et ses attaches terrestres se rappelaient-elles à lui quand il était "" tenté par la chasse. La resplendissante frontière avait suscité en lui le désir du Royaume Enchanté, mais l'instant d'après ses chiens avaient détourné le cours de ses pensées : il nous est difficile à tous d'éviter l'emprise du monde extérieur.

Orion resta quelques instants songeur, essayant de décider du chemin à suivre, de comparer l'éternité nonchalante et facile qui planait sur les sereines pelouses et les splendeurs infinies du Royaume Enchanté avec la bonne terre brune, les 4 pâturages et les haies vives qui ornent la Terre. Mais les chiens l'entouraient, la narine à l'affût, le regard levé. Ils aboyaient et lui eussent parlé si les queues, les pattes et les grands yeux bruns pouvaient parler : « Allons-nous-en, allons-nous-en ! » Il était impossible de réfléchir au milieu d'un tel vacarme. Il lui fut impossible de prendre une décision. Ce furent les chiens qui la prirent et ils s'en revinrent tous ensemble vers la vallée.

CHAPITRE XXII

Orion engage un piqueur

Tout au long de l'hiver, Orion emmena régulièrement sa meute aux abords de la merveilleuse frontière où il restait jusqu'à la tombée de la nuit. Et quand les bruits de la campagne s'étaient tus, il voyait parfois surgir les licornes, grandes et belles silhouettes blanches silencieuses et craintives. Mais il ne rapporta pas d'autre corne au château, pas plus qu'il ne chassa à travers le pays, car les licornes, quand elles sortaient, ne s'aventuraient pas au-delà de quelques pas et Orion ne trouva pas d'autre occasion d'en isoler une. Le jour où il voulut essayer, il faillit perdre tous ses chiens : certains s'étaient en effet déjà engagés dans la frontière vaporeuse quand il fit claquer son fouet pour les faire revenir. Eussent-ils progressé de quelques pouces encore que le son de sa trompe n'aurait même plus atteint leurs oreilles. C'est ainsi que, quelle que soit l'autorité qu'il exerçât sur sa meute — et quelle que soit la part de magie contenue dans cet étrange pouvoir — un homme seul ne pouvait tenir ses chiens en main quand il chassait si près d'une frontière au-delà de laquelle quiconque eût voulu la franchir disparaissait à jamais.

À dater de ce jour, Orion prit l'habitude d'observer les jeux des jeunes garçons le soir au village, et en remarqua trois plus adroits et plus vigoureux que les autres. Il décida d'en engager deux comme piqueurs. Un soir, quand les jeux eurent cessé, à l'heure où s'allument les lampes, il se rendit chez le premier d'entre eux, garçon de haute taille aux membres déliés. Le jeune homme et sa mère se levèrent quand le père ouvrit la porte et fit entrer Orion. Celui-ci demanda gaiement au jeune homme s'il acceptait de venir l'aider dans ses parties de chasse pour, à l'aide d'un fouet, empêcher les chiens de s'égarer. Ce fut le silence. Tout le monde, au village, savait qu'Orion chassait d'étranges animaux et emmenait sa meute en d'étranges lieux. Ici nul n'avait jamais dépassé les confins de la Terre et le jeune garçon craignait d'aller au-delà et ses parents, de leur côté, répugnaient à le laisser aller. Au long silence succédèrent enfin excuses, murmures embarrassés, bribes de phrases inachevées et Orion comprit que le jeune homme ne viendrait pas.

Il se rendit alors chez le second. Là aussi les lampes brillaient et le couvert était mis. Deux vieilles femmes étaient en train de souper en compagnie du jeune homme. Orion leur expliqua qu'il cherchait à engager un piqueur et proposa la place au garçon. Ici, la crainte se manifesta davantage encore. Les deux vieilles s'écrièrent d'une même voix que l'enfant était trop jeune, qu'il ne courait plus aussi vite qu'avant, qu'il n'était pas digne d'un si grand honneur, que les chiens ne lui feraient jamais confiance ! Elles en dirent tant et plus, au point qu'elles en devinrent incohérentes. Orion les quitta et se rendit chez le troisième où tout se déroula de même. Certes, les anciens avaient eu le désir d'attirer quelque magie sur leur vallée, mais maintenant qu'elle se manifestait réellement, le simple fait d'y penser jetait le trouble dans les chaumières. Nul, parmi les villageois, ne voulait laisser son fils partir on ne savait où, au risque de le voir mêlé à des événements que, telle une ombre sinistre et vaste, la rumeur publique avait agrémentés de lugubres détails. C'est donc seul avec ses chiens qu'Orion reprit le chemin de l'Est, aux confins de la Terre où nul ne va jamais.

Le mois de mars tirait à sa fin quand, un matin, Orion qui dormait dans sa tour fut réveillé par le cri de ses paons. Il perçut au loin le bêlement plaintif des moutons et le chant vigoureux des coqs du voisinage, car c'était le Printemps qui chantait dans le soleil matinal. À peine levé, il se rendit au chenil et bientôt, dans les champs, les paysans déjà au travail le virent escalader le versant de la colline suivi de ses chiens, minuscules taches brunes sur le vert des pâturages. Une fois encore il partait aux confins de nos terres et, au coucher du soleil, il avait à nouveau rejoint cette région volontairement ignorée des hommes, située entre, d'une part, les dernières maisons humaines dressées en bordure des champs d'argile rouge, et d'autre part la chaîne des montagnes magiques étincelant au-delà de la frontière crépusculaire.

Il reprit l'affût auprès de la haie et, à peine l'eût-il atteinte, qu'il aperçut, tout proche, un renard surgir de la masse crépusculaire, courir en bordure du champ riverain puis disparaître à nouveau de l'autre côté. Orion ne s'en étonna guère car c'est l'habitude des renards d'aller rôder parfois du côté du Royaume Enchanté : c'est ainsi qu'il rapporte sur Terre quelque chose d'indéfinissable dont nul habitant des villes ne soupçonne l'étrangeté. Cependant, le renard ressortit encore, trottina le long de la barrière lumineuse avant de s'y enfoncer à nouveau. Il recommença ce manège à plusieurs reprises. Les chiens l'observaient, sans manifester le désir de chasser car ils savaient désormais le goût de la chair fabuleuse.

Sentant sa curiosité s'éveiller au fur et à mesure que se répétaient les étranges pratiques du renard, Orion longea la frontière

crépusculaire, imité par ses chiens qui pourtant se désintéressèrent progressivement de tout cela. Soudain l'explication jaillit sous la forme du troll Lurulu qui surgit de la brume : c'était avec lui que le renard était en train de jouer.

— Un homme ! fit Lurulu à voix haute, soit qu'il se parlât à lui-même, soit qu'il s'adressât à son compagnon le renard. Mais il parlait la langue troll et, d'un seul coup, Orion se souvint du petit troll qui était venu jadis dans sa nursery, muni de son petit sortilège contre le temps, et qui avait, en bondissant de meuble en meuble et à travers le plafond, fait enrager Ziroonderel qui craignait pour sa vaisselle.

— Le troll ! fit-il à son tour en langue troll, car c'est ainsi que lui parlait sa mère autrefois quand elle lui racontait des histoires ou lui chantait les chansons enchantées de son pays.

— Quel est donc celui-là qui connaît ma langue ? dit Lurulu.

Orion lui dit son nom, mais cela ne rappelait rien à Lurulu. Il s'assit sur son arrière-train et fouilla quelque peu dans ce qui tient lieu de mémoire aux trolls ; il se rappela aussitôt la vallée des Aulnes. Il leva les yeux vers Orion et se replongea dans ses réflexions. Orion lui révéla alors le nom auguste de sa mère : aussitôt Lurulu exécuta ce que, parmi les trolls, on considère comme le comble de la servilité, c'est-à-dire qu'il s'agenouilla, prit appui sur ses deux mains et toucha le sol du front. Après quoi il se redressa et fit un bond dans les airs, car il était incapable de conserver plus longtemps une attitude de déférence.

— Que fais-tu sur la Terre des Hommes ? lui demanda Orion.

— Je joue.

— Et que fais-tu au Royaume Enchanté ?

— J'observe le temps qui passe.

— Voici qui ne m'amuserait guère, répliqua Orion.

— Parce que tu ne l'as jamais fait, expliqua Lurulu.

— Il est impossible d'observer le temps qui passe au pays des hommes.

— Pourquoi ?

— Il passe trop vite.

Orion médita quelque temps cette réponse, mais cela ne l'avança guère car, n'ayant jamais quitté le pays des hommes, il n'avait qu'une notion de la durée du temps et, de ce fait, ne possédait aucun moyen de comparaison.

— Combien d'années se sont écoulées pour toi depuis la dernière fois que nous nous sommes rencontrés ? lui demanda alors Lurulu.

— Combien d'années ? répéta Orion.

Lurulu essaya de deviner : Cent ?

Une douzaine environ, lui répondit Orion. Et pour toi ?

— Pour moi, c'est encore aujourd'hui, répondit le troll.

Orion préféra donc abandonner ce sujet de conversation, car il ne

se souciait guère de discuter d'un problème à propos duquel il en savait moins qu'un vulgaire troll.

— Accepterais-tu de manier le fouet et de surveiller mes chiens quand nous chassons la licorne ? lui demanda-t-il.

Lurulu adressa un regard inquisiteur aux chiens et examina leurs larges yeux bruns : à leur tour, ceux-ci froncèrent le museau et le flairèrent avec curiosité.

— Des chiens, répéta le troll, comme si cette constatation ne leur faisait guère honneur. Mais ils ont de bonnes pensées. Tu acceptes donc de me seconder ? fit Orion.

— Mmm.... fit le troll. Oui.

Sans plus attendre, Orion lui tendit son propre fouet, puis il sonna du cor et s'éloigna de la frontière en recommandant bien à Lurulu de rassembler ses chiens derrière lui.

Mal à l'aise, les chiens reniflèrent, flairèrent, mais, ne lui reconnaissant nul attribut humain, ils répugnaient à obéir à cette créature pas plus haute qu'eux.

Poussés par la curiosité, ils s'approchèrent, mais s'en furent aussitôt avec dégoût, se dispersant en tous sens. Or on ne déjouait pas si facilement les ressources infinies de ce troll plein de ruse et soudain le fouet, énorme dans cette minuscule main, se leva, la lanière siffla et vint frapper la truffe d'un museau. Le chien hurla, puis parut étonné. Les autres semblaient toujours mal à l'aise : ils devaient penser qu'il s'agissait d'un accident. Mais la lanière siffla une seconde fois et lacéra un second museau. Cette fois, les chiens comprirent que ces coups cinglants n'étaient pas dus au hasard, mais qu'un coup d'œil infallible en dirigeait la course. À dater de ce moment ils firent obéissance à Lurulu, malgré son odeur, qui décidément n'était pas celle de l'homme.

C'est ainsi qu'Orion reprit le chemin du retour et nul chien de berger n'eût pu protéger du loup un troupeau de moutons avec autant de vigilance que Lurulu : capable de sauter d'un bond par-dessus la meute entière, il était tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, tantôt derrière, partout où l'un des chiens faisait mine de s'écarter. Et, à peine Orion se fut-il éloigné de quelques pas de la frontière, que disparurent les hautes silhouettes pâles des montagnes magiques, absorbées par les ténèbres terrestres qui s'épaississaient dans la campagne.

Bientôt apparut au-dessus d'eux la multitude errante des étoiles qui peuplent notre univers. Lurulu levait de temps à autre la tête pour les admirer, comme nous le faisons tous de temps en temps. Mais il gardait généralement l'œil fixé sur les chiens car maintenant qu'il était au pays des hommes, il se sentait concerné par les choses de la Terre. Quand un chien musardait, le fouet de Lurulu le cinglait, avec un petit bruit explosif, parfois à l'extrême bout de la queue, éparpillant ainsi

un mince nuage de poils et de fragments de corde, et l'animal glapissait puis rejoignait le reste de la meute qui comprenait aussitôt qu'un autre de ces coups infaillibles venait de faire mouche.

Cette grâce, cette sûreté du lancer, elles s'acquièrent généralement en une vie entière passée à manier le fouet parmi les chiens, soit à peu près au bout de vingt années. C'est un don qui se transmet parfois de père en fils, ce qui, bien sûr, vaut mieux que des années de pratique. Mais ni l'entraînement, ni l'atavisme ne peuvent procurer cette sûreté de visée. Une seule chose le peut : c'est la magie. Le jaillissement de la lanière, aussi vif qu'un simple coup d'œil, le but visé atteint aussi sûrement que par la vue, cela ne relevait pas d'un pouvoir terrestre. Et si de simples passants n'eussent, en entendant les claquements de ce fouet, rien reconnu là d'autre que le travail ordinaire d'un simple chasseur, les chiens, eux, savaient qu'il y avait là un pouvoir supérieur, issu d'un monde surnaturel.

L'aube commençait à colorer le ciel quand Orion aperçut à ses pieds les petites colonnes de fumée indiquant le réveil matinal du village. Suivi de sa meute et de son nouveau piqueur, il descendit la colline, s'engagea dans la rue où quelques fenêtres éclairées lui faisaient signe dans le silence et la fraîcheur, et regagna les chenils vides. Une fois les chiens confortablement installés sur leur litière de paille fraîche, il trouva un refuge pour Lurulu dans la soupente d'un pigeonnier où s'entassaient de vieux sacs et quelques bottes de foin. Certains pigeons avaient fui le pigeonnier en contrebas et avaient établi résidence dans les chevrons du toit. Laissant là Lurulu, Orion regagna sa tour, ivre de sommeil et de faim ; cette fatigue, il ne l'eût point éprouvée s'il avait cette nuit-là trouvé une licorne, mais le bavardage du troll avait réduit à néant tout espoir d'apercevoir l'une de ces peureuses créatures. Orion s'endormit. Mais là-bas, dans son grenier vermoulu, Lurulu resta longtemps assis sur sa botte de foin à observer les façons du temps. Par les fentes des vieux volets, il regarda les étoiles disparaître : elles commencèrent d'abord par pâlir puis disparurent sous l'effet d'une nouvelle lumière : il assista alors au miracle du lever de soleil et il sentit la pénombre du pigeonnier se remplir du roucoulement des pigeons dont il observa avec intérêt l'agitation. Il perçut l'éveil des oiseaux sauvages, enfouis au creux des ormes voisins, et, plus lointain, celui des hommes. Il vit sortir les chevaux, les charrettes, il entendit les vaches : tout se mettait en mouvement au fur et à mesure que le jour se levait. Terre de changement ! La décrépitude des planches du pigeonnier, la mousse qui envahissait le mortier du mur, là, dehors, la moisissure des vieux meubles, tout, ici, semblait conter la même histoire. Le changement, toujours, et rien de durable. Il songea alors au calme éternel qui préservait la beauté du Royaume Enchanté. Puis à la tribu de trolls

qu'il y avait laissée et se demanda ce qu'ils penseraient des manières de la Terre. Et c'est ainsi que les pigeons furent soudains terrifiés par un brusque tintamarre : c'était Lurulu qui éclatait de rire.

CHAPITRE XXIII

Lurulu observe la turbulence de la Terre

Tandis que s'écoulait la journée, comme Orion continuait à dormir d'un lourd sommeil et que les chiens eux-mêmes dans les chenils voisins gardaient le silence, comme les allées et venues des hommes et des charrettes ne concernaient guère Lurulu, celui-ci commença à se sentir un peu seul. Car les trolls sont habituellement si nombreux dans les vallons où ils établissent leur demeure, qu'aucun d'entre eux ne souffre jamais de la solitude. Ils ont pour habitude de rester assis là en silence, à jouir de la beauté du Royaume Enchanté ou de l'impudence de leurs propres pensées, ou encore, dans les rares occasions où se trouble légèrement le calme profond du Royaume, de faire retentir les vallons de leur rire. Là-bas, ils ne connaissent pas plus le goût de la solitude que les lapins. Mais ce jour-là il n'y avait, sur toute la surface de la Terre, qu'un seul troll, et ce troll-là se sentait seul. À quelque distance de lui, et à quelque six pieds au-dessus, la porte du pigeonnier était ouverte. Une échelle, accrochée au mur par une chaîne d'acier, menait au grenier où il se trouvait, mais rien ne permettait d'atteindre le pigeonnier, à moins que les chats ne se risquent à y grimper. Or il s'y faisait entendre un bruissement plein de vie qui attirait notre troll solitaire. Sauter d'une porte à une autre ne fut qu'un jeu pour lui et il atterrit sur le seuil du pigeonnier, le visage empreint de son habituelle expression d'avenante insolence. Mais dans un grand bruit d'ailes, les pigeons s'enfuirent par les fenêtres et le troll se retrouva aussi seul qu'auparavant.

L'intérieur du pigeonnier lui plut au premier regard. Il aima aussitôt tous ces indices d'une vie foisonnante, les centaines de petites maisons d'ardoise et de plâtre, les myriades de plumes, et les relents de moisissure. Il apprécia la tiédeur et la somnolence d'un confort né de vieilles habitudes et les immenses toiles d'araignée qui drapaient les coins du pigeonnier, alourdies d'une poussière accumulée depuis des années. Il ignorait ce qu'étaient ces toiles d'araignée, n'en ayant jamais vu au Royaume Enchanté, mais il admira la finesse de leur travail.

La vétusté de ce pigeonnier, visible aux toiles d'araignée, aux éraflures répétées sur le plâtre des murs laissant apparaître le rouge

des briques, les poutres dénudées de la toiture montrant parfois l'ardoise, tout cela donnait à ce lieu un air vaguement langoureux qui n'était pas sans rappeler le calme du Royaume Enchanté. Mais Lurulu remarqua l'agitation qui régnait plus bas et alentour. Même le soleil qui filtrait à travers les lucarnes d'aération était en mouvement.

Bientôt résonna au-dessus de sa tête le bruit ronflant des ailes et le tapage des pattes des pigeons sur l'ardoise, mais ils ne se risquèrent pas encore à regagner leur domicile. Sur la surface d'un toit situé en contrebas, il vit se découper l'ombre du toit du pigeonnier et put suivre les ombres agitées des pigeons. Le regard fixé sur ce toit, il remarqua la mousse qui le recouvrait, masse grise et informe, tachetée çà et là des ronds jaunes de la mousse nouvelle. Le lent appel d'un canard retentit six ou sept fois, puis, juste en dessous de lui, un homme pénétra dans une étable et en ressortit en tenant un cheval par la bride. Un chien se réveilla et poussa un bref aboiement. Quelques choucas, chassés sans doute d'une quelconque tour, passèrent haut dans le ciel en poussant des cris rauques. Il aperçut de gros nuages qui se hâtaient en suivant la crête des lointaines collines et entendit, d'un arbre voisin, l'appel d'un pigeon sauvage. Quelques hommes

passèrent en devisant et, au bout d'un moment, il eut la grande surprise de constater un phénomène qu'il n'avait pas eu le loisir de remarquer lors de sa précédente visite, à savoir que les ombres mêmes des maisons bougeaient aussi; car il s'aperçut que sur le toit couvert de mousse grise et jaune, l'ombre du toit sous lequel il se trouvait s'était déplacée! Mouvement perpétuel, éternel changement ! Stupéfait, il le compara au calme profond de son pays où l'instant passe plus lentement encore que les ombres de nos demeures et ne s'écoule jamais avant que chaque créature du Royaume ait eu le temps d'en savourer toute la jouissance.

Alors, dans un tumulte bruissant d'ailes déployées, les pigeons commencèrent à rentrer. Ils revenaient des créniaux de la plus haute tour du château où ils avaient trouvé un refuge provisoire, protégés par sa hauteur imposante et son âge séculaire, contre cette étrange créature qui les effrayait. Ils revinrent et se posèrent sur le rebord de leurs étranges petites fenêtres, fixant le trott de leur œil rond. Les uns avaient un plumage immaculé, mais d'autres, au plumage gris, avaient le cou orné des couleurs chatoyantes de l'arc-en-ciel, à peine un peu moins resplendissantes que celles qui parent le Royaume Enchanté. Assis dans un coin, sous leur regard soupçonneux, Lurulu brûlait de partager leur charmante compagnie, et voyant que ces êtres remuants, nés d'un univers inlassablement en mouvement, hésitaient encore à entrer, il tenta de les rassurer en imitant l'agitation à laquelle ils étaient habitués et dont, croyait-il, tous les habitants de la Terre faisaient leurs délices. Il bondit donc sur ses pieds, sauta sur l'un des

nids accrochés tout en haut d'un mur, fila d'un trait vers le mur voisin et rebondit à terre. Hélas, ce fut un tumulte assourdissant de froissements d'ailes et les pigeons disparurent. C'est ainsi qu'il apprit peu à peu que les pigeons préféraient le calme.

Ils revinrent d'ailleurs bientôt se poser sur le toit où le piétinement de leurs pattes recommença à cliqueter et à marteler l'ardoise, mais ils ne tentèrent plus, de longtemps, de regagner leur domicile. Alors le troll solitaire reprit, par l'étroite ouverture des fenêtres, son poste d'observation des coutumes terrestres. Il vit une bergeronnette se poser sur le toit au-dessous de lui et il l'observa jusqu'au moment où elle s'envola. Puis ce fut le tour de deux moineaux, venus picorer quelques grains de blé éparpillés sur le sol. Ils appartenaient à une espèce totalement inconnue du troll qui les observa avec autant d'intérêt que nous mettrions à observer quelque oiseau appartenant à une espèce très rare et totalement inconnue de nous. Après le départ des moineaux, le canard poussa un nouveau cancanèrent, d'un ton si délibéré que Lurulu passa les dix minutes qui suivirent à essayer de comprendre ce qu'il voulait dire, et s'il renonça, attiré par d'autres événements, il n'en resta pas moins certain que cela devait être important. Les choucas repassèrent en trombe, mais le son de leurs voix lui parut frivole et Lurulu ne leur prêta guère attention. Quant aux pigeons réfugiés sur le toit et qui refusaient toujours de rentrer chez eux, il les écouta longtemps et bien qu'il ne cherchât pas à deviner le sens de leurs roucoulares, il fut satisfait de leur façon d'exposer la situation, car il pressentait qu'ils contaient l'histoire de la vie et que tout était bien ainsi. En prêtant l'oreille au doux et lent murmure des pigeons, il comprit aussi qu'il devait y avoir bien longtemps que la Terre existait.

Au-delà des toits s'élevaient de hautes futaies encore dépouillées de leurs feuilles, sauf les chênes à feuilles persistantes, quelques buissons de laurier, les pins, les ifs et le lierre enroulé autour des troncs, mais aux branches des hêtres, les bourgeons s'apprêtaient à éclore ; les rayons du soleil illuminaient les tendres pousses et faisaient luire le lierre et le laurier. Une brise légère passa et effiloche la fumée blanche qui sortait d'une cheminée voisine. Au loin, Lurulu aperçut un immense mur gris entourant un jardin assoupi sous le soleil ; un papillon aux ailes lumineuses qui voletait par là piqua soudain droit au sol quand il survola le jardin. Deux paons passèrent en se pavanant. Peu à peu, l'ombre des toits vint assombrir la partie inférieure des arbres située sous les frondaisons resplendissant encore. Un coq se mit à chanter quelque part, puis un chien aboya, mais une soudaine averse inonda les toits et il devint urgent pour les pigeons de rentrer à l'abri : perchés sur le rebord extérieur de leurs petites fenêtres, ils examinèrent à nouveau Lurulu de leur œil rond, la tête penchée. Cette

fois, il resta parfaitement immobile, et au bout d'un moment, forcés de convenir que cette étrange créature ne faisait pas partie de l'espèce féline, bien qu'étrangère pourtant à la leur, les pigeons se décidèrent à regagner leurs minuscules cabanes où ils reprirent leur discours séculaire. Lurulu brûlait de leur répondre en leur racontant à son tour les contes étranges du pays des trolls et les merveilleuses légendes accumulées au Royaume Enchanté, mais il découvrit qu'il lui était impossible de leur faire comprendre la langue des trolls. Il se contenta donc d'écouter leurs roucoulements et il lui apparut à la longue qu'ils essayaient de calmer l'agitation de la Terre. Cette sorte de berceuse incantatoire, pensa-t-il, était une sorte de formule propre à conjurer le temps et protéger leurs nids de ses dommages ; car le pouvoir du temps n'avait pas encore pénétré clairement dans son esprit et il ne savait pas encore que nulle force terrestre ne peut rien contre lui. Les nids mêmes des pigeons étaient faits à partir de résidus de vieux nids, construits sur une épaisse couche de matériaux accumulés par le temps à l'intérieur du pigeonnier, de même que les strates du sol se forment à partir de collines disparues. Notre troll n'avait pas encore saisi clairement l'ampleur et la constance de ce processus de destruction car, si vives fussent-elles, ses facultés de compréhension avaient pour seul but de le guider dans le calme et la torpeur du Royaume Enchanté et il avait coutume de se préoccuper de phénomènes infiniment plus petits. Aussi, voyant que les pigeons montraient désormais une humeur amicale, il s'en fut d'un bond jusqu'à son grenier et revint chargé d'une botte de foin qu'il disposa dans un coin du pigeonnier pour s'y installer confortablement. Au mouvement qu'il fit, les pigeons tournèrent à nouveau la tête pour l'observer en balançant curieusement leur cou, mais en définitive, ils parurent l'accepter comme locataire ; alors, blotti sur son lit de foin, le troll écouta ce qu'il croyait être l'histoire de la Terre, bien qu'il ne connût pas le langage des pigeons.

Mais la journée avançait et Lurulu commença à ressentir les premiers tiraillements' de la faim, beaucoup plus vite qu'au Royaume Enchanté, où, quand cela lui arrivait, il n'avait qu'à tendre la main et cueillir les baies aux branches basses des arbres de la forêt qui borde la vallée des trolls. Et c'est d'ailleurs parce qu'elles constituent l'essentiel de la nourriture des trolls qu'on appelle ces fruits « baies-de-troll ». Il quitta donc d'un bond le pigeonnier et se mit à folâtrer dans les environs à la recherche de « baies-de-troll ». Mais il n'en vit pas une seule car, comme chacun sait, il n'y a sur terre qu'une saison des baies : c'est là l'un des pièges du temps. Mais pour le troll, le fait que tous les fruits de la terre soient limités à une seule période dépassait tout simplement son entendement. Dans la cour d'une grande ferme, il aperçut soudain un rat qui longeaient lentement un hangar sombre.

Lurulu ne connaissait rien aux mœurs des rats ; mais, chose étrange, quand deux êtres poursuivent le même but, chacun d'eux comprend immédiatement, et dès qu'il le voit, ce que cherche l'autre. Nous sommes partiellement aveugles aux occupations d'autrui, mais quand nous rencontrons quelqu'un qui cherche la même chose que nous, nous le comprenons aussitôt, sans qu'il soit besoin de nous le dire. Et au moment précis où Lurulu vit le rat, il comprit qu'il cherchait lui aussi quelque nourriture. Aussi suivit-il sans bruit l'animal. Celui-ci découvrit bientôt un sac d'avoine : l'ouvrir ne lui prit guère plus de temps que de fendre une cosse de pois, après quoi il se mit à dévorer les graines.

— C'est bon ? demanda le troll en son langage.

Le rat regarda d'un air incertain cette créature qui ressemblait à l'homme et n'avait par contre nul point commun avec les chiens. Mais en fin de compte, cet examen ne le satisfit guère et, après un long regard, il se détourna en silence et sortit du hangar. Lurulu en profita pour manger l'avoine, qu'il trouva fort bonne.

Quand il fut rassasié, il retourna au pigeonnier et se posta à l'une des fenêtres pour contempler, par-dessus les toits, l'évolution du temps, si nouvelle pour lui. L'ombre remonta le long des arbres, les lauriers et les jeunes pousses des basses branches perdirent leur luminosité, puis ce fut le tour du lierre et des chênes verts qui passèrent de l'éclat de l'argent à celui de l'or pâle. L'ombre remonta encore. Monde soumis au mouvement perpétuel !

Un vieillard à la longue et fine barbe blanche se dirigea lentement vers les chenils : il ouvrit la porte et entra donner aux chiens la viande qu'il avait apportée. L'air résonna de furieuses clameurs et le vieillard ressortit. En le regardant s'éloigner à pas lents, le troll attentif considéra qu'il personnifiait plus encore que le reste l'incessant mouvement de la Terre.

Un autre homme vint à gestes lents ramener un cheval dans l'écurie située en dessous du pigeonnier, puis il sortit après avoir donné à manger au cheval. Les ombres étaient maintenant hautes sur les murs, les toits et les arbres. Seuls les cimes des arbres et le sommet d'un beffroi reflétaient encore la lumière. Tout en haut des hêtres, les bourgeons pourpres luisaient comme de sombres rubis. Le ciel pâli dégageait une impression de grande sérénité : quelques nuages nonchalants qui dérivait lentement s'embrasèrent soudain et se colorèrent d'orange vif, après quoi les corneilles regagnèrent toutes ensemble un bouquet d'arbres au bas de la pente. C'était une scène paisible, mais pour Lurulu qui observait tout cela depuis son pigeonnier qui sentait le moisi, tapissé de plumes appartenant à des générations de pigeons, le vacarme des corneilles sillonnant le ciel en foule, la sourde et persistante mastication du cheval au-dessous de lui,

l'écho des pas traînants qui, de temps en temps, annonçait le retour au logis de quelque villageois, le lent grincement d'un portail que l'on ferme, tout cela semblait prouver que sur la Terre des Hommes rien, jamais, ne s'arrête. Et ce tranquille village endormi dans ses rêves paresseux lui sembla, à lui, simple troll, le centre même d'un tourbillon de turbulence.

Le soleil avait maintenant disparu et la lune, nouvelle de quelques jours seulement, s'était levée derrière le pigeonnier. Lurulu ne la voyait pas depuis son poste d'observation, mais elle nimbait l'air d'une étrange lueur. Tous ces changements le déconcertaient au point qu'il songea un moment à retourner au Royaume Enchanté, mais il se souvint de la fantaisie qui l'avait pris d'étonner les autres trolls ; c'est donc dans cet état d'esprit qu'il se glissa au bas de son grenier et qu'il s'en alla trouver Orion.

CHAPITRE XXIV

Lurulu parle de la Terre et décrit les coutumes humaines

Le troll avait trouvé sans peine Orion au château et venait de lui exposer son plan. En bref, ce plan consistait à réclamer des piqueurs supplémentaires pour surveiller la meute. Car, à son avis, on ne pouvait pas toujours, avec un seul fouet, empêcher qu'un chien ne vienne à s'égarer aux abords de la frontière crépusculaire, si près d'un pays d'où un chien — s'il réapparaît jamais — rentre épuisé et crotté comme après une vie d'errance, alors que sa fugue n'a duré qu'une demi-heure à peine. Selon Lurulu, chaque chien aurait dû avoir son troll pour le guider, pour l'accompagner à la chasse et s'occuper de lui quand il revient affamé et couvert de boue. Orion avait compris aussitôt les avantages inespérés d'une telle organisation qui consistait à faire contrôler chaque chien par une intelligence alerte — quoique microscopique — et il avait envoyé Lurulu chercher des compagnons. Voici pourquoi, à l'heure où le crépuscule hésite à céder la place au clair de lune, tandis que les chiens, écrasés de sommeil, dormaient dans leurs chenils respectifs — car chiens et chiennes avaient des logis séparés — Lurulu se hâtait à travers la campagne en direction du Royaume Enchanté.

Il longea une ferme toute blanche, où une petite fenêtre brillamment éclairée se détachait en jaune vif sur le mur auquel le clair de lune donnait une vague teinte bleuâtre. Deux chiens aboyèrent sur son passage et se ruèrent à sa poursuite : tout autre jour, il se fût amusé à les déjouer et à se moquer d'eux, mais aujourd'hui il avait l'esprit totalement occupé de sa mission et il ne leur prêta pas plus d'attention que ne l'eût fait un duvet de chardon par un jour venteux de septembre ; il poursuivit son chemin, bondissant à la pointe des herbes, et laissa loin derrière lui ses poursuivants haletants.

Les premières lueurs de l'aube étaient encore loin quand il atteignit la frontière qui sépare notre Terre de créatures telles que lui. Il quitta d'un dernier bond la nuit terrestre, franchit sur sa lancée la masse crépusculaire et atterrit à quatre pattes sur son sol natal, où brillait le jour éternel du Royaume Enchanté. Tout rempli des nouvelles dont il se proposait de surprendre ses compagnons, il traversa au galop les splendeurs éternelles épanouies dans l'air alourdi, qui surpassent en

beauté tous les levers de soleil qui peuvent se refléter dans l'eau de nos lacs terrestres et font paraître ternes nos plus rutilantes couleurs. Il atteignit enfin la lande où les trolls habitent dans leurs étranges demeures, et poussa les cris aigus qui leur servent de ralliement. Puis il se rendit dans la forêt où ils se sont ménagé des logis dans d'énormes arbres creux ; car il y a deux sortes de trolls : ceux de la forêt et ceux de la lande, deux tribus parentes et alliées. Là aussi il lança son cri d'appel. Dans les profondeurs de la forêt naquit alors un long bruissement, tel un friselis de fleurs agitées par le souffle des quatre vents réunis, bruissement qui s'amplifia de plus en plus et les trolls apparurent et vinrent, un par un s'asseoir aux côtés de Lurulu. Le frémissement se fit plus fort encore, il fit frissonner la forêt tout entière, livrant passage aux trolls bruns qui se rassemblèrent autour de Lurulu. Ils surgissaient de chaque arbre creux, des trous tapissés d'épaisses fougères, et approchaient en se bousculant. Ils sortaient aussi des hautes et étroites gomaks (curieuses habitations pour lesquelles il n'existe pas de mot terrestre et c'est ainsi qu'on les désigne au Royaume Enchanté), faites d'une étrange draperie grise qui ressemble à une sorte de tissu et disposée autour d'un piquet central un peu à la manière d'une tente. Tous se rassemblèrent autour de lui dans la lumière sourde mais chatoyante qui flottait entre les frondaisons de ces arbres magiques, infiniment plus hauts et plus droits que les plus vieux et les plus grands de nos pins, et faisait luire des pointes de cactus géants dont notre monde n'a même pas idée. Alors, quand la foule brune des trolls fut tout entière rassemblée, à tel point qu'on eût pu croire qu'un vent d'automne venu de Terre avait soufflé sur le Royaume et jonché le sol de feuilles mortes, quand tout ce remue-ménage eut cessé et que se fut rétabli le lourd silence éternel, Lurulu s'adressa à ses compagnons et leur raconta les histoires du temps.

Au Royaume Enchanté, nul n'avait jamais entendu de tels récits. Certes, il était déjà arrivé que des trolls se hasardent jusqu'aux abords de notre Terre et en reviennent l'esprit rempli d'étonnement : mais au Pays des Aulnes, Lurulu était allé parmi les hommes et, comme il l'expliqua aux autres trolls, le temps, au village, avançait merveilleusement plus vite que parmi les herbes des champs. Il leur parla du mouvement de la lumière, des ombres, de l'air qui était blanc, brillant et pâle ; il leur raconta comment, pendant un bref instant, la Terre se mettait à ressembler au Royaume Enchanté car elle s'éclairait alors d'une lumière plus tendre grâce à laquelle on commençait à voir les couleurs et comment, au moment même où cela vous faisait songer au pays, la lumière s'éteignait et les couleurs s'évanouissaient. Il leur parla des étoiles. Puis des vaches, des chèvres et de la lune, ces trois étranges créatures cornues. Il avait découvert sur Terre plus de

merveilles que nous ne pouvons-nous en rappeler bien qu'il nous soit arrivé, à nous aussi, de voir ces choses pour la première fois. Et tout ému encore de l'étonnement qu'avaient suscité en lui les coutumes terrestres, il leur conta maints récits qui captivèrent l'attention de ces trolls si curieux et les cloua au sol de la forêt comme si, en vérité, ils n'étaient plus qu'un tapis de feuilles d'automne saisies par les premières gelées d'octobre. Pour la première fois, ils entendirent parler de cheminées et de charrettes : un frisson d'excitation les parcourut quand il fut question de moulins à vent. Fascinés, ils écoutèrent leur camarade leur décrire les coutumes des hommes ; et de temps en temps, par exemple quand il parla des chapeaux, une vague de rires légers parcourut la forêt.

Lurulu leur déclara alors qu'ils devraient à leur tour aller voir les chapeaux, les bêtes, les chenils, regarder par les fenêtres et faire la connaissance des moulins à vent ; et la curiosité s'éveilla dans la foule de trolls bruns car c'est une espèce particulièrement indiscrète. En outre, Lurulu ne s'en tint pas là car il comptait essentiellement sur la curiosité de ses congénères pour les attirer jusqu'à la Terre des Hommes ; mais il joua aussi d'une autre arme. Car il leur parla de ces créatures altières, secrètes, hautaines, lumineuses : les licornes, qui ne s'attardent pas plus à parler aux trolls qu'un troupeau de vaches à parler aux grenouilles quand il s'abreuve à nos étangs. Ne connaissaient-ils pas tous leurs repaires ? Ils allaient devoir désormais les observer et rendre compte de leurs habitudes à un homme et — comble de bonheur — les chasser avec rien moins que des chiens... Bien que leur connaissance des chiens fût succincte, la peur de ces animaux est — comme je l'ai déjà dit — universelle parmi les créatures dotées de la faculté de courir et les trolls éclatèrent brusquement de rire à la pensée des licornes chassées par des chiens. C'est ainsi, en jouant à la fois de leur dépit et de leur curiosité, que Lurulu les attirait vers la Terre ; il sut alors qu'il avait gagné et il se mit à rire intérieurement au point qu'il se sentit tout ragaillard. Car parmi les trolls quiconque se montre capable d'étonner les autres, ou même de leur montrer quelque phénomène bizarre, de leur jouer un tour ou de les plonger dans la perplexité par une manœuvre humoristique, celui-là jouit de la réputation la plus haute. Lurulu avait la Terre à montrer, ce qui, pour ceux du moins dont le jugement a quelque valeur, peut être considéré comme aussi étrange et aussi bizarre que peut le souhaiter l'observateur curieux !

Soudain, un troll au poil grisonnant prit la parole. Il avait souvent traversé la frontière de la Terre pour observer les habitudes humaines, et, comme il était resté trop longtemps, le temps l'avait blanchi.

— Faut-il que nous désertions les forêts que nous connaissons bien et un pays aux coutumes agréables pour le simple plaisir de voir

quelque chose de nouveau, au risque d'être balayés par le temps ?

Parmi les trolls, un long murmure se propagea à travers la forêt pour s'éteindre au loin, comme un essaim d'abeilles qui regagne la ruche.

— Ne sommes-nous pas aujourd'hui ? reprit le troll. Mais là-bas ils appellent aussi cela aujourd'hui et personne ne sait ce que c'est ; il suffit de repasser la frontière et aujourd'hui n'existe plus. Là-bas, le temps fait rage et ressemble aux chiens qui s'égarent à l'intérieur de nos frontières et qui aboient de peur, de colère, et du désir fou de rentrer chez eux.

— Il a raison, se dirent les trolls les uns aux autres, bien qu'à vrai dire ils n'en sussent rien, mais celui de leur compagnon qui venait de parler avait un certain poids parmi les habitants de la forêt.

— Conservons notre aujourd'hui, reprit ce troll vénérable, et gardons-le tant que nous l'avons au lieu de nous laisser attirer là où aujourd'hui disparaît trop aisément. Car chaque fois que les hommes le perdent, ils voient leurs cheveux blanchir, leurs membres s'affaiblir, leurs visages s'attrister, et chaque fois demain se rapproche d'eux.

Il prononça le mot « demain » d'un ton si grave que les trolls furent secoués d'un frisson de terreur.

— Mais que se passe-t-il quand demain arrive ? demanda l'un d'eux.

— Ils meurent, répondit le troll au poil gris. Et les autres font un trou dans leur terre et les y enterrent, comme je l'ai vu faire, et ensuite ils s'en vont au Paradis, d'après ce qu'on m'a dit.

À ces mots, le parterre de trolls tressaillit d'horreur. Pendant tout ce temps, Lurulu s'était tenu à l'écart, furieux d'entendre le troll vénérable dire du mal de la Terre, où précisément il tentait d'entraîner ses camarades pour leur montrer sa singularité. Il prit cette fois la défense du Paradis :

— Le Paradis est un endroit très agréable, s'écria-t-il avec chaleur, bien qu'il n'en eût que très rarement entendu parler.

— Tous les saints s'y retrouvent, coupa l'autre troll, et c'est rempli d'anges. Quel serait le sort d'un troll là-bas ? Il serait une proie de choix pour les anges, car on raconte sur Terre que les anges ont des ailes ; ils partiraient tous à la chasse au troll et cela recommencerait éternellement.

À ces mots, tous les trolls de la forêt se mirent à pleurer.

— On ne nous attrape pas si facilement, protesta Lurulu.

— Ils ont des ailes, lui rappela le troll grisonnant.

Et tous de hocher la tête avec tristesse, car ils connaissaient bien l'agilité de la gent ailée.

Au Royaume des Elfes, la plupart des oiseaux planaient sans peine dans l'air lourd et contemplaient de toute éternité les beautés

fabuleuses qui servaient à leur nourriture et à leur repos et qu'il leur arrivait parfois de célébrer dans leurs chants; mais les trolls, habitués à muser en bordure de la frontière terrestre, avaient déjà vu les attaques et les piqués soudains dont étaient coutumiers les oiseaux de la Terre : ils leur vouaient une admiration digne de celle que nous accordons aux phénomènes célestes, aussi savaient-ils fort bien qu'un pauvre troll n'avait aucune chance contre le redoutable pouvoir de ces ailes.

— Hélas! Telle fut la lamentation générale.

Le troll au poil gris n'ajouta rien. Ce n'était pas nécessaire d'ailleurs car désormais tous les trolls de la forêt étaient plongés dans la plus profonde tristesse à la pensée de ce Paradis où ils risquaient fort de se retrouver bientôt s'ils avaient l'audace d'aller demeurer sur Terre.

Lurulu ne discuta pas davantage. Ce n'était pas le moment de se livrer aux arguties : les trolls étaient bien trop désespérés pour entendre raison. Il se contenta donc de prononcer un discours solennel, en prenant soin de prendre un ton grave et de garder une attitude pleine de révérence.

Or, il n'est rien qui n'égaie autant le peuple troll que les attitudes apprises, la solennité et toute manifestation d'un semblant de gravité ou de respect peut les faire rire des heures durant. En agissant ainsi il parvint donc à les ramener à leur état naturel d'insouciance et, après y être parvenu, il leur parla à nouveau de la Terre et leur conta toutes sortes d'histoires sur les bizarreries des hommes.

Il n'entre pas dans mon propos d'écrire en détail ce que Lurulu dit de l'homme, car je risquerais de blesser l'amour-propre de mon lecteur et d'offenser celui ou celle que je cherche seulement à distraire ; qu'il sache seulement qu'en l'écoutant, tout le petit peuple de la forêt fut secoué de vagues d'un rire suraigu. Quant au troll à poil gris, il ne trouva rien à dire qui puisse contenir la curiosité de cette multitude qui brûlait de plus en plus d'aller voir qui habitait ces drôles de maisons et avait la drôle d'idée de porter un chapeau juste au-dessus de la tête et d'y ajouter encore une cheminée par-dessus; ces gens qui parlaient aux chiens et jamais aux cochons et dont le sérieux dépassait en drôlerie tout ce dont les trolls eux-mêmes étaient capables. La fantaisie les prenait maintenant de partir immédiatement pour la Terre et d'aller y voir les cochons, les charrettes, et les moulins à vent et se moquer de l'homme. Et Lurulu, qui avait promis à Orion de lui ramener une vingtaine de ses congénères, eut toutes les peines du monde à empêcher tout le peuple de partir à l'instant, si changeants sont les caprices et les humeurs des trolls : les eût-il laissés agir à leur guise que le Royaume Enchanté eût été à l'instant vidé de toute sa population troll, car le vénérable lui-même avait changé d'avis et voulait suivre les autres. Lurulu en choisit cinquante, qu'il décida

d'emmener jusqu'à la dangereuse frontière de séparation. Ce fut un véritable tourbillon brun qui sortit en trombe de la forêt, semblable à une envolée de feuilles mortes entraînées par le pire des vents de novembre.

CHAPITRE XXV

Lirazel se souvient de la Terre des Hommes

Tandis que les trolls se hâtaient vers la Terre pour aller se moquer des coutumes humaines, Lirazel bougea doucement. Elle était toujours assise sur les genoux de son père qui, calme et grave sur son trône de brume, n'avait pas fait un geste durant le temps que les années passaient sur notre Terre. Elle poussa un soupir qui fit onduler les hauteurs rêveuses et troubla légèrement la paix du Royaume. La lumière, faite de toutes les aurores, de tous les couchers de soleil, de crépuscules et de la pâle clarté des étoiles étroitement confondus, s'obscurcit un peu sous l'effet de la mélancolie et son éclat vacilla. Car le pouvoir magique qui avait pu surprendre et mêler ces diverses lumières pour qu'elles éclairent éternellement le pays qui ne doit pas allégeance au temps, ce pouvoir n'était pas de taille pourtant à lutter contre la mélancolie qui s'emparait soudain du cœur surnaturel d'une princesse de sang royal. Elle soupira donc car une réminiscence de la Terre venait de traverser sa longue béatitude et la sérénité du Royaume, en sorte qu'au cœur même des splendeurs magiques, si belles que la légende parvient à peine à les décrire, il lui revenait à l'esprit des images de primevères et de simples herbes folles. Elle vit alors Orion de l'autre côté de la frontière, séparé d'elle par elle ne savait combien d'années perdues. Alors la magnificence du Royaume Enchanté, sa beauté surnaturelle, la sérénité profonde, totale de ce sommeil séculaire préservé des ravages du temps, le génie même du Roi son père qui savait sauver la fleur la plus modeste de la flétrissure et transformer les rêves et les désirs en réalité par le pouvoir de ses sortilèges, tout cela cessa soudain de suffire à son contentement et de retenir prisonnière son imagination. Voilà pourquoi Lirazel soupira et son souffle effleura la terre enchantée et fit frissonner les fleurs.

Son père sentit sa tristesse soudaine, il sut qu'elle avait jeté le trouble parmi les fleurs et ébranlé la quiétude de son Royaume, bien que cela ne créât guère plus d'agitation qu'un oiseau égaré par une nuit d'été venant se perdre et se débattre entre les plis épais d'un rideau princier. Et bien qu'il sût aussi que c'était la Terre qu'elle pleurait ainsi et que, assise auprès de lui sur le trône légendaire au cœur même des suprêmes splendeurs, c'était la vie terrestre qu'elle

regrettait, son cœur n'éprouvait rien que de la compassion; ainsi pourrions-nous sans doute éprouver de la pitié pour un enfant qui soupire après quelque objet trivial en un lieu qui nous paraît sacré. Cette Terre, pauvre proie fugitive abandonnée au gré du temps, simple apparence éphémère entr'aperçue des rivages du Royaume, si brève et si légère en regard d'un esprit comme le sien, chargé de tout le poids, de toute la gravité de sa puissance magique, moins elle lui paraissait mériter de regrets, plus il compatissait au sort de son enfant victime de la chimère vagabonde qui l'avait entraînée là-bas et l'avait, hélas, mêlée à un monde qui passe. Fort bien, donc ! Lirazel n'était pas satisfaite : il n'éprouvait nulle colère à l'égard de la Terre qui l'avait ainsi leurrée : puisque les splendeurs suprêmes ne lui suffisaient plus, puisqu'elle voulait plus encore, eh bien ! lui, grâce à son pouvoir formidable, allait lui en faire don. Il leva donc le bras droit — qui reposait sur l'accoudoir de son trône mystique fait de musique et d'illusion — il leva le bras droit et le Royaume tout entier se figea dans une complète immobilité.

Dans les profondeurs glauques de la forêt se tut le sourd murmure des larges feuilles ; telle une silencieuse statue de marbre, l'oiseau fabuleux s'immobilisa au côté du monstre gigantesque et la petite troupe de trolls bruns qui se hâtait vers la Terre fit soudain halte, figée. Alors dans le silence total s'élevèrent de légers murmures d'impatience, petits gémissements de désirs inexprimables qui eussent pu être les voix des larmes si chacune de ces gouttes d'eau salée possédait une vie propre et pouvait parler la langue du tourment. Ces rumeurs imperceptibles se mêlèrent les unes aux autres et se mirent à danser lentement, se transformant en une mélodie que le maître recueillit dans sa main magique. Et voici ce que conta la mélodie : au loin sur la Terre ou sur quelque planète inconnue des elfes se lève une aube nouvelle au-dessus des marais sans fin : elle naît lentement des ténèbres, de la clarté stellaire et du froid glacial ; elle est fragile, frissonnante et morne, elle efface à â grand-peine les étoiles. Les ombres du tonnerre l'obscurcissent et tout ce qui appartient au monde de l'obscurité la hait ; mais elle insiste, elle grandit, elle luit enfin et la pénombre des marais, la fraîcheur de l'air explosent soudain en une gerbe glorieuse de couleurs ; triomphante, l'aurore poursuit sa route et les nuages les plus sombres tournent lentement au rose, ils flottent dans un océan céruléen et les noirs rochers qui ont gardé la nuit sont inondés maintenant d'une lumière dorée. Quand la mélodie n'eut plus rien à dire de ce miracle à jamais étranger au monde des elfes, le Roi fit un geste de sa main levée, comme un être humain qui ferait signe aux oiseaux, et ordonna que se lève sur son Royaume cette aurore venue de quelque planète voisine du soleil. Surgi de par-delà les limites de la géographie un souffle frais, et pourtant très doux, survint

et, issue d'un âge depuis longtemps oublié situé hors des frontières de l'histoire, l'aurore se leva sur ce Royaume qui n'en avait jamais connue. Les gouttes de rosée magique glissèrent le long des brins d'herbe recourbés où elles s'amoncèlèrent, minuscules boules brillantes, miroirs miraculeux de cette merveille de notre ciel qu'est l'aurore, la première qu'elles eussent jamais vue.

Lente, étrange, l'aurore s'étendit sur ces terres nouvelles pour elle et les inonda des couleurs dont chaque jour au temps de leur floraison nos jonquilles et nos roses sauvages s'abreuvent et se désaltèrent, voluptueusement unies en une fête silencieuse. Une lumière insolite se posa sur les longues et étranges feuilles de la forêt et, surgies des énormes troncs creux, des ombres étrangères au Royaume vinrent s'allonger sur les herbages qui jamais n'avaient osé rêver leur présence. Jusqu'aux tours du palais qui, pressentant quelque miracle — moins ravissant peut-être que leur propre forme —, comprirent pourtant que la nouvelle venue était d'essence magique et lui renvoyèrent en réponse le reflet lumineux de leurs fenêtres enchantées qui teinta d'une bouffée de rose l'opale des montagnes. Au sommet des pics merveilleux, les sentinelles qui, de toute éternité, guettaient une éventuelle intrusion en provenance de la Terre ou d'ailleurs, furent les premières à apercevoir l'embrasement du ciel et, levant leurs trompes, elles lancèrent l'alarme pour avertir les habitants du Royaume qu'un étranger venait de pénétrer chez eux. Plus bas, au fond des ravins vertigineux, d'autres sentinelles empoignèrent à leur tour leurs immenses instruments creusés dans les cornes de taureaux fabuleux et sonnèrent aussi l'alarme dans les ténèbres de leurs terribles précipices. L'écho se répercuta sur les monstrueux rocs de marbre qui les renvoyèrent à leur tour vers leurs barbares compagnons. Ainsi résonna partout l'avertissement qu'une étrange chose venait de toucher aux rivages du Royaume. Et c'est en ce pays attentif, méfiant, avec ses crêtes solitaires hérissées des sabres magiques dégainés à l'appel de la trompe, prêts à repousser l'ennemi, que se leva et s'épanouit ce prodige d'or que nous, les hommes, connaissons si bien et que nous appelons l'aurore. Étincelant à présent de tous ses charmes, de tous ses sortilèges, de tous ses prodiges, le palais irradia son feu bleu et glacé comme en signe de bienvenue — ou pour affirmer une rivalité — ajoutant ainsi au Royaume Enchanté une splendeur dont seuls les poètes connaissent le secret.

C'est alors que le Roi fit un geste de la main, qu'il avait maintenue levée à hauteur de sa couronne de cristal et, ménageant une ouverture à travers les murs de son palais magique, il montra à Lirazel l'étendue infinie de son Royaume. Grâce à l'effet magique de cette main levée, elle eut donc la possibilité de regarder : elle vit les vertes et ténébreuses forêts, les collines multiples, les hautes montagnes pâles,

les vallées gardées par leurs étranges sentinelles, la foule de créatures mythiques tapies à l'ombre des feuilles géantes et la joyeuse troupe de trolls en route pour la Terre; elle put voir à l'instant même où les gardes portèrent à leurs lèvres les trompes magiques, se refléter dans leurs instruments cette prodigieuse lumière, apothéose triomphale de l'art secret du Roi : lumière d'une aurore ravie aux espaces inimaginables dans le seul but d'apaiser une fille bien-aimée, de calmer ses tourments et de la guérir de sa nostalgie de la Terre. Elle vit les prairies où le temps s'était attardé depuis des siècles sans flétrir la moindre fleur, pelouses bien-aimées maintenant illuminées d'une lumière nouvelle qui, filtrant à travers la lourde pénombre du Royaume, les revêtait d'une beauté qu'elles n'avaient jamais connue avant que l'aurore venue du fond de l'infini vienne se confondre avec le crépuscule enchanté. Et les tours du fabuleux palais connu des seuls poètes flamboyaient, scintillaient, fulguraient de mille feux.

Le Roi détourna le regard de ce spectacle enchanteur et observa sa fille, guettant sur son visage l'émerveillement qui, devant tant de splendeur, allait enfin ramener à elle ses esprits partis errer — hélas — au pays où toutes choses se fanent et meurent. Or voici qu'au fond de ces yeux dont le bleu rappelait étrangement celui des montagnes vers lesquelles pourtant ils regardaient, au fond de ces yeux surnaturels pour le seul amour de qui il était allé chercher si loin l'aurore, le Roi des Elfes découvrit un regret de la Terre. Nostalgie de la Terre, quand de son bras levé où s'était concentré tout le mystère de son pouvoir il avait appelé sur le Royaume un prodige destiné à combler tous ses désirs. Quand tous ses sujets avaient exulté, alors que les sentinelles perchées au bord de l'abîme l'avaient salué de l'étrange appel de leur trompe, alors que toutes créatures, du monstre le plus énorme à l'insecte le plus petit, de l'oiseau à la moindre fleur, toutes avaient vibré d'une joie nouvelle, voici qu'ici, au cœur même du Royaume Enchanté, sa fille, sa propre fille songeait, elle, à la Terre.

Lui eût-il montré tout autre miracle que l'aurore, sans doute eût-il réussi à la détourner de ses regrets, mais en mêlant ainsi un phénomène aussi exotique aux merveilles éternelles du Royaume, il avait réveillé en elle le souvenir de matins qui se lèvent sur un pays inconnu de lui, et Lirazel se revoyait en train de partager les jeux d'Orion sur une pelouse simplement terrestre où croissent les fleurs périssables de nos contrées.

— Cela ne suffit-il donc point ? lui demanda son père de son étrange voix magique en montrant de sa main féconde l'étendue de son royaume. Lirazel soupira : non, cela ne suffisait point.

Alors le chagrin emplît le cœur de ce roi si puissant : il n'avait que sa fille et sa fille ne pensait qu'à la Terre. Il y avait eu jadis une Reine, pour régner à ses côtés ; mais c'était une créature mortelle, et comme

telle, elle était morte. Car elle avait coutume d'aller souvent errer sur les collines de la Terre, pour revoir la tendre aubépine ou admirer, à l'automne, les bois de hêtres; et bien qu'elle prit soin de ne pas passer plus d'un jour au pays des hommes et de regagner l'abri du palais magique avant que là-bas le soleil ne soit couché, le Temps avait su chaque fois fondre sur elle; aussi avait-elle fini par s'user, puis elle était morte au Royaume Enchanté; car ce n'était qu'une mortelle. Perplexes, les elfes l'avaient enterrée à la façon dont on enterre les filles des hommes. Et maintenant le Roi était seul avec sa fille et voici que sa fille soupirait après la Terre. C'est pourquoi le chagrin emplît son cœur. Pourtant il arriva ce qui arrive parfois aux hommes : du fond de son désespoir, une aspiration au rire et au bonheur se fit jour et quitta en fredonnant son esprit abattu. Debout, il leva les deux bras et ce fut une explosion de musique qui déferla sur le Royaume Enchanté. Cette vague soudaine, irrésistible comme la marée, donnait envie de se lever et de danser et nulle créature du Royaume ne put y résister. Des flots de musiques s'échappèrent du lent mouvement de ses bras. Alors tout ce qui chasse dans la forêt, tout ce qui rampe le long des feuilles, tout ce qui bondit le long des versants abrupts ou broute tranquillement les herbages, tout et tous, et même, oui, même la sentinelle chargée de veiller en personne sur le Roi, et jusqu'aux redoutables gardiens de la montagne, jusqu'aux trolls en route pour la Terre, tous se mirent à danser sur cet air fait d'un printemps soudainement surgi sur Terre, un matin, parmi un joyeux troupeau de chèvres.

Or les trolls n'étaient plus maintenant bien loin de la frontière et leurs visages se plissaient déjà d'un rire moqueur à l'idée des manières humaines qu'ils allaient pouvoir observer ; ils se hâtaient avec toute l'ardeur que peuvent montrer de futilles petites créatures mais ils n'allèrent pas plus loin, et se mirent au contraire à faire des glissades et à danser une sorte de ronde en spirale, comme celle que dansent les moucherons les soirs d'été. Tout au fond de la forêt, sur le sol recouvert de fougères, les monstres légendaires engagèrent de solennels menuets composés il y a bien, bien longtemps, bien avant que nos cités voient le jour, à partir des lubies et des ricanements de sorcières encore dans leur prime jeunesse. Les arbres de la forêt arrachèrent péniblement leurs lourdes racines du sol, puis, par un balancement gauche, se mirent aussi à danser comme s'ils étaient nantis de griffes monstrueuses, tandis que, sur leurs feuilles gigantesques, les insectes à leur tour entraient dans la danse. Et au fond des longues et sombres cavernes de mystérieuses choses enfermées dans un isolement magique sortirent de leur sommeil séculaire et, elles aussi, se mirent à danser dans l'air humide.

Près du roi sorcier, la princesse Lirazel se mit également à se

balancer légèrement au rythme qui entraînait maintenant toutes choses et l'ombre d'un sourire flottait sur son visage, sourire secret né de la certitude du pouvoir de sa très grande beauté. Soudain, en un brusque mouvement, le Roi des Elfes éleva la main et retint immobile cette danse universelle du Royaume, figeant en une terreur soudaine toutes les créatures magiques, puis il répandit sur le royaume une mélodie composée de toutes les notes qu'il avait dérobées aux songes vagabonds qui chantent et errent dans le bleu limpide qui ourle les côtes de notre Terre : et tout le Royaume fut saisi de la magie de cette étrange musique. Alors la foule des créatures sauvages que la Terre devine, tout ce que les légendes même ignorent en furent émues et se mirent à fredonner des chants séculaires que leurs mémoires avaient oubliés. Du haut des cieux de fabuleux oiseaux furent attirés au sol et des émotions inconnues et inimaginables secouèrent la sérénité du Royaume Enchanté. En un merveilleux déferlement, des vagues de musique vinrent battre les pentes des montagnes bleues graves et pâles jusqu'à ce que du fond des précipices montent les notes de bronze de l'écho. De tout cela, la Terre n'entendit nul bruit, nul écho : nulle note, nul murmure ne franchit l'étroite barrière crépusculaire. Ailleurs, par-delà la voûte des cieux, les notes montèrent et passèrent, comme de singuliers et rares papillons de nuit, bourdonnant parmi les âmes des bienheureux, comme d'impalpables souvenirs ; les anges entendirent la musique, mais ils n'avaient pas le droit d'en être jaloux. Et bien que les gens de la Terre n'entendissent point cette mélodie, puisque nul, en nos contrées, n'a jamais ouï la musique du Royaume Enchanté, il advint alors ce qui toujours advient en chaque centenaire, et qui sauve du désespoir les peuples de la Terre, que ceux dont le destin est de faire des chansons pour célébrer notre malheur ou notre rire, il advint que ceux-là, bien qu'ils n'entendissent rien en raison de la frontière crépusculaire qui tue le moindre son, sentirent pourtant en esprit la ronde des notes magiques : ils les transcrivirent alors afin qu'elles puissent être jouées sur des instruments terrestres. Et c'est seulement depuis lors qu'il nous arrive d'entendre la musique du Royaume Enchanté.

Pendant un instant, le Roi des Elfes tint ainsi suspendu tout ce qui lui doit allégeance, il tint tous les désirs, toutes les incertitudes, toutes les craintes et tous les rêves bercés mollement au gré des vagues de cette mélodie aux notes inconnues de la Terre. Mais venues plutôt de cette singulière et obscure substance dans laquelle baignent les planètes en compagnie de mainte autre merveille connue de la seule magie. Et comme le Royaume tout entier buvait cette musique, avec autant d'avidité que notre Terre absorbe une douce pluie d'été, il se tourna une seconde fois vers sa fille, avec, dans le regard, une expression qui semblait dire :

— Connais-tu un pays plus beau que le nôtre ? Et Lirazel se tourna vers lui pour lui dire :

— Ce pays est mien pour toujours.

Ses lèvres étaient entrouvertes pour prononcer ces paroles et l'amour brillait dans ses yeux bleus. Mais au moment où elle tendait ses mains fines vers son père, leur parvint l'écho lointain de la trompe d'un chasseur fatigué parvenu aux confins de la Terre.

CHAPITRE XXVI

La trompe d'Alveric

Pendant de longues, épuisantes années, Alveric chemina vers le Nord, vers les landes arides où les lambeaux déchirés de sa tente claquaient au vent et ajoutaient encore à la mélancolie des soirées glaciales. Et quand, dans les fermes isolées, venait l'heure d'allumer les lampes, quand dehors les silhouettes des meules de foin se découpent, sombres, contre le vert pâlisant du ciel, il arrivait parfois aux habitants d'entendre distinctement les coups de maillets de Niv et Zend qui traversaient le silence de cette Terre où nul autre qu'eux ne se hasardait jamais. Et si d'aventure les enfants postés aux fenêtres guettaient l'apparition de la première étoile, ils apercevaient peut-être juste au-dessus de la dernière haie, là où s'amoncelaient les premières ombres du crépuscule, flotter les pans grisâtres de la tente. Et le lendemain matin, viendrait le moment de la joie et de la peur des enfants, des récits des parents, des suppositions et des conjectures, et des explorations furtives aux confins de la Terre, où l'on épiait timidement par les quelques brèches du vert feuillage (bien qu'il fût formellement interdit de regarder vers l'Est). Toute cette agitation, cette attente angoissée, allait se mêler à ce prodige venu de l'Est et passer ainsi dans la légende, et durer au fil des ans, bien après le départ d'Alveric.

Ainsi continua au fil des jours, au gré des saisons, l'errance de cette petite troupe composée de l'homme solitaire abandonné de sa compagnie, d'un jeune homme frappé d'un coup de lune, d'un fou, munis pour seuls bagages d'une vieille tente grise et d'un piquet tordu. Ils finirent ainsi par connaître chaque étoile, chacun des quatre vents, la pluie, la brume et la grêle, mais ils ne surent jamais que dire adieu aux carreaux éclairés qui le soir leur faisaient signe en guise de bienvenue : car dès les premières lueurs de l'aube frissonnante, Alveric sortait d'un sommeil agité de rêves impatients, Niv se levait en maugréant et ils reprenaient la route avant que ne se montre sous les toits endormis le moindre signe de réveil. Et chaque matin. Niv annonçait qu'ils allaient certainement aborder le jour même les rivages du Royaume Enchanté ; ainsi passèrent les jours. Ainsi passèrent les années.

Il y avait déjà longtemps que Thyl les avait quittés. Oui, Thyl qui leur avait prédit la victoire en composant d'ardentes chansons, Thyl dont l'inspiration réchauffait le cœur d'Alveric lors des nuits les plus glaciales et l'aidait à affronter les chemins les plus arides : un soir, lui qui eût été capable de guider leurs plus folles entreprises, s'était mis soudain à chanter un poème où il était question de la chevelure d'une jeune fille. Et par un beau soir d'été où le merle chantait, quand l'aubépine en fleur moutonnait à perte de vue, Thyl avait bifurqué et rejoint les demeures des hommes ; il avait épousé une vierge et avait à jamais renoncé à l'aventure.

Les chevaux étaient morts : Niv et Zend transportaient tout ce qu'ils possédaient à l'aide du mât de la tente. Plusieurs années s'écoulèrent ainsi. Mais par un matin d'automne, Alveric déserta soudain le camp et se dirigea vers les maisons. Niv et Zend échangèrent un regard. Pourquoi Alveric irait-il demander son chemin à d'autres qu'à eux ? Car on ne sait comment, leur esprit insensé leur permettait de comprendre les projets de leur maître plus vite que n'importe quelle intuition raisonnable. N'avait-il pas pour le guider les prophéties de Niv et toutes les choses que Zend avait apprises de la pleine lune à laquelle il avait prêté serment ?

Alveric s'approcha des hommes, mais parmi ceux qu'il questionna il s'en trouva peu pour accepter de parler de ce qui se trouve à l'Est, et quand Alveric leur parla des terres qu'il parcourait depuis des années, ils ne lui prêtèrent guère plus d'attention que s'il leur avait annoncé qu'il avait planté sa tente sur les nuages multicolores qui dérivent dans le ciel et s'assombrissent avec le coucher du soleil. Les rares personnes qui lui répondirent lui affirmèrent seulement ceci : que seuls les sorciers ont connaissance de ces choses.

En apprenant cela, Alveric quitta le territoire des hommes et regagna sa tente dressée sur un sol auquel nul n'ose songer. Niv et Zend gardèrent le silence et l'observèrent à la dérobée, car ils savaient qu'Alveric se méfiait de la folie et de ce que peut raconter la lune. Mais le lendemain matin, quand ils levèrent le camp dans l'aube glacée, Niv ouvrit la marche en silence.

Quelques semaines plus tard, Alveric rencontra un matin, en bordure des terres cultivées par les hommes, un homme qui remplissait son seau à un puits et dont toute l'apparence, de son étroit et haut chapeau conique à l'air mystique qu'il arborait, proclamait qu'il s'agissait d'un sorcier.

— Maître, lui dit-il, toi qui possèdes la science de ces choses que craignent les hommes, permets que je t'interroge sur l'avenir.

Le sorcier se retourna et examina Alveric d'un air soupçonneux car ses vêtements en loques n'auguraient guère des appointements qu'il pouvait généralement espérer de ceux qui interrogent l'avenir en toute

bonne foi. Il commença donc par énoncer le montant de ses honoraires. Mais la bourse d'Alveric contenait de quoi effacer les doutes du sorcier et celui-ci, indiquant de la main le pignon de sa tour qui pointait au-dessus d'un bosquet de myrte, l'invita à venir se présenter à sa porte à l'heure où se lève l'étoile du Berger, lui promettant qu'à cette heure propice il serait en mesure de lui montrer clairement l'avenir.

Niv et Zend comprirent fort bien que leur maître poursuivait désormais des songes et des mystères qui ne devaient plus rien à la folie ni à la lune. Alveric les laissa là, immobiles et silencieux, mais l'esprit rempli d'images vengeresses.

En attendant l'étoile du Berger, Alveric se promena parmi les terres cultivées encore éclairées d'une pâle lumière, et se présenta enfin à la lourde porte de chêne que les branches de myrtes caressaient au moindre souffle de brise. Un jeune apprenti sorcier vint lui ouvrir et le guida le long d'un vieil escalier de bois sans doute plus souvent fréquenté par les rats que par les hommes — jusqu'à l'étage supérieur où se tenait le sorcier.

Celui-ci avait revêtu un manteau de soie noire qui — selon lui — représentait un hommage à l'avenir et sans lequel il n'eût pas osé interroger les années futures. Quand le jeune apprenti eut quitté la pièce, le sorcier prit un lourd volume posé sur un bureau, puis, levant les yeux sur Alveric, il lui demanda ce qu'il attendait de l'avenir. Alveric lui demanda alors comment retrouver le Royaume Enchanté. Le sorcier ouvrit la couverture noircie du gros livre et se mit à tourner les pages ; pendant un long moment, il ne tourna que des pages blanches, mais celles-ci se remplirent peu à peu de caractères serrés qui ne ressemblaient d'ailleurs à aucun des caractères connus d'Alveric. Et le sorcier lui expliqua que de semblables ouvrages contenaient tout, mais que lui-même ne s'occupant que du futur n'avait nul besoin de lire ce qui concernait le passé et qu'il s'était, de ce fait, procuré un livre qui ne traitait que de l'avenir ; il aurait pu, ajouta-t-il, en apprendre plus à l'école de Sorcellerie s'il s'était soucié d'étudier les folies déjà commises par les hommes.

Il se plongea ensuite dans sa lecture et Alveric entendit le pas léger des rats qui regagnaient les demeures et les galeries qu'ils s'étaient ménagées dans l'escalier. Enfin le sorcier trouva ce qu'il cherchait : il déclara à Alveric que, selon ce que disait le livre, il ne retrouverait jamais le Royaume Enchanté, tant qu'il conserverait avec lui une épée magique.

À ces mots, Alveric paya son dû au sorcier et s'en fut, fort affligé. Car il connaissait les terribles dangers que recélait le Royaume Enchanté, et il savait fort bien que nul épée forgée sur une enclume

humaine ne pouvait y parer. Mais ce qu'il ignorait, c'est que son épée dégageait un parfum et une saveur de foudre qui se propageait dans l'air, traversait la frontière crépusculaire et se répandait dans tout le Royaume et qu'ainsi averti de sa présence, le Roi des Elfes éloignait de lui la frontière de façon qu'il ne vint plus troubler son domaine. Mais il avait foi en ce que lui avait dit le sorcier, et c'est pourquoi il était triste en le quittant. Il tourna donc le dos à l'escalier de bois qu'il abandonna aux ravages du temps, il dépassa le bosquet de myrtes, refit en sens inverse le chemin qui l'avait mené sur le territoire des hommes et regagna le lieu solitaire où, lugubre, se dressait sa tente grise, aussi morne et silencieuse que Niv et Zend assis à côté. C'est ce jour-là qu'ils décidèrent de faire demi-tour et de redescendre vers le Sud, car désormais Alveric poursuivait un voyage sans espoir ; il refusait de renoncer à son épée magique pour ne pas risquer d'avoir à affronter des périls surnaturels sans l'aide d'une arme enchantée ; Niv et Zend lui obéirent en silence et cessèrent de le guider avec leurs prophéties ou les indications de la lune, car ils savaient qu'il avait maintenant pris conseil auprès d'un autre.

Leur course épuisante et solitaire les mena loin vers le Sud sans que jamais apparussent les masses crépusculaires de la frontière du Royaume Enchanté ; pourtant, Alveric refusait toujours de se défaire de son épée, car il se doutait bien qu'elle pouvait être redoutable pour les éléments magiques du Royaume, et il n'espérait guère pouvoir reconquérir Lirazel à l'aide d'une lame dont les hommes seuls avaient à redouter la force. À la longue, Niv reprit ses prophéties et, par les nuits de pleine lune, Zend reprit l'habitude de réveiller Alveric tard dans la nuit pour lui raconter ses histoires. Et malgré tout le charme mystérieux qui entourait les contes de Zend, malgré l'exaltation qui saisissait Niv quand il se faisait prophète, Alveric savait désormais que contes et prophéties étaient vides de sens et vains et que ni les uns ni les autres ne pourraient l'aider à retrouver le Royaume perdu. Néanmoins, et en dépit de cette certitude désespérée et de la solitude de la lande, Alveric persistait à lever le camp chaque matin à l'aube, à reprendre la route et à chercher encore la frontière ; des mois s'écoulèrent ainsi.

Mais un jour, comme ils longeaient une lande de bruyère qui bordait juste la plaine rocailleuse où Alveric avait installé son campement, il aperçut dans le soir tombant une femme vêtue du chapeau et du manteau des sorcières qui balayait la lande avec un balai. À chacun de ses coups de balai, la lande était poussée vers la plaine rocailleuse et, au-delà, vers l'Est, en direction du Royaume Enchanté. De gros nuages de terre noire et sèche et des bouffées de sable volaient vers Alveric à chaque vigoureux balancement du manche. Sortant du cercle désolé de son camp, Alveric s'avança et

observa son manège ; mais elle continua de s'absorber dans son énergique nettoyage, avançant pas à pas derrière un rideau de poussière à chaque coup de balai qu'elle donnait. Elle finit cependant par relever la tête et regarda Alveric : il la reconnut alors et vit que c'était la sorcière Ziroonderel. Bien des années avaient passé depuis qu'il l'avait vue, et elle aperçut sous les haillons qui lui servaient maintenant de vêtements, l'épée magique qu'elle avait façonnée pour lui jadis sur sa colline. Malgré le fourreau de cuir elle sut sans hésitation que c'était bien là son épée, car elle avait reconnu le parfum magique qui s'en échappait et qui se répandait dans l'air du soir.

— Mère sorcière ! s'écria Alveric.

Alors la sorcière fit une profonde révérence, car bien qu'elle fût d'essence magique, et marquée pourtant par toutes les années qui avaient passé depuis bien avant le règne du père d'Alveric, et bien que la plupart des habitants de la vallée des Aulnes eussent aujourd'hui oublié leur souverain, elle, n'avait pas oublié.

Alveric lui demanda ce qu'elle faisait là le soir sur la lande avec son balai :

— Je balaie le monde, répondit-elle.

Alors Alveric se demanda quels étaient ces déchets qu'elle chassait ainsi du monde, et dont la poussière grise tourbillonnait tristement vers les confins de notre Terre, et s'enfonçait lentement dans l'obscurité qui s'amoncelait par-delà nos rivages.

— Et pourquoi balaies-tu le monde, Mère sorcière ? demanda Alveric.

— Il y a dans le monde des choses qui ne devraient pas y être, répondit-elle.

Il adressa un regard d'envie aux gris nuages tourbillonnants qui naissaient du mouvement de son balai et qui dérivaienent lentement en direction du Royaume Enchanté.

— Mère sorcière, fit-il, puis-je les suivre ? Il y a douze longues années que je cherche le Royaume Enchanté et je n'ai pas vu le moindre reflet des montagnes bleues...

Alors la vieille sorcière le regarda avec bonté, puis elle jeta un coup d'œil à l'épée qui pendait à son côté.

— Il a peur de ma magie, dit-elle simplement tandis qu'une lueur de mystère apparaissait dans ses yeux.

— Qui ? demanda Alveric.

— Le Roi, répondit-elle et elle baissa les yeux.

Elle lui conta alors la façon dont le monarque préférait s'enfuir devant tout ce qui jadis avait représenté pour lui une menace, et entraînait avec lui ses possessions, car il ne supportait pas la moindre puissance magique équivalente à la sienne.

Et comme Alveric ne pouvait croire qu'un tel roi puisse redouter à

ce point le pouvoir magique contenu dans le vieux fourreau de cuir noir qu'il avait au côté :

— Il est ainsi, affama la sorcière.

Et comme ensuite Alveric ne voulait pas croire que le roi avait ainsi escamoté son royaume :

— Il en a le pouvoir, dit-elle.

Mais Alveric était encore décidé à affronter ce roi formidable et toute sa puissance ; cependant le sorcier puis la sorcière l'avaient averti de ne pas se rendre au royaume avec son épée : comment dès lors traverser sans armes la sombre forêt et atteindre le palais légendaire ? Car se hasarder là-bas muni d'une simple épée forgée sur les enclumes humaines revenait à se risquer sans la moindre protection.

— Mère sorcière, s'écria-t-il, est-ce à dire que je ne retournerai jamais au Royaume Enchanté ?

Sa voix exprimait un regret si poignant, un désespoir si profond que le cœur de la sorcière en fut touché et ému de pitié.

— Tu y retourneras, lui dit-elle.

Alors, tandis qu'Alveric restait là, debout dans le soir lugubre, partagé entre le désespoir et son désir de revoir Lirazel, la sorcière sortit des plis de son manteau un petit poids de cuivre qu'elle avait jadis dérobé à un marchand de

Pain-

— Passe-le sur le fil de ton épée, lui dit-elle, depuis la poignée jusqu'à la pointe, cela désenchantera la lame et ainsi le roi ne saura la reconnaître.

— Combattrait-elle encore pour moi ? demanda Alveric.

— Non, répondit la sorcière. Mais une fois que tu seras de l'autre côté de la frontière, voici un document avec lequel tu essuyeras la lame partout où elle a été touchée par le poids de cuivre. Cela l'enchantera de nouveau.

Et la sorcière tira de son vêtement un rouleau de parchemin sur lequel était écrit un poème. Alveric s'en saisit ainsi que du poids de cuivre.

— Surtout, ne les laisse pas se toucher, l'avertit la sorcière. Et Alveric prit soin de les tenir éloignés l'un de l'autre.

— Une fois que tu auras franchi la frontière, reprit-elle, le roi entraînera peut-être son royaume ailleurs, mais ton épée et toi vous serez et resterez à l'intérieur, et vous suivrez le mouvement.

— Mère sorcière, lui demanda Alveric, le roi sera-t-il en courroux contre toi si j'agis ainsi ?

— En courroux ! s'exclama Ziroonderel. En courroux ? Il explosera d'une rage et d'une fureur plus violentes encore que celles des tigres.

— Je ne veux pas attirer cela sur toi, Mère sorcière.

— Bah ! dit Ziroonderel, que m'importe ?

La nuit était presque tombée maintenant, et la lande aussi bien que l'air devenaient d'un noir aussi profond que celui du manteau de la sorcière. Elle se mit à rire tout en se confondant avec l'obscurité. Et bientôt la nuit ne fut plus que rires et ténèbres, mais la sorcière avait disparu.

Alors Alveric regagna son campement dressé parmi les rochers, vaguement éclairé par la lueur de son feu solitaire.

Dès que le matin se leva sur le paysage désolé, et commença à teinter de lueur rose les rocs stériles, Alveric prit le poids de cuivre et en frotta doucement les deux côtés de son épée jusqu'à ce que la lame magique dit perdu tout son charme. Il fit cela à l'abri de sa tente, pendant que ses compagnons dormaient encore, car il ne voulait pas leur laisser connaître qu'il avait cherché du secours ailleurs que dans les divagations de Niv ou dans les discours que Zend disait tenir de la lune.

Cependant, le sommeil troublé de la folie n'est pas aussi profond qu'un sommeil ordinaire : ouvrant un œil rusé, Niv se mit à l'observer quand il entendit le léger grincement du cuivre contre le métal de l'épée.

Quand de part et d'autre cela fut fait — et observé dans le plus grand secret —, Alveric appela ses deux hommes qui vinrent replier sa tente déchirée, arracher du sol la longue perche à laquelle ils suspendirent leurs pauvres effets ; et Alveric repartit, toujours aux confins du territoire des hommes, impatient de retrouver enfin ce pays qu'il cherchait depuis si longtemps. Derrière lui venaient Niv et Zend, tenant chacun une extrémité de la perche où se balançaient les ballots de vêtements dont les pans claquaient au vent.

Ils firent un léger détour en direction des maisons pour se procurer la nourriture dont ils avaient besoin, qu'ils achetèrent l'après-midi même à un fermier qui habitait une chaumière solitaire, si près de l'extrémité de la Terre des Hommes que ce devait être la dernière maison de tout le monde visible. Ils lui achetèrent du pain, de la farine, d'avoine, du fromage, un jambon fumé et quelques autres denrées qu'ils serrèrent dans de grands sacs qu'ils installèrent en travers de leur perche. Puis ils quittèrent le paysan et se détournèrent de sa ferme et de toutes les fermes des hommes. Or voici que vers le soir, ils aperçurent par-dessus une haie, éclairant le paysage alentour, une étrange et douce lumière rougeoyante qui — ils le comprirent aussitôt — n'avait rien de terrestre et provenait de la barrière crépusculaire, frontière du Royaume Enchanté.

Alveric tira son épée et s'avança dans la masse crépusculaire en hurlant : « Lirazel ! » Niv et Zend le suivirent, brûlant de jalousie en découvrant que leur maître suivait maintenant d'autres inspirations et

une autre magie que les leurs.

Alveric n'appela qu'une seule fois Lirazel ; puis, se fiant peu à la portée de sa voix dans cette immensité surnaturelle, il leva sa trompe de chasse qui pendait à son côté, la porta à ses lèvres et lança un appel fatigué par tant d'errance. Il était debout, à l'intérieur maintenant de la frontière et sa trompe brillait à la lumière du Royaume Enchanté.

Alors Niv et Zend laissèrent tomber leur perche dans ce crépuscule surnaturel, où elle resta comme l'épave de quelque mer inexplorée, et agrippèrent soudain l'épaule de leur maître.

— Un pays de rêves ! dit Niv. N'ai-je donc pas assez de rêves ?

— Il n'y a pas de lune ici ! s'écria Zend.

Alveric frappa Zend de son épée, mais celle-ci n'était plus enchantée et sa pointe était émoussée : elle ne fit qu'effleurer son épaule. Tous deux saisirent alors l'épée et tirèrent Alveric en arrière : la force du fou dépassait tout ce qu'on peut imaginer. Ils le tirèrent et le ramenèrent sur les rivages de la Terre où tous deux paraissaient étranges et témoignaient une jalousie soupçonneuse à toute autre étrangeté que la leur ; ils le tirèrent et l'entraînèrent loin, soustrayant à sa vue les montagnes bleues. Il n'était pas entré au Royaume Enchanté.

Mais le son de sa trompe avait passé la frontière et la longue note triste avait troublé l'air du Royaume Enchanté en traversant sa sérénité rêveuse : c'était elle que Lirazel avait entendue.

CHAPITRE XXVII

Le retour de Lurulu

Le printemps passa sur le hameau et le château des Aulnes, visita le moindre recoin, la moindre crevasse et apporta une douce bénédiction au moindre souffle, allant chercher toutes les créatures vivantes ; il ne négligea ni les plantes minuscules qui vivent dans les endroits les plus cachés, sous les gouttières, dans les craquelures des vieux tonneaux ou dans les fissures des vieux murs de pierre. Or en cette saison Orion ne chassait plus la licorne ; non qu'il sût quelle est la saison des licornes au Royaume Enchanté où le temps n'est pas comme ici, mais à cause d'un pressentiment qu'il tenait de tous ses ancêtres terrestres, qui l'empêchait de chasser quelque créature que ce soit en cette saison de chansons et de fleurs. Aussi se contentait-il de s'occuper de ses chiens et d'observer souvent les collines, s'attendant chaque jour au retour de Lurulu.

Mais le printemps s'écoula, les fleurs d'été s'épanouirent sans apporter le moindre signe du retour du troll, car dans les vallées du Royaume Enchanté le temps passe comme jamais il ne passe sur la Terre. Orion restait tard dans le soir tombant, à observer les collines jusqu'à ce que la crête fût noire, mais jamais il ne voyait dévaler le long des pentes les petites têtes rondes des trolls.

Les longs vents de l'automne revinrent en gémissant des froides terres et trouvèrent Orion toujours dans l'attente de Lurulu ; les brumes et les feuilles tourbillonnantes firent lever dans son cœur le désir de la chasse. Les chiens languissaient de longues courses à l'air libre et de la trace du gibier qui traverse les grands espaces comme un mystérieux sentier, mais Orion ne voulait chasser que les licornes et attendait encore ses trolls.

Or voici qu'un jour où il y avait dans l'air comme une menace de gel, et où le coucher de soleil était pourpre, tandis que Lurulu avait fini de parler aux autres trolls dans la forêt, et que leur course plus rapide que celle des lièvres les avait bientôt conduits jusqu'à la frontière, quiconque eût ce jour-là regardé du côté des confins mystérieux où s'achève la Terre (ce qui est rare), eût aperçu le spectacle insolite des silhouettes agiles des trolls qui surgissaient à peine visibles dans la brume du soir. L'un après l'autre ils prirent leur

élan et franchirent d'un bond immense la frontière crépusculaire et, après avoir atterri ainsi sans cérémonie sur notre territoire, ils avancèrent en cabriolant, culbutant, courant, avec de grands éclats d'un rire insolent, comme si c'était la façon convenable et ordinaire d'aborder quelque planète.

Ils longèrent les petites maisons en bruissant comme le vent à travers le chaume, et parmi ceux qui entendirent le bruit léger de leur course, nul ne sut à quel point ils étaient étrangers à la Terre, sauf les chiens dont le rôle est de surveiller et qui savent tout de ce qui passe et ce qui le différencie de l'homme. Au passage des bohémiens, des vagabonds et de tous ceux qui n'ont point de maison, les chiens lancent l'alarme. Ils aboient avec plus d'aversion encore au passage des créatures sauvages de la forêt car ils savent bien en quel mépris rebelle ils tiennent l'homme ; quant au renard, à cause de sa pointe de mystère et de ses lointains vagabondages, il provoque des aboiements plus féroces encore : mais ce soir-là les clameurs des chiens dépassèrent toute la haine et la fureur possibles, et plus d'un fermier cette nuit-là crut que son chien allait s'étouffer de rage.

Après avoir traversé ces contrées sans s'attarder pour se moquer de la fuite éperdue des troupeaux de moutons effarés — car ils réservaient leurs rires à l'homme — les trolls parvinrent bientôt sur les versants qui dominent la vallée des Aulnes ; et là, en contrebas, se confondaient à leurs pieds la fumée des cheminées et l'obscurité de la nuit. Or, ne sachant les causes futiles qui produisaient cette fumée — ici parce qu'une femme mettait à chauffer une bouilloire d'eau, ou là parce que quelqu'un faisait sécher un vêtement d'enfant, ou là encore parce que quelques vieillards réchauffaient peut-être leurs mains à la chaleur d'un feu —, les trolls s'abstinrent de rire comme ils l'avaient projeté aux premières manifestations des activités humaines. Eux dont les plus graves pensées affleurent tout juste la surface du rire, peut-être étaient-ils un peu effrayés par l'étrangeté et la proximité de l'homme endormi là dans son hameau, entouré de toute sa fumée. Mais dans ces esprits légers la crainte ne restait guère plus longtemps qu'un écureuil à l'extrémité d'une mince ramure.

Peu après ils levèrent les yeux et voici : à l'Ouest le ciel brillait encore au-dessus des dernières lueurs du couchant, mince bande de couleur et de lumière déclinante, si beau qu'ils crurent qu'un second Royaume Enchanté se trouvait de l'autre côté de la vallée, et qu'ainsi ces quelques terres humaines étaient encloses et comme ourlées par deux pays magiques pâles et diaphanes. Tandis que du haut de la colline ils scrutaient le ponant, ils découvrirent une étoile : c'était Vénus émergeant à peine du bleu profond de l'horizon. Aussitôt ils saluèrent cette belle et pâle étrangère de plusieurs inclinaisons de tête ; car bien que la politesse ne soit pas leur qualité première, ils

voyaient bien que l'étoile du Berger ne dépendait pas de la Terre et n'avait pas affaire avec l'homme, et ils croyaient qu'elle était issue de ce Royaume Enchanté qu'ils ne connaissaient pas et qui se trouvait à l'Ouest du monde. L'une après l'autre, et de plus en plus nombreuse, les étoiles firent leur apparition, au point que les trolls furent saisis de frayeur car ils ignoraient tout de ces êtres errants et scintillants qui avaient le pouvoir de surgir tout brillants des ténèbres ; au début ils se dirent : « Il y a plus de trolls que d'étoiles », et se sentirent réconfortés car ils avaient grande confiance en la vertu du nombre. Mais il y eut bientôt plus d'étoiles que de trolls et ces derniers commencèrent à se sentir mal à l'aise, assis dans le noir, dominés par toute cette multitude. Mais ils oublièrent vite leur frayeur car ils ne gardent jamais longtemps la même pensée. Leur mouvante attention se tourna plutôt vers les lumières jaunes qui brillaient çà et là toutes proches dans la nuit tombante, où se dressaient, tièdes et confortables, quelques-unes des maisons des hommes. Un coléoptère passa près d'eux et ils interrompirent leur bavardage pour écouter ce qu'il disait, mais son bourdonnement s'éloigna et ils ne comprirent pas sa langue. Au loin un chien hurlait sans cesse et emplissait la nuit tranquille d'une sorte d'avertissement, ce qui les rendit furieux car ils sentirent combien les chiens les tiendraient à distance de l'homme. Soudain, un objet blanc et duveteux surgit des ténèbres, se percha sur la branche d'un arbre, pencha la tête à gauche pour examiner les trolls, puis l'inclina sur la droite pour les examiner encore, puis de nouveau à gauche car il n'avait pas encore de certitude à leur égard. « Un hibou », dit Lurulu, qui n'était pas le seul à avoir déjà vu des oiseaux de cette espèce car il vole souvent le long des rives du Royaume Enchanté. Le hibou disparut et ils l'entendirent chasser au flanc des collines et dans les troncs d'arbres creux ; ensuite nul bruit ne leur parvint hormis les voix des hommes, les cris aigus des enfants et les abois du chien qui mettait les hommes en garde contre les trolls. Du hibou ils dirent que c'était « une créature sensée », car ils aimaient le son de sa voix, mais celles des hommes et de leur chien résonnaient confuses et fatigantes à leurs oreilles.

Ils voyaient parfois les lumières portées par des voyageurs attardés ou entendaient des hommes qui, privés de lanternes, se réconfortaient en chantant dans la nuit solitaire. Et pendant tout ce temps l'étoile du Berger grossissait et les grands arbres devenaient de plus en plus noirs. Soudain, du fond des ténèbres recouvertes de la fumée et de la brume du fleuve retentit la cloche de bronze du Frère. Dans l'obscurité, les pentes et les sombres versants de la vallée s'en renvoyèrent l'écho qui remonta jusqu'aux trolls et sembla les défier, et avec eux tous les êtres maudits, les esprits errants et tous les morts sans sépulture.

Mais le son solennel de ces échos traversant la nuit à chaque lourd

battement de la sainte cloche égaya la troupe de trolls perdus, étrangers à la Terre, car tout ce qui est solennel pousse toujours les trolls à la gaieté. De plus en plus joyeux, ils échangèrent de petits rires étouffés.

Or, comme ils observaient toujours la foule des étoiles en se demandant s'il fallait les considérer comme des amies, le ciel se teinta d'un reflet d'acier, les étoiles pâlirent au Levant, la brume et la fumée qui recouvraient le village blanchirent, une sorte de radiance effleura le fond de la vallée et dans le dos des trolls, par-dessus la crête de la colline, surgit la lune. C'est alors que du sanctuaire du Frère montèrent des voix chantant les matines à la lune ; car c'était ici la coutume de chanter par les nuits de pleine lune quand celle-ci était encore basse. Ils appelaient ce rite le lever de la lune. La cloche avait cessé de sonner, les rares voix s'étaient tues, on avait calmé le chien et mis fin à ses avertissements, et solitaire, grave, solennel, ce chant monta de la petite chapelle carrée, de pierre grise, illuminée de cierges et construite par des hommes morts depuis des siècles. Ce chant solennel dura tout le temps du lever de la lune, aussi grave que la nuit, aussi mystérieux que la lune pleine, et chargé d'une signification qui dépassait de loin les plus hautes pensées des trolls. Alors, d'un seul mouvement, ceux-ci bondirent sur leurs pieds, jaillirent de l'herbe figée par le gel et dévalèrent la pente vers le fond de la vallée pour se moquer des usages des hommes, rire de leurs reliques sacrées et braver leur chant de toute leur insolence.

Plus d'un lapin sursauta et s'enfuit devant cette ruée, et voyant leur terreur, des vagues de rires secouèrent les trolls. Un météore flamba vers l'Ouest, courant après le soleil. Peut-être était-ce un messenger venu avertir le hameau que des êtres issus d'ailleurs se dirigeaient vers lui, ou peut-être n'était-il que l'accomplissement de quelque loi naturelle ? Quant aux trolls, ils crurent voir tomber l'une de ces fières étoiles et avec leur Légèreté d'elfes ils ne pensèrent qu'à s'en réjouir.

Ils arrivèrent ainsi en ricanant dans la nuit et parcoururent la rue du village invisibles comme toute créature sauvage qui erre tard dans l'obscurité ; Lurulu les mena au pigeonnier qu'ils escaladèrent en se bousculant. Le bruit courut dans le village qu'un renard avait réussi à s'introduire dans le pigeonnier, mais il cessa presque aussitôt que les pigeons alertés eurent regagné leurs abris, et les habitants de la vallée n'eurent plus jusqu'au matin d'autre avertissement que quelque chose venu de plus loin que les confins de la Terre avait pénétré dans leur village.

Masse brune, plus compacte encore que de jeunes porcs autour de leur auge, les trolls envahirent le pigeonnier. Et le temps passa sur eux comme sur toute chose terrestre. Ils savaient bien pourtant, malgré leur intelligence minuscule, qu'en traversant la frontière crépusculaire

ils se soumettaient aux attaques du temps, car quiconque brave le danger ne peut ignorer sa menace : de même que les lapereaux qui s'aventurent vers les hauteurs rocheuses des montagnes ont conscience du péril que représente l'à-pic des précipices, eux-mêmes, qui vivent si près des confins de la Terre, connaissaient bien le danger du temps. Ils étaient venus pourtant. L'attrait de cette Terre merveilleuse avait été le plus fort. N'arrive-t-il pas souvent ici-bas qu'un jeune homme gaspille sa jeunesse comme les trolls gaspillaient leur immortalité ?

Lurulu montra à ses compagnons comment se protéger momentanément des effets du temps, qui sans cela les auraient fait vieillir d'instant en instant et les auraient entraînés dans le tourbillon incessant de la Terre tout au long de la nuit. Il replia les genoux, ferma les yeux et resta parfaitement immobile. Cela, leur dit-il, était le sommeil. Puis, après leur avoir conseillé de continuer à respirer tout en conservant une immobilité complète par ailleurs, il se mit à dormir avec application : après quelques essais infructueux, les autres trolls firent de même.

Quand le soleil levant vint réveiller toutes les créatures terrestres, ses rayons obliques s'insinuèrent par les trente petites fenêtres du pigeonnier et réveillèrent en même temps les oiseaux et les trolls. Ceux-ci s'approchèrent en masse des fenêtres pour regarder la Terre, et les pigeons voletèrent jusqu'aux chevrons des combles d'où, avec de petits mouvements saccadés de la tête, ils observèrent curieusement les trolls. Juchés les uns sur les autres, bloquant toutes les ouvertures, les étranges visiteurs ne se lassaient pas d'examiner la diversité et le mouvement incessant de la Terre, qui correspondaient tout à fait aux plus étranges récits qu'avaient pu leur faire les voyageurs à leur retour des expéditions terrestres. Et bien que Lurulu s'efforçât de le leur rappeler, ils avaient oublié qu'ils étaient là pour chasser les blanches licornes en compagnie des chiens.

Mais après quelque temps, Lurulu les fit descendre de la grange et les emmena au chenil. Ils grimpèrent le long des hautes palissades par-dessus lesquelles ils épièrent les chiens de la meute.

À la vue de ces visages étranges qui les observaient au-dessus de la clôture, les chiens se mirent à gronder, ce qui attira aussitôt quelques villageois venus voir ce qui les inquiétait ainsi. En apercevant cette foule de trolls juchés tout autour des palissades, ils se dirent les uns aux autres, et ceux qui ne le virent pas mais en entendirent parler le répétèrent à leur tour : « Il y a maintenant de la magie dans notre vallée. »

CHAPITRE XXVIII

La chasse à la licorne

Au village, tout le monde trouva le temps pour venir ce matin-là voir les créatures surnaturelles nouvellement arrivées du Royaume Enchanté et comparer les trolls avec ce qu'en avaient pu dire les voisins. Les villageois examinaient attentivement les trolls, qui examinaient à leur tour les villageois, ce qui fut l'occasion d'une grande gaieté ; car, comme il arrive souvent entre esprits de qualité différente, chacun se moquait de l'autre. Et pour les premiers les manières insolentes de ces vives créatures au corps brun et nu étaient un sujet de plaisanteries, de moqueries, tout autant que les hauts chapeaux sévères, les curieux vêtements et l'air solennel des villageois l'étaient pour les seconds.

Bientôt Orion vint se joindre aux habitants du village qui, à son arrivée, soulevèrent leurs couvre-chefs ; les trolls étaient prêts à se moquer également de lui, mais Lurulu avait trouvé son fouet au moyen duquel il obligea ses frères impudents à lui adresser le salut qu'au Royaume Enchanté on réserve aux membres de la lignée royale.

Quand vint midi et l'heure du repas, les villageois regagnèrent leur demeure en célébrant la magie qui enfin était venue les visiter.

Les jours suivants, les chiens d'Orion apprirent à leurs dépens qu'il était vain d'essayer de poursuivre un troll et peu raisonnable de montrer les dents à l'un d'entre eux ; car, outre leur agilité surnaturelle, les trolls pouvaient bondir bien au-dessus de la tête des chiens et quand chacun d'eux fut muni d'un fouet ils purent riposter aux grognements avec une sûreté de gestes que nulle créature humaine n'était capable d'égaler, sauf ceux dont les aïeux ont manié le fouet pendant des générations.

Un matin, Orion vint de bonne heure appeler Lurulu au pigeonier : il emmena les trolls au chenil, ouvrit les portes et les emmena tous en direction de l'Est. La meute avançait en groupe compact, entourée des trolls munis de leurs fouets, comme un troupeau de moutons cerné par un grand nombre de chiens de berger. Ils se rendirent aux confins du Royaume Enchanté pour y attendre la venue des licornes à l'heure où elles surgissent du crépuscule pour brouter les prairies terrestres. Ils étaient en route pour la frontière opalescente qui sépare nos

contrées du Royaume Enchanté, quand le soir tombant commença d'estomper le paysage. Ils restèrent tapis dans l'ombre tandis que s'épaississait l'obscurité et attendirent les grandes licornes. Chaque chien avait à ses côtés son troll personnel dont la main droite reposait sur son encolure, pour le calmer, l'apaiser et le faire tenir tranquille tandis que la gauche brandissait le fouet : ce groupe singulier resta là figé et immobile, s'assombrissant avec le jour. Et quand la Terre fut aussi obscure et tranquille que pouvaient le désirer les licornes, voici qu'apparurent sans bruit les hautes silhouettes qui pénétrèrent fort loin sur la Terre avant qu'aucun troll autorisât son chien à bouger. Aussi, quand Orion donna le signal de la chasse, il leur fut facile de couper la retraite de l'une d'entre elles et de la poursuivre en grondant à travers ces contrées qui sont la part de l'homme. La nuit descendit et recouvrit la fière créature au galop surnaturel, les chiens enivrés par l'odeur merveilleuse de sa piste et les trolls aux prodigieux bondissements.

Et quand du haut des tours du château les choucas contemplèrent le disque pourpre du soleil au ras des champs gelés, à cette heure-là Orion revint des collines lointaines avec sa meute et ses trolls, chargé de la plus belle dépouille de licorne dont un chasseur puisse rêver. Épuisés mais contents, les chiens furent bientôt couchés dans leur chenil et Orion dans son lit, tandis que dans leur pigeonnier, les trolls commencèrent à ressentir ce dont seul jusqu'ici Lurulu avait fait l'expérience, le poids et la fatigue qu'apporte le temps qui passe.

Orion et ses chiens dormirent tout le jour sans qu'aucun d'eux se souciât du pourquoi ni du comment de son sommeil, alors que les trolls reposèrent avec anxiété, se dépêchant de s'endormir dans l'espoir d'échapper ainsi en partie aux ravages du temps qui — ils le craignaient — avaient commencé à s'exercer sur eux. Et ce soir-là, pendant qu'Orion, les chiens et les trolls étaient encore plongés dans le sommeil, le Parlement des Aulnes se réunit de nouveau dans la forge de Narl.

De la forge les douze vieillards passèrent dans la salle intérieure : ils se frottaient les mains et souriaient, le visage épanoui, rougi par le vent du nord et par la joie de voir leurs prédictions réalisées ; car ils avaient enfin la satisfaction de constater que leur seigneur était à coup sûr d'origine magique et ils entrevoyaient l'avènement d'actions grandioses dans la vallée des Aulnes.

— Bonnes gens, leur dit Narl, employant ainsi un terme d'autrefois, ne croyez-vous pas que tout s'arrange enfin pour nous et pour notre vallée ? Voyez, il arrive ce que nous avions projeté voilà si longtemps. Car notre seigneur est un prince magique, comme nous l'avons tous souhaité, et les prodiges sont venus le chercher depuis là-bas et se mettre sous son commandement.

— Cela est vrai, s'écrièrent-ils tous ensemble, sauf Gazic, le marchand de bétail, qui ne dit rien.

Le Pays des Aulnes était petit, très vieux, retiré et caché au fond de sa vallée, et jamais l'histoire ne l'avait traversé ; or les douze hommes l'aimaient et désiraient qu'il devint célèbre. Aussi se réjouissaient-ils maintenant en écoutant les paroles de Narl :

— Quel autre village peut se vanter d'avoir des relations avec l'autre monde ?

Bien qu'il partageât la joie de ses compagnons, Gazic se leva et, profitant d'un moment de silence, déclara :

— Maintes choses étranges venues de là-bas ont pénétré chez nous. Peut-être cela vient-il du fait que les hommes et leur façon de vivre sont supérieurs à ce qui existe au-delà de la frontière ?

Oth haussa les épaules et Threl l'imita.

— La magie est supérieure, s'écrièrent-ils tous ensemble.

Alors Gazic retomba dans le silence et n'éleva plus la voix à l'encontre de la majorité. Et le vin se remit à circuler tandis qu'ils parlaient du destin de leur vallée ; Gazic oublia son angoisse et les craintes qui l'habitaient.

Ils restèrent tard dans la nuit à vider des coupes de vin qui les aidèrent tout naturellement à imaginer les années futures aussi loin que peuvent aller les rêves des hommes. Mais ils prenaient garde de ne pas manifester trop bruyamment leur joie ni d'élever la voix, de crainte qu'elles ne parviennent aux oreilles du Frère ; car leur bonheur leur venait d'un pays situé au-delà du Salut, et ils avaient mis leur confiance en la magie contre laquelle — ils ne le savaient que trop bien — tonnait chacune des notes frappées par la cloche du Frère chaque fois qu'elle résonnait le soir. Ils se séparèrent fort tard, célébrant les prodiges surnaturels à voix basse, et regagnèrent discrètement leurs demeures, car ils craignaient la malédiction que le Frère avait proférée contre les licornes, et ne savaient pas si leur propre nom ne risquait pas d'être mêlé à l'un des anathèmes lancés contre toutes les manifestations surnaturelles.

Le lendemain, Orion laissa reposer ses chiens tandis que les trolls et les villageois s'observaient mutuellement. Mais le surlendemain, Orion ceignit son épée, rassembla sa meute et sa troupe de trolls, et tous s'en furent une fois de plus par-delà les collines, vers la frontière nébuleuse, pour prendre l'affût des licornes.

Ils se postèrent en un lieu assez éloigné de celui qu'ils avaient troublé la fois précédente ; et Orion se laissa guider par les trolls bavards qui connaissaient bien les habitudes des farouches licornes. Le soir descendit alors sur la Terre, immense et calme, jusqu'à ce que tout devienne indistinct comme le crépuscule ; mais pas le moindre bruit de sabot, pas la moindre silhouette blanche. Pourtant les trolls ne

s'étaient pas trompés, car à l'instant même où Orion allait désespérer de pouvoir chasser cette nuit-là, au moment précis où la nuit paraissait totalement et absolument vide, une licorne apparut en bordure de la frontière, là où, l'instant d'avant, il n'y avait rien : elle avançait lentement sur la prairie, et fit quelques pas à l'intérieur des terres.

Une seconde licorne surgit, fit à son tour quelques pas et, pendant le temps où s'écoulaient quinze de nos minutes terrestres, elles restèrent immobiles, sans rien bouger d'autre que leurs oreilles. Durant tout ce temps, les trolls retinrent les chiens sous le couvert d'une haie. L'obscurité les avait complètement absorbés quand enfin les licornes se mirent en mouvement. Et dès que la plus grande se fut suffisamment éloignée de la frontière, les trolls lâchèrent brusquement les chiens et se mirent avec eux à poursuivre la licorne en poussant des glapissements aigus et moqueurs, tant ils étaient certains de conquérir cette fois encore le prestigieux trophée.

Mais bien qu'ils eussent déjà beaucoup appris de la Terre, les esprits petits et vifs des trolls n'avaient pas encore compris l'irrégularité de la lune. L'obscurité était pour eux un phénomène nouveau et ils perdirent bientôt les chiens. Dans son ardeur, Orion n'avait pas choisi la nuit qui convenait à la chasse : car la lune n'était pas levée et ne se lèverait que vers le matin. Bientôt il perdit à son tour la piste.

Il n'eut aucun mal à rassembler les trolls : la nuit était remplie du bruit de leurs ébats, et les trolls répondirent à l'appel de sa trompe, mais nul chien au monde n'abandonnerait cette odeur puissante et magique pour obéir à quelque son de cor. Ils revinrent en désordre le lendemain matin, épuisés après avoir perdu leur licorne.

Ce soir-là, tandis que chaque troll pensait et nourrissait son chien — disposant pour chacun une petite couche de paille, caressant son poil, recherchant les épines qui avaient pu se loger dans ses pattes, et débroussaillant ses oreilles —, Lurulu se tint à l'écart, rassembla tout ce qui composait sa petite intelligence avisée et le concentra pendant des heures sur un unique problème, comme le verre de lampe concentre et augmente la flamme blanche qui luit faiblement. Le problème qui préoccupa Lurulu fort tard dans la nuit était le suivant : comment, avec des chiens, chasser la licorne dans l'obscurité ? Et vers minuit son esprit surnaturel avait clairement élaboré un plan.

CHAPITRE XXIX

Le piège du peuple des marais

Le lendemain, à l'heure on le soir commençait à baisser, on eût pu voir un voyageur s'approcher des marécages qui, au Sud-Est du Pays des Aulnes, longent les dernières fermes et étendent leur terrible immensité jusqu'à l'horizon, au-delà même de la frontière, jusqu'à l'intérieur du Royaume Enchanté. Maintenant que la lumière quittait la Terre, ils luisaient vaguement.

Le voyageur était habillé de vêtements sévères et d'un haut chapeau austère, si noirs qu'on aurait pu voir de très loin sa silhouette se détacher sur le vert terne des champs, se dirigeant vers les abords du marécage dans la grisaille du soir. Mais il n'y avait personne à cette heure près de cet endroit désolé car la campagne ressentait déjà l'approche menaçante des ténèbres, toutes les vaches étaient rentrées et les fermiers bien au chaud dans leurs demeures, aussi le voyageur était-il seul. Il eut bientôt atteint les sentiers peu sûrs qui mènent aux forêts de jonc et aux roseaux auxquels le vent raconte des histoires qui n'ont aucun sens pour l'homme, de longues histoires de froidure et d'anciennes légendes de pluie, tandis qu'au loin derrière lui, dans l'obscurité grandissante, il voyait, là où se trouvaient les maisons, commencer à papilloter les lumières. Il marchait de l'air grave et sérieux de quelqu'un qui a d'importantes affaires à traiter avec les hommes ; pourtant il tournait le dos à leurs demeures et se dirigeait là où nul homme ne se hasarde, où il n'y a plus ni hameau ni chaumière isolés, car les marécages menaient droit à l'intérieur du Royaume Enchanté. Entre lui et la frontière nébuleuse il n'y avait nulle présence humaine, et cependant le voyageur avançait toujours, comme s'il avait une grave mission à remplir. À chaque pas de son auguste foulée, il troublait la surface brillante du marécage qui semblait sur le point de l'engloutir, et l'extrémité de sa canne ouvragée s'enfonçait profondément dans la vase et le privait du moindre appui ; mais le voyageur ne paraissait préoccupé que de la solennité de son allure. Il avançait ainsi parmi les dangers mortels de ce marécage avec un maintien qui rappelait plutôt celui des lentes processions que l'on peut voir les jours de grand marché, quand les anciens déclarent la vente ouverte, suivis des autorités qui bénissent les marchandages,

puis de tous les fermiers venus faire commerce et tenir leurs échoppes.

Au-dessus de sa tête, les oiseaux chanteurs rentraient chez eux en faisant mille arabesques, et contournaient les abords du marais en regagnant leurs haies natales ; des pigeons passèrent pour aller se jucher tout en haut des arbres sombres ; les dernières corneilles avaient disparu et le ciel était vide.

Alors le vaste marécage fut saisi d'excitation à la nouvelle de l'arrivée d'un étranger ; car à peine le voyageur avait-il posé un pied sur l'un de ces îlots moussus et luisants qui fleurissent dans les étangs, qu'un frisson se propagea jusqu'à leurs racines, se faufila sous les tiges de jonc et courut comme un reflet de lumière ou comme l'air d'une chanson sous la surface de l'eau, puis franchit toute la distance marécageuse avant d'arriver tremblant jusqu'à la frontière de crépuscule magique qui sépare la Terre du Royaume Enchanté. Mais il ne s'en tint pas là et, troublant la frontière même, il passa au-delà et fut ressenti du Royaume : car à l'endroit où ces grands marécages atteignent les confins de la Terre, la frontière est plus mince et plus fragile qu'ailleurs.

Or, voici qu'au fond du marécage, les feux follets éprouvèrent à leur tour les ondes d'excitation : ils jaillirent aussitôt de leurs demeures insondables et agitèrent leurs lucioles pour guider le voyageur parmi les mousses branlantes. Et celui-ci s'enfonça profondément dans le marécage à la faveur des lueurs dansantes, se frayant un passage à travers la bousculade bruisant et joyeuse des ailes des canards qui à cette heure reprennent leur envol. Parfois cependant, l'homme faisait un détour, en sorte que les feux follets se retrouvaient en train de le suivre au lieu de le guider selon leur habitude, mais ils s'arrangeaient chaque fois pour le contourner et se retrouver devant lui. S'il s'était trouvé un observateur en ce lieu si dangereux et à cette heure si tardive, il eût pu remarquer une étrange ressemblance entre les manœuvres du vénérable voyageur et celles de la femelle du pluvier qui, au printemps, cherche à attirer sur elle l'attention des intrus pour la détourner des rives verdoyantes où ses œufs reposent sans protection. Mais il s'agit peut-être là d'une ressemblance purement imaginaire et notre observateur n'eût peut-être rien remarqué... Quoi qu'il en soit, il n'y avait ce soir-là nul observateur en cet endroit désert.

Le voyageur poursuivit donc sa curieuse promenade, se dirigeant tantôt vers les dangereux bancs de mousses, tantôt vers la terre ferme et verte, sans se départir de son sévère maintien ni de sa démarche cérémonieuse, entouré maintenant d'une multitude de feux follets. Et sous les racines des roseaux, à travers la vase, se propageaient toujours les ondes profondes et vibrantes qui signalaient au monde marécageux la présence de l'intrus. Elles ne cessèrent point, cette fois,

comme elles l'eussent fait après la mort de quiconque eût été assez téméraire pour se risquer là, persistèrent au contraire, obsédantes comme l'écho d'une musique perpétuelle et surnaturelle, et s'en allèrent troubler les feux follets qui se trouvaient de l'autre côté de la frontière du Royaume Enchanté.

Loin de moi l'idée — qu'on me permette ici de le souligner — d'écrire quoi que ce soit de désagréable à l'égard des feux follets ou qui puisse être considéré comme un affront à leur égard : nulle démonstration de ce genre n'a sa place dans mes écrits. Mais chacun sait que le petit peuple des marécages aime à conduire à sa perte le voyageur égaré et que c'est là leur distraction favorite depuis des siècles. Qu'on me pardonne donc de relater ce qui suit — et qu'on n'y voie nulle intention malveillante.

Donc les feux follets qui entouraient ce voyageur redoublèrent d'efforts et d'ardeur; mais comme, parvenu pourtant aux abords les plus mortellement dangereux, il avait réussi à déjouer leurs ruses les plus subtiles, comme il était toujours en vie, et progressait encore, au vu et au su de toutes les créatures qui vivent dans le marais, d'autres feux follets — d'une espèce plus haute qui demeure au Royaume Enchanté — sortirent de la vase où ils étaient enfouis et franchirent en trombe la frontière du Royaume. Le marécage tout entier fut secoué d'un trouble profond.

Semblable, presque, à de menues lunes d'une impudente agilité, le petit peuple des marais luisait devant l'auguste voyageur, guidant ses pas majestueux jusqu'aux abords de la mort, pour le seul plaisir de revenir en arrière, puis de l'attirer de nouveau. Mais ces êtres frivoles finirent par constater cependant qu'en dépit de la taille imposante de son chapeau et de la longueur de son manteau noir, la mousse semblait supporter son poids, elle qui jusqu'ici s'était enfoncée sous le poids de tous les voyageurs. Après cela, leur colère ne fit qu'augmenter et ils s'assemblèrent en rangs de plus en plus serrés autour de lui, le suivant partout où le portaient ses pas ; mais du fait de leur colère, leurs ruses séductrices perdaient de plus en plus leur subtilité.

À ce moment-là un observateur— si tant est qu'il y en eût un — aurait pu remarquer autre chose qu'un simple voyageur cerné par les feux follets ; il aurait pu constater que c'était le voyageur qui semblait les guider, au lieu du contraire. Car tout à leur impatience de voir mourir leur proie, les créatures du marais ne se rendaient pas compte qu'elles approchaient de plus en plus de la terre ferme et sèche.

Aussi, quand tout fut devenu noir, excepté la surface miroitante de l'eau, se retrouvèrent-ils au beau milieu d'un pré dont leurs pieds raclaient l'herbe rêche, tandis qu'assis un peu plus loin, les genoux relevés jusqu'au menton, le voyageur les dévisageait sous le rebord de

son grand chapeau noir. Nul d'entre eux n'avait de sa vie été ainsi joué par l'homme, et il y avait là pourtant les plus âgés et les plus imposants d'entre eux, venus du Royaume Enchanté munis de leurs lucioles couleur de lune. Ils se regardèrent les uns les autres avec un étonnement mêlé de crainte et se laissèrent mollement tomber sur l'herbe car la rudesse, la pesanteur de la terre ferme les pressaient. Peu à peu, ils s'aperçurent que le vénérable voyageur dont les yeux luisants les observaient avec tant de perspicacité de dessous la masse de vêtements noirs dont il était habillé, n'était guère plus grand qu'eux-mêmes en dépit de ses airs cérémonieux. À vrai dire, bien qu'un peu plus épais, un peu plus rond peut-être, il n'était pas d'une taille bien haute. Un murmure se propagea panai eux : qui était donc ce personnage qui avait réussi à déjouer les ruses des feux follets ?

Quelques-uns d'entre eux, parmi les anciens venus du Royaume Enchanté, s'approchèrent de lui, s'apprêtant à lui demander en raison de quelle témérité il avait osé se moquer d'êtres comme eux. Mais au même instant le voyageur parla. Il parla sans lever ni tourner la tête de la place où il était assis :

— Peuple des marais, leur dit-il, aimez-vous les licornes ?

À ce mot de licorne, une vague de rire et de mépris enfla les petits cœurs de la foule puérile, chez qui elle chassa toute autre émotion en sorte qu'ils oublièrent leur dépit d'avoir été joués; bien que ce simple fait fût considéré par eux comme le plus grave des affronts, affront qu'ils n'eussent jamais pardonné s'ils avaient été dotés de quelque mémoire. Au mot donc de licorne, ils se mirent à ricaner en silence, ce qui signifie qu'ils se mirent à clignoter de haut en bas, comme la lumière reflétée dans un miroir que manœuvre une main insolente. Des licornes, en vérité ! Non, ils ne les aimaient guère, ces orgueilleuses créatures à qui l'on n'a jamais appris à parler poliment au peuple des marais quand elles viennent s'y désaltérer, ni à rendre leur dû aux hautes lueurs du Royaume Enchanté et aux lueurs plus modestes des maré-cages terrestres.

— Non, répondit l'un des feux follets âgés, nul d'entre nous n'aime les hautaines licornes.

— Alors venez avec moi, reprit le voyageur, et nous les chasserons. Vous éclairerez la nuit de vos lumières tandis que nous les poursuivrons sur la Terre des Hommes avec des chiens.

— Noble voyageur, commença le feu follet. Mais sans lui laisser le temps de poursuivre, le voyageur se débarrassa de son chapeau, se dépêtra des plis de son long manteau et, une fois dépouillé, apparut nu au regard des feux follets. Le peuple des marais comprit alors que c'était un troll qui les avait dupés.

Leur colère ne fut pas bien forte, car le peuple des marais et le peuple troll se sont dupés les uns les autres si souvent et depuis si

longtemps que seul peut-être le plus instruit d'entre eux pourrait dire quel est celui qui l'a emporté en matière de tours, et de combien. Ils se consolèrent alors en pensant au temps où les trolls avaient été créés pour être ridicules et consentirent aussitôt à venir, avec leurs lumières, aider à chasser les licornes; car quand ils étaient sur la terre ferme, leur volonté faiblissait et ils acquiesçaient aisément à n'importe quelle suggestion et suivaient les lubies de n'im-por-te qui.

C'était Lurulu qui venait ainsi de jouer aux feux follets un tour de sa façon, sachant combien ils adoraient perdre les voyageurs; après s'être procuré le chapeau le plus haut et le manteau le plus sévère qu'il avait pu voler, il s'était ainsi transformé en appât, propre — il s'en doutait — à les attirer des plus lointaines contrées. Maintenant qu'il les tenait à sa merci sur la terre ferme et qu'il avait leur promesse de venir l'aider à chasser les licornes — promesse que ces créatures lui avaient facilement accordée en raison de l'orgueil des licornes — il les entraîna vers le Pays des Aulnes, lentement d'abord, en attendant que leurs pieds s'accoutument à la rudesse du sol; et la petite troupe boiteuse s'en fut à travers champs en direction du village.

Désormais il ne restait du côté des marais plus rien qui ressemblât à l'homme et les oies sauvages s'abattirent sur l'eau dans un grand tumulte d'ailes froissées. D'un trait, la sarcelle fila au nid et la nuit vibra sous le vol des canards.

CHAPITRE XXX

Quand la magie se fait trop envahissante

De la magie, en vérité il y en avait maintenant dans cette vallée qui avait tant soupiré pour en avoir. Le pigeonnier, et les vieilles granges au-dessus des étables, étaient remplis de trolls et la nuit, bien après que tous les villageois étaient rentrés chez eux, des lueurs sautillaient de haut en bas de la rue. Car les feux follets s'en allaient danser le long des gouttières : ils avaient établi leurs demeures tout autour des abords moelleux des mares à canards et sur les plaques de mousse sombre qui envahissaient par endroits le chaume vieilli. Dans le village rien n'était plus pareil.

Parmi toutes ces créatures magiques, ce qu'il y avait de surnaturel dans la nature d'Orion et qui était resté endormi tant qu'il n'avait vécu que parmi les hommes et entendu seulement les conversations de ce monde — s'émut au fond de lui et éveilla dans son esprit des pensées qui y sommeillaient depuis longtemps. Et désormais, les trompes magiques qu'il avait souvent entendues sonner le soir, avaient une signification pour lui, et leur son semblait plus fort, comme si elles s'étaient rapprochées.

Les villageois qui observaient leur souverain le virent garder tout le jour le regard tourné vers le Royaume Enchanté et négliger les saines tâches terrestres, tandis qu'à la nuit tombée le village était envahi d'étranges lueurs et des cris inarticulés des trolls. La peur s'installa dans la vallée.

C'est alors que le Parlement décida de se réunir de nouveau, et ce furent douze vieillards tremblants à la barbe grise qui se rendirent chez Narl après avoir fini leur travail ; la soirée vibrait étrangement de toute la nouvelle magie qui s'était installée au village. En se hâtant du chaud refuge de leurs demeures jusqu'à la forge de Narl, chacun d'eux avait vu des lumières sautiller dans la nuit ou entendu des cris incompréhensibles, qui ne venaient ni les unes ni les autres d'un pays chrétien. Et certains avaient même vu rôder des formes qui n'avaient rien de terrestre et ils craignaient que toutes sortes de choses ne se soient échappées du Royaume Enchanté pour venir rendre visite aux trolls.

Ce soir-là ils parlèrent bas : ils avaient tous la même chose à dire :

les enfants étaient terrifiés, les femmes demandaient qu'on en revint à la vie d'autrefois, et tout en parlant, ils surveillaient la fenêtre et les lézardes du mur car nul d'entre eux ne savait ce qui pouvait arriver.

Oth leur dit :

— Mes amis, allons trouver notre seigneur Orion comme jadis nous allâmes trouver son grand-père dans sa longue salle rouge. Expliquons-lui comment nous avons cherché à nous allier le secours de la magie et que, eh bien! voilà : nous en avons maintenant assez, et demandons-lui de ne plus se préoccuper de sorcellerie ni de toutes ces choses qui échappent à l'homme.

Oth s'interrompit et écouta intensément, debout au milieu de ses compagnons silencieux. Était-ce une voix de lutin qui se moquait de lui, ou seulement l'écho ? Qui pourrait le dire ? Presque aussitôt la nuit environnante redevint parfaitement calme.

Threl dit à son tour :

— Non, c'est trop tard maintenant.

Il avait aperçu un soir leur souverain seul sur le versant d'une colline, parfaitement immobile, comme s'il écoutait quelque son venu du Royaume Enchanté, le visage attentif tourné vers l'Est : or rien, nul bruit ne résonnait, et pourtant Orion restait là, écoutant un appel inaccessible aux oreilles humaines.

— C'est trop tard maintenant, répéta Threl.

Ils furent alors tous saisis de frayeur.

Guhic se leva lentement en s'appuyant à la table. Dans leur grenier, les trolls poussaient de petits cris semblables à ceux des chauves-souris et de pâles lueurs dansaient çà et là dans les environs tandis que des ombres se glissaient dans l'obscurité. Les douze hommes réunis dans la grande salle entendaient de temps en temps le tapotement de leurs pieds.

— Ce que nous désirions, dit Guhic, c'était un peu de magie.

Un éclat de rire strident parvint soudain à leurs oreilles et ils discutèrent un moment pour déterminer combien de magie ils avaient souhaité recevoir aux temps anciens où le grand-père d'Orion était le souverain de la vallée. Après avoir ainsi longtemps tergiversé, ils finirent par se rallier au plan de Guhic.

— Puisqu'il est trop tard maintenant pour ramener à nous notre seigneur Orion, dit-il, notre Parlement n'a qu'à aller trouver la sorcière Ziroonderel sur la colline pour lui expliquer notre dilemme et lui demander un sortilège capable de nous protéger de cet excès de magie.

Au nom de Ziroonderel les douze hommes reprirent courage, car ils savaient que son pouvoir magique dépassait celui des lucioles et que chaque troll, chaque créature nocturne prenait peur à la vue de son balai. Reprenant donc courage, ils burent à longs traits le vin épais,

remplirent à nouveau leurs coupes et fêtèrent Guhic.

La nuit était fort avancée quand ils se levèrent pour prendre congé de Narl et ils prirent soin de rester tous ensemble sur le chemin du retour et de chanter des cantiques solennels pour tenir à l'écart les créatures qu'ils redoutaient ; bien qu'à vrai dire ni les trolls ni les feux follets ne se soucient beaucoup de ce qui semble solennel ou grave aux hommes. Quand celui qui habitait le plus loin se retrouva seul, il courut jusque chez lui poursuivi par les feux follets.

Le lendemain, les membres du Parlement achevèrent leur travail de bonne heure car ils ne souhaitent pas être surpris par la nuit ni même par les dernières lueurs du couchant sur la colline de la sorcière. Ils se retrouvèrent donc au début de l'après-midi devant la forge de Narl. Ils portaient tous les vêtements qu'ils avaient coutume d'arborer chaque fois qu'ils se rendaient, avec le reste de la communauté, au sanctuaire du Frère, bien que toute âme maudite par lui fût du même coup bénie par la sorcière. Ils gravirent lentement la colline munis de leurs épais gourdins.

Aussi vite que le leur permit leur âge ils arrivèrent en vue de la chaumière de la sorcière qu'ils trouvèrent assise devant sa porte, le regard fixé au loin vers le fond de la vallée : elle ne semblait ni plus jeune ni plus vieille, comme si le va-et-vient des années ne la concernait pas.

Debout devant elle, vêtus de leurs plus austères vêtements, ils se présentèrent comme le Parlement des Aulnes.

— Ouais ! fit-elle. C'est vous qui désiriez de la magie. En avez-vous eu ?

— Certes, répondirent-ils, et plus qu'il ne nous en fallait.

— Il va en venir davantage encore, dit-elle.

— Mère sorcière, fit alors Narl, nous sommes venus jusqu'à toi pour te prier de nous donner un bon sortilège contre la magie, afin qu'il n'en vienne plus dans la vallée où il y en a déjà trop.

— Trop ? s'écria la sorcière. Trop de magie, vraiment ! Comme si la magie n'était pas le sel de la vie, son essence même, son ornement et sa gloire ! Par mon balai, en vérité, je ne vous donnerai pas le moindre sortilège contre la magie !

Les villageois songèrent alors aux lueurs errantes, aux ombres ricanantes à peine entrevues, à toute l'étrangeté et à tous les malheurs qui s'étaient abattus sur leur vallée, et ils se mirent à l'implorer de leur voix la plus suave.

— Oh ! Mère sorcière ! dit Guhic, nous sommes vraiment envahis par la magie et toutes les créatures qui devraient demeurer au Royaume Enchanté ont traversé la frontière.

— C'est vrai, ajouta Narl, la frontière s'est rompue et rien ne pourra arrêter ce qui se passe. Les feux follets devraient rester dans les

marais, les trolls et les gobelins au Royaume Enchanté et nous aurions dû nous contenter de rester entre nous. C'est ce que nous pensons tous à présent. Car la magie — que nous avons un peu souhaitée du temps de notre jeunesse — la magie appartient à un domaine qui ne concerne pas les hommes.

La sorcière le regarda fixement en silence et au fond de ses yeux se mit à briller une petite lueur, comme celle qui luit au fond du regard des chats. Et comme elle ne parlait ni ne bougeait Narl se remit à l'implorer :

— O, Mère sorcière ! Ne veux-tu pas nous donner un sortilège pour protéger nos foyers des effets de la magie ?

— Jamais, ne siffla-t-elle, jamais, par les étoiles, par mon balai et par toutes mes chevauchées nocturnes ! Comment ! Vous voudriez ainsi priver la Terre de ce trésor qui lui vient des Temps anciens, vous voudriez la priver de sa richesse et la livrer, après l'avoir dépouillée, au mépris des planètes ses compagnes ? Nous étions pauvres en vérité quand nous n'avions pas cette magie que nous avons maintenant accumulée au point d'en rendre jaloux les ténèbres et l'Espace.

Elle se pencha en avant et frappa le sol de sa baguette :

— Je préférerais vous donner un sortilège contre l'eau et faire mourir le monde entier de soif plutôt qu'un maléfice contre le doux chant des ruisseaux que le soir perçoit au loin, par-delà les collines, si ténu que ceux qui ne dorment pas ne peuvent l'entendre, mais qui se faufile dans les rêves pour nous parler des combats anciens et des amours perdus des Esprits de la rivière. J'aimerais mieux vous donner un sortilège contre le pain et faire mourir le monde entier de faim, plutôt que de vous offrir un maléfice contre la magie des champs de blé qui s'étendent en vagues dorées sous la lune de juillet et que sillonnent, par les chaudes et courtes nuits, d'innombrables choses dont l'homme ne sait rien. J'inventerais plutôt des sortilèges contre le confort, les vêtements, la nourriture, l'abri et la chaleur, oui, c'est ce que je ferais plutôt que d'arracher à ces pauvres pays de la Terre cette magie qui la protège comme un vaste manteau du froid glacial de l'Espace et la défend comme une gaie parure des sarcasmes du néant.

— Allez-vous-en ! Retournez dans votre village et sachez, vous qui avez cherché la magie dans votre jeunesse et qui la refusez aujourd'hui que l'âge vous est venu, sachez qu'avec les ans survient un aveuglement de l'esprit, plus sombre que celui qui voile les yeux, qui accumule autour de vous des ténèbres à travers lesquels on ne peut rien voir, rien sentir, rien connaître ni saisir d'aucune manière. Hors d'ici !

Tout en prononçant ces derniers mots, la sorcière s'appuya de tout son poids sur sa baguette, se préparant avec évidence à se lever, ce qui causa une grande terreur parmi les vénérables membres du Parlement.

Au même instant, ils remarquèrent que le soir tombait déjà et que le fond de la vallée s'assombrissait. Ici, au faîte de la colline où s'étaient les plantations de choux de la sorcière, il restait encore un peu de lumière attardée, en sorte que, captivés par le discours féroce qu'ils venaient d'entendre, ils ne s'étaient point préoccupés de l'heure. Mais maintenant il se faisait manifestement tard et un souffle de vent les effleura soudain, venu, semblait-il, de plus loin que les collines, venu de la nuit même. Cela les fit frissonner et l'air environnant sembla s'abandonner tout entier à ce contre quoi ils étaient venus chercher un sortilège.

Voici donc qu'à cette heure du soir ces douze hommes étaient rassemblés devant la sorcière prête à s'élever dans les airs. Elle avait le regard fixé sur eux et déjà s'était soulevée de sa chaise. Il n'y avait aucun doute que dans quelques minutes elle allait s'avancer en boitillant parmi eux et venir examiner chacun d'eux de ses petits yeux perçants. Ils firent demi-tour et dévalèrent la colline.

CHAPITRE XXXI

Les malédictions du Frère

En descendant de la colline, les douze hommes pénétrèrent dans l'ombre du crépuscule qui avait déjà envahi la vallée. Mais plus encore que l'obscurité, c'était l'atmosphère lourde qui pesait sur le village qui les impressionnait. Aux fenêtres des maisons, les lumières brillaient déjà, indiquant que chacun était rentré chez soi de bonne heure et les rues étaient vides de toute créature humaine ; seul passa Orion, ombre fantomatique suivie d'une bande de feux follets, qui se dirigeait vers le repaire des trolls, l'esprit perdu dans ses pensées extra-terrestres. Le village tout entier était maintenant saisi de cette étrange atmosphère qui n'avait fait que grandir de jour en jour et les douze vieillards se hâtèrent, le souffle court et le cœur oppressé.

Ils atteignirent bientôt le sanctuaire du Frère qui se trouvait au bas de la colline de la sorcière. C'était l'heure où il avait coutume de célébrer la cérémonie du « coucher des oiseaux », ainsi nommée d'après le chant sacré qu'ils chantaient habituellement après que tous les oiseaux avaient regagné leurs nids. Or le Frère, ce soir-là, n'était pas dans son sanctuaire : il était debout, dans l'air froid de la nuit, sur la plus haute marche du porche, le visage tourné vers le Royaume Enchanté. Il avait revêtu sa grande robe sacrée bordée d'hermine et portait autour du cou son emblème d'or, mais il tournait le dos à la porte de son sanctuaire qui était fermée. Ils s'étonnèrent tous de le voir là.

Comme ils s'étaient arrêtés pour le regarder, le Frère se mit à psalmodier une singulière mélopée d'une voix qui résonna dans l'air du soir, le regard rivé en direction du Levant où déjà apparaissaient les premières étoiles. Le visage levé, il força la voix comme s'il voulait se faire entendre de l'autre côté de la frontière crépusculaire, par tout le peuple du Royaume Enchanté.

— Maudites soient les créatures errantes dont la place n'est pas sur Terre, dit-il. Maudites soient les lumières qui hantent les marais et les marécages ! Leur demeure est au fond des eaux bourbeuses : qu'elles y restent jusqu'au Dernier Jour ! Qu'elles attendent là le jour de leur damnation !

— Maudits soient les gnomes, les trolls et les lutins qui vivent sur la Terre et tous les Esprits de l'eau ! Maudits soient les faunes et tous les adeptes du dieu Pan ! Maudits soient les êtres, honnis l'homme et les chiens, qui viennent vivre auprès de l'âtre ! Maudites soient les fées, maudits soient leurs contes, et maudit soit ce qui ensorcelle les prairies avant le lever du soleil, maudit soit tout ce qui met en péril l'autorité des grands et les légendes que se transmettent les hommes depuis les temps impies !

— Maudits soient les balais qui désertent leur place auprès des foyers, maudites soient les sorcières et tous leurs sortilèges !

— Maudits soient les champignons vénéneux et les petits êtres qui en ont fait leur demeure, ainsi que toutes les lueurs étranges, les chants, les ombres, les murmures et les rumeurs qui s'en échappent, maudites soient toutes les ombres du crépuscule, qui font peur aux enfants innocents, maudits soient les contes de vieilles femmes et tout ce qui se passe par les nuits d'été ! Que soit maudit enfin tout ce qui s'approche du Royaume Enchanté et tout ce qui en provient !

Dans le village, il n'était plus un sentier, plus une grange, qui ne soient éclairés d'un feu follet dansant ; ils illuminaient la nuit d'un éclat doré. Mais tandis que le Frère égrenait ses malédictions, ils reflurent comme poussés par un vent léger, puis se remirent à danser un peu plus loin. Comme il y en avait devant, derrière et de chaque côté de la silhouette du bon Frère, toujours debout sur les marches de son sanctuaire, il se trouva bientôt au centre d'un large cercle de ténèbres, au-delà duquel brillaient les lucioles des marais et du Royaume Enchanté.

Mais à l'intérieur du cercle sombre où le Frère prononçait ses malédictions, il n'y avait plus rien d'impie, ni rien de ces choses étranges issues de la nuit, murmures de voix extraordinaires, échos de musiques surnaturelles. Tout était normal et raisonnable là, et les seuls mystères qui troublaient ce calme faisaient partie de ceux auxquels l'homme a droit.

Mais au-delà de ce cercle préservé par les malédictions du saint homme, le tumulte battait son plein parmi les feux follets, et les créatures étranges arrivées en nombre du Royaume Enchanté, tandis que les gobelins menaient la sarabande. Car le bruit s'était répandu dans tout le Royaume que de charmantes créatures étaient allées s'établir sur la Terre et toutes sortes de personnages fabuleux, de monstres mythiques s'étaient glissés à travers la frontière crépusculaire pour venir voir ce qui se passait dans la vallée des Aulnes. Et les feux follets chimériques et légers leur faisaient fête et les accueillaient amicalement.

Mais les feux follets et les trolls n'étaient pas les seuls à avoir ainsi attiré sur la Terre ces créatures surnaturelles : elles s'étaient senties

appelées aussi par les désirs et les pensées d'Orion qui appartenait par moitié à cette race d'êtres mythiques et fabuleux. Depuis le jour même où il s'était aventuré entre la Terre et le Royaume Enchanté, il s'était mis à regretter de plus en plus sa mère et maintenant, la part de lui qui appartenait au Royaume magique échappait à sa volonté et appelait à lui ses frères de là-bas ; voici pourquoi, ce soir-là, à l'heure où le son des trompes magiques franchissait la frontière crépusculaire, ceux-ci s'étaient précipités à sa suite. Car les pensées surnaturelles sont, pour les êtres de légendes, des parentes aussi proches que les trolls le sont des gobelins.

À l'intérieur du calme et de l'obscurité qui entouraient le Frère, les douze hommes du Parlement des Aulnes étaient restés silencieux, à écouter chacun des mots qu'il prononçait. Et ces paroles leur firent du bien et les apaisèrent, car ils étaient fatigués de toute cette magie.

Mais plus loin, au-delà du cercle sombre, parmi le brasier de flammes dansantes qui illuminait la nuit, parmi les rires des gobelins et la gaieté débridée des trolls, franchissant les rangs serrés de mystères, de sons étranges, d'ombres effrayantes et de silhouettes déformées, au milieu de tout cela passa Orion accompagné de ses chiens, qui s'éloigna en direction du Royaume Enchanté.

CHAPITRE XXXII

Lirazel aspire à retourner sur Terre

Dans le grand hall fait de lune, de rêves, de musique et de mirages, Lirazel s'était agenouillée sur le sol étincelant devant le trône de son père. Le halo de lumière qui entourait le trône magique se réfléchissait dans ses yeux bleus qui l'intensifiaient encore davantage. Ainsi prosternée, elle implora son père de faire usage de son pouvoir magique.

Le souvenir des jours anciens ne la laissait pas en repos; et de douces réminiscences lui revenaient en foule : elle aimait, certes, les pelouses du Royaume Enchanté, ces pelouses où elle avait joué parmi les fleurs miraculeuses, avant qu'y soit consigné le moindre événement; elle aimait aussi les gracieuses créatures mythiques qui s'échappaient parfois de la forêt d'arbres sentinelles pour venir s'ébattre sur l'herbe magique; elle aimait chacune des légendes, des chansons, chacun des sortilèges qui avaient fait sien ce Royaume... Et pourtant l'écho des cloches de la Terre qui jamais ne franchissait la barrière de silence et de crépuscule venait battre distinctement à son oreille et son cœur sentait les petites fleurs terrestres croître, puis s'épanouir, se faner ou s'endormir au rythme de saisons qui jamais ne se succèdent au Royaume Enchanté. Et tandis que s'écoulaient ainsi ces saisons, elle avait su qu'Alveric errait à sa recherche, qu'Orlon avait grandi et changé et que — si ce qu'on racontait de la Terre était vrai — tous deux seraient à jamais perdus pour elle quand les portes d'or du Paradis se refermeraient sur eux. Car nul chemin ne conduit du Royaume au Paradis, nulle route terrestre, nulle voie céleste, et aucun de ces deux pays n'envoie de messagers à l'autre. Oui, elle languissait après le tintement des cloches et la fleur de primevère, mais elle ne voulait pas non plus abandonner une seconde fois son tout-puissant père, ni le monde qu'il avait créé. Or Alveric n'était pas venu, ni son fils Orion ; une fois seulement elle avait perçu le son du cor d'Alveric et avait souvent ressenti d'étranges désirs flotter autour d'elle, allant et venant en vain entre Orion et elle. Alors les flamboyants piliers qui soutenaient le dôme du palais — ou au-dessus desquels il flottait — s'étaient mis à trembler devant son chagrin et les ombres de sa douleur avaient vacillé, s'étaient évanouies dans le profond cristal des

murs, et avaient terni pour un moment les mille et un chatoiements de couleurs sans pour autant les rendre moins belles. Que faire donc puisqu'elle ne voulait pas renoncer à la magie ni quitter ce pays rendu cher à son odeur au long d'une journée sans âge et sans fin, tandis qu'aux rives de la Terre passaient les siècles, poussés comme feuilles au vent, alors que son cœur se sentait pourtant rattaché à la Terre par des liens si fragiles et pourtant, ô combien puissants !

S'il fallait traduire en termes terrestres impitoyables la profonde angoisse de Lirazel, on dirait qu'elle désirait se trouver en deux endroits à la fois. C'était l'exacte vérité et ce désir impossible à satisfaire qui se trouve à l'extrême limite du comique n'était pour elle qu'une raison de pleurer. Mais impossible, l'était-ce vraiment ? Il nous faut compter avec la magie.

Ainsi implorait Lirazel, agenouillée devant son père au centre même du Royaume Enchanté ; tout autour d'elle s'élevaient les immenses piliers et les masses brumeuses dont ils étaient faits tremblaient et se troublaient sous l'effet de son chagrin. Elle supplia son père de prononcer la formule capable d'aller chercher Alveric et Orion où qu'ils se trouvent, aussi loin soient-ils partis errer, et de leur faire franchir la frontière pour les ramener vivre auprès d'elle dans cet espace hors du temps où jamais le jour ne s'achève, qu'est le Royaume Enchanté. Elle demanda aussi — car les sortilèges de son père avaient suffisamment de pouvoir pour cela — qu'avec eux soient amenés aussi quelque jardin de la Terre, ou plate-bande de violettes, ou encore quelque vallon où fleurissent les primevères, afin qu'elles s'épanouissent pour l'éternité au Royaume Enchanté.

De sa voix féérique où chantait une musique que nulle oreille humaine, — ni dans les villes, ni parmi les collines, — n'a jamais entendue, le Roi son père lui répondit. Et les paroles merveilleuses qui s'échappèrent de sa bouche avaient le pouvoir de transformer ce paysage féérique, ou de faire surgir de nouvelles fleurs magiques en ce prodigieux pays :

— Je ne possède pas de formule capable de franchir notre frontière ou d'attirer ici quoi que ce soit de la Terre des

Hommes, dit-il. Qu'il s'agisse de violettes, de primevères ou d'hommes, nul ne peut franchir les masses crépusculaires que j'ai créées pour me protéger d'eux. Je ne possède pas de formule, sauf une, et c'est la dernière qui reste en mon pouvoir pour protéger mon royaume.

Toujours agenouillée sur le sol étincelant dont seul la légende pourra dire la profonde transparence, Lirazel le supplia alors d'utiliser cette formule, même si ce devait être le dernier de tous les terribles miracles de ce Royaume.

Mais le Roi refusa de gaspiller ce dernier sortilège soigneusement

enfermé dans la plus précieuse de ses cassettes, cette arme ultime, la dernière des trois, qu'il conservait en prévision d'un péril attendu dans un avenir lointain, bien trop lointain pour qu'il puisse en savoir la date, même grâce à sa prescience surnaturelle.

Lirazel savait que son père avait éloigné le Royaume Enchanté et qu'il le ramenait à présent par vagues successives, comme la lune ramène les marées, en sorte qu'il venait battre à nouveau les rives mêmes de la Terre et que sa frontière chatoyante affleurait jusqu'aux extrêmes branches des haies. Elle savait aussi que, pas plus que la Lune, il n'avait fait preuve en cela d'un pouvoir extraordinaire, se contentant de faire dériver ses terres enchantées d'un simple geste. Ne pouvait-il donc, songea-t-elle, rapprocher encore la Terre du Royaume sans qu'il soit besoin pour cela d'une formule plus exceptionnelle que l'influence de la Lune sur les mortes eaux ? Aussi continua-t-elle de le supplier, lui rappelant tous les miracles qu'il avait su produire sans autre sortilège qu'un geste de son bras. Elle évoqua la foison d'orchidées qu'il avait fait surgir jadis comme de l'écume rose au flanc des montagnes bleues, les buissons d'étranges fleurs mauves qui fleurissaient au creux des vallons et la splendeur éclatante des floraisons qui de toute éternité gardaient les pelouses. Car toutes ces merveilles, c'était lui qui les avait créées : du chant de l'oiseau jusqu'aux corolles éclatantes, tout était né de son inspiration. S'il avait pu susciter de telles merveilles d'un simple geste de la main, il pouvait sûrement — sans que cela lui coûtât — transporter d'un signe jusqu'ici quelque infime parcelle de ces contrées situées à l'extrême limite de la Terre. Il pouvait donc bien pousser encore un peu le Royaume Enchanté, lui qui avait su l'entraîner, plus loin que les plus lointaines comètes puis le ramener de là jusqu'aux abords de la Terre.

— Hélas! répondit le Roi. Je n'ai en mon pouvoir nul sortilège, nul miracle, nulle magie capable de faire franchir à quoi que ce soit de mon royaume — pas même une aile d'oiseau — la frontière qui le sépare de la Terre, ni de transporter ici quoi que ce soit de là-bas. Je n'ai qu'une seule formule capable d'y parvenir. Et là-bas, rares sont ceux qui connaissent l'existence de ce sortilège.

Mais la princesse Lirazel eut peine à croire que la puissance magique de son père — qui lui était si familière — ne puisse réunir les terres humaines au Royaume Enchanté.

— Mes sortilèges n'ont là-bas aucun pouvoir, lui dit-il, mes incantations restent sans effet et mon bras droit lui-même ne peut rien.

Alors, en l'entendant parler ainsi de ce terrible bras droit, elle finit par le croire. Mais elle le supplia encore de recourir à l'ultime formule, précieux trésor du Royaume Enchanté, force protectrice contre l'âpreté de la Terre.

Et le Roi laissa errer son esprit loin dans l'avenir et scruta les années futures. Il eût été moins dangereux pour un voyageur égaré de perdre sa lanterne que pour ce Roi surnaturel de gaspiller maintenant son dernier et tout-puissant sortilège, et de s'aventurer sans sa protection au fil de ces temps incertains dont il pouvait voir vaguement le déroulement et maints événements, mais dont il ne percevait pas le dénouement. Lirazel n'avait pas craint de lui demander d'user de ce terrible sortilège qui pouvait seul combler l'unique besoin qu'elle éprouvât et il n'eût pas craint lui-même d'accéder à son désir s'il avait appartenu à l'espèce humaine. Mais son immense sagesse connaissait déjà une si grande part de l'avenir qu'il craignait de devoir l'affronter après avoir été dépouillé de son ultime pouvoir.

— Au-delà de notre frontière les éléments sont féroces, puissants et nombreux, lui dit-il, et ils ont le pouvoir de disparaître dans les ténèbres ou de se multiplier car eux aussi possèdent des prodiges. Et si nous utilisons notre dernier recours, ils n'auront plus rien à redouter de nous. Alors les choses matérielles se multiplieront, elles réduiront les pouvoirs en esclavage et, privés de la formule capable de les tenir en respect, nous serons réduits à l'état de légende. Voilà pourquoi nous devons encore garder cette formule.

Ainsi le Roi tenta-t-il de raisonner sa fille, évitant de lui imposer sa volonté, lui qui pourtant était le créateur et le souverain de ce royaume tout entier, de toutes les créatures qui l'habitaient et de la lumière même dans laquelle il baignait. Or, au Royaume Enchanté, l'exercice de la raison n'était pas quotidien : c'était au contraire un rare prodige et il espérait ainsi apaiser les chimères qui entraînaient sa fille à regretter la Terre.

À cela Lirazel ne répondit pas : elle se mit simplement à pleurer des larmes semblables à des perles de rosée enchantée. Et toute la chaîne des montagnes magiques frissonna, comme frissonnent et vibrent les vents errants quand sous l'archet le violon lance une note si aiguë qu'elle se propage en ondes inaccessibles à l'ouïe. Toutes les créatures légendaires du Royaume sentirent leur cœur se serrer sous l'effet d'une étrange émotion, comme celle que l'on éprouve quand s'achève la dernière note d'une très belle chanson.

— Ne vois-tu pas que c'est pour le bien de notre Royaume que j'agis ainsi ? demanda le Roi.

Mais Lirazel continua de pleurer.

Alors le Roi soupira et pensa au bonheur de son Royaume, qui dépendait de la sérénité de ce palais situé en son centre même et dont seuls les poètes connaissent l'existence. Voici que maintenant ses tours frissonnaient, que l'éclat translucide de ses murs se ternissait, qu'un nuage de chagrin s'en allait en flottant sous la voûte proche se

répandre alentour parmi la féerie des prairies et le rêve des vallons. Alors que si Lirazel retrouvait le bonheur, le Royaume Enchanté ne retrouverait-il pas la douce chaleur de son existence dans la transparente lumière et le calme éternel dont la radiance est bénie par tout ce qui n'est pas matériel ? Qu'importerait alors d'avoir dévoilé et perdu l'ultime trésor si nul désir ne se faisait plus sentir ?

Alors le Roi donna un ordre et des elfes lui apportèrent un coffret, derrière lequel marchaient les sentinelles qui en avaient la garde depuis toujours.

Il prononça une formule qui ouvrit le coffret — car il n'y avait ni serrure ni clef — saisit un très ancien rouleau de parchemin qu'il contenait et, se levant, le déroula et le lut à voix haute tandis que sa fille continuait de pleurer. Et tandis qu'il lisait, les paroles de la formule magique s'élevèrent comme les accents d'un orchestre où chaque instrument serait tenu par le plus grand virtuose de chaque époque, et qui, invisible sous les feuillages d'une forêt, donnerait un récital sous la clarté d'un étrange clair de lune, avec, alentour, un air de mystère et de folie où se seraient tapies, aussi proches qu'invisibles, des choses qui dépassent l'entendement humain.

Le Roi lut ainsi la formule : les puissances invisibles l'entendirent et lui obéirent, non seulement au Royaume Enchanté, mais aussi par-delà la frontière, sur la Terre elle-même.

CHAPITRE XXXIII

La ligne étincelante

Alveric était désormais le seul des trois hommes de sa petite troupe à continuer sa quête sans avoir conservé le moindre espoir pour le soutenir. Car Niv et Zend, jadis guidés comme lui par leur quête fantastique, avaient maintenant cessé de soupirer après le Royaume Enchanté, mais ils avaient cependant un but : empêcher Alveric de s'en approcher. Ils balançaient plus longtemps que les gens sains d'esprit avant de prendre une décision, mais quand elle était prise, ils s'y accrochaient avec une ferveur infiniment plus profonde que celle qui commande à la raison. Ainsi Zend, qui avait erré tant d'années avec le seul désir de trouver le Royaume Enchanté, le considérait maintenant comme le principal rival de la lune et Niv, qui avait enduré tant de maux pour accompagner Alveric dans sa quête insensée, voyait maintenant dans ce pays magique quelque chose de plus fabuleux encore que ses propres rêves. Aussi, quand Alveric tentait de détourner leur attention vigilante et leur démoniaque sollicitude par de pauvres cajoleries, il s'attirait de Zend toujours la même réponse, brève et définitive :

— C'est contraire à la volonté de la lune. Tandis que Niv se contentait de répéter :

— Mes chimères ne suffisent-elles point ?

Ils revenaient maintenant sur leurs pas et longeaient à nouveau des fermes qui les avaient vus passer jadis en sens inverse. Leur vieille tente grise dont les pans déchirés flottaient au vent et ajoutaient encore à la mélancolie du soir, réapparaissait dans des contrées où elle était devenue légendaire. Et jamais Alveric n'échappait à la surveillance opiniâtre de l'un ou l'autre de ces esprits fous qui craignaient de le voir s'échapper du campement pour rejoindre le Royaume Enchanté et se livrer ainsi au pouvoir de chimères plus étranges encore que celles de Niv et à une puissance plus grande encore que celle de la lune.

Il essaya souvent, pourtant, au plus profond de la nuit noire, de quitter sa place en rampant silencieusement. Sa première tentative eut lieu par une nuit de pleine lune où immobile, les yeux grands ouverts, il attendit jusqu'à ce que le monde entier lui parût profondément

endormi. Il savait que la frontière n'était pas loin et, se glissant sans bruit hors de la tente, il affronta la clarté lunaire où se découpaient de grandes ombres noires et passa près de Niv dont le souffle profond indiquait qu'il dormait. Il s'éloigna de quelques pas mais se trouva soudain face à face avec Zend qui contemplait la lune. Zend l'aperçut et, sous l'effet des forces neuves qu'il venait de tirer de sa contemplation, il bondit sur lui en poussant de grands cris. Ses compagnons l'avaient dépouillé de son épée. Le bruit réveilla Niv qui, saisi d'une fureur aveugle, vint prêter main-forte à Zend auquel l'unissait le même sentiment de terreur jalouse : car tous deux savaient bien que les prodiges du Royaume Enchanté dépassaient infiniment leur propre délire.

Alveric fit une seconde tentative par une nuit sans lune. Mais cette fois, c'est Niv qui était resté éveillé pour jouir à sa manière étrange et morne de cette sorte de complicité qui unissait ses divagations et les ténèbres interstellaires. Il aperçut Alveric qui se dirigeait furtivement vers le Pays magique dont les prodiges surpassaient ses pauvres songes ; une fois de plus la rage envieuse que peut éprouver le plus pauvre pour le plus riche s'alluma dans son cœur et, se glissant à la suite d'Alveric, sans même appeler Zend, il le frappa d'un coup sec et l'étendit inconscient sur le sol.

Après cela, jamais Alveric ne put imaginer le moindre plan de fuite sans voir ses projets déjoués à l'avance par ces deux esprits infatigables et insensés.

Ils revinrent ainsi au pays des hommes, deux guetteurs et leur proie, et Alveric essaya de trouver de l'aide auprès des fermiers qu'ils rencontraient. Mais l'esprit astucieux de Niv connaissait trop bien les tours et les détours de ceux qui sont sains d'esprit. Aussi, quand les habitants des environs se précipitaient vers l'étrange tente grise d'où s'échappaient les cris d'Alveric, ils découvraient Niv et Zend dans une attitude de sérénité parfaite à laquelle ils s'étaient entraînés depuis longtemps, aux côtés d'Alveric qui leur parlait de la quête à laquelle il avait dédié son existence et que ses compagnons l'empêchaient de poursuivre. Or, comme le savait bien l'esprit malin de Niv, la plupart des hommes considèrent ce genre d'aventure comme une expression de la folie. Et Alveric ne trouva pas non plus le moindre secours de ce côté-là.

Tandis qu'ils refaisaient en sens inverse cette route qu'ils avaient parcourue bien des années auparavant, Niv ouvrait la marche, suivi d'Alveric puis de Zend. Il gardait levé vers le ciel son maigre visage, rendu plus maigre encore par la longue barbe et les moustaches qu'il avait laissées pousser, et portait au côté l'immense épée d'Alveric dont la pointe traînait derrière lui et dont la poignée dépassait largement sa mince silhouette. Il marchait la tête haute avec un air qui laissait

penser aux rares voyageurs qu'ils croisaient que ce personnage au visage hagard et aux vêtements en loques se figurait conduire une troupe bien plus importante que ce qu'ils en pouvaient voir. En vérité, quiconque l'aurait vu à la tombée du jour surgir soudain du brouillard des marais, eût pu croire qu'une véritable armée allait sortir de l'épaisse brume à la suite de cet homme à l'allure décidée et confiante. D'ailleurs, s'il y avait eu vraiment une armée derrière lui, cela eût signifié que Niv était sain d'esprit, et ç'eût été vrai si le monde avait accepté l'idée même qu'il y avait une année bien qu'il n'y eût là que Zend et Alveric. Mais il était le seul à croire à son délire et n'avait personne pour le partager, et c'est pourquoi sa solitude était folie.

Pendant ce temps, Zend ne quittait pas Alveric des yeux. Car leur commune jalousie des merveilles du Royaume Enchanté les maintenait unis dans leur féroce vigilance.

Un matin Niv redressa autant qu'il le put sa maigre silhouette et, étendant devant lui son bras droit, il s'adressa à son armée :

— Nous approchons du Pays des Aulnes, déclara-t-il, et nous lui rapportons de nouvelles chimères pour remplacer toutes ces choses anciennes et usées ; nous allons faire disparaître ses anciennes coutumes et l'habituer désormais à celles de la lune.

Or Niv ne se souciait pas le moins du monde de la lune, mais il était rusé et savait que s'il était question de la lune, Zend l'aiderait à accomplir ce qu'il projetait. En effet, Zend applaudit à ce discours à tel point que l'écho leur en fut renvoyé depuis le sommet d'une lointaine et solitaire colline, et Niv sourit en l'entendant, comme un chef fier de ses troupes. C'est alors qu'Alveric se dressa pour la dernière fois contre eux : il engagea un combat contre Niv et Zend, mais il finit par comprendre — était-ce à cause de son âge, de ses années d'errance ou simplement parce qu'il avait perdu la foi ? — qu'il n'était plus de taille à lutter contre la force malade de ces deux hommes. Après cet incident il se contenta de les suivre humblement, avec résignation, sans plus se soucier de ce qui pouvait lui arriver, et il ne vécut plus que pour ses souvenirs ; et lorsque novembre rafraîchit les soirées dans le campement assombri, il ne songeait déjà plus qu'aux années écoulées, à l'époque lointaine où le soleil printanier réchauffait les tours de son château aux premières heures du matin. Il revit ainsi Orion en train de jouer avec les vieux jouets que la sorcière lui avait fabriqués d'un coup de baguette magique ; et Lirazel en train de se promener dans les gracieux jardins. Mais toute cette lumière allumée par la mémoire ne suffisait guère à réchauffer les sombres soirées passées au camp, lorsque l'humidité suintait du sol, que des tourbillons d'air froid se levaient soudain et que Niv et Zend, à l'approche de la nuit, se mettaient à échafauder à voix basse et tendue, ces sortes de projets insensés qui fleurissent au crépuscule quand

alentour ne s'étendent que de vastes espaces. Il fallait attendre que les dernières lueurs du jour aient disparu à l'horizon : Alveric s'endormait à l'abri des pans en loques de la tente qui flottaient dans la nuit ; alors seulement sa mémoire, libérée des incessants changements du jour, pouvait enfin lui restituer le véritable souvenir du Pays des Aulnes, clair, heureux et printanier. Ainsi, tandis que son corps immobile reposait dans ces terres lointaines en plein cœur de la nuit hivernale, tout ce qui continuait vraiment de vivre et de s'émouvoir au fond de lui s'en allait, par-delà la distance, par-delà les années, rejoindre Lirazel et Orion et les journées de printemps qu'il avait passées auprès d'eux parmi les collines de son pays.

Mais quelle distance encore — calculée en lieues réelles — le séparait vraiment de ce foyer vers lequel ses songes heureux l'emportaient chaque nuit en désertant ainsi son pauvre corps fatigué ? Cela Alveric ne le savait pas. Bien des années avaient passé depuis la première nuit où ils avaient installé là leur grande tente grise aujourd'hui déchirée. Mais depuis un certain temps Niv savait qu'ils approchaient de la vallée, car il la voyait en songe dès qu'il s'endormait, ce qui jusqu'ici ne lui arrivait que lors de la seconde moitié de la nuit, bien après minuit et parfois même vers le matin : il en tirait la conclusion que ces songes — venus jadis de plus loin — avaient maintenant moins de chemin à parcourir pour venir jusqu'à lui. Le soir où il le confia en grand secret à Zend, celui-ci n'émit pas d'opinion et se contenta de déclarer : « La lune sait. » Il suivit néanmoins Niv qui continua de conduire l'étrange caravane dans la direction d'où ses songes lui venaient. Ainsi entraînés par cet étrange guide, ils se rapprochèrent en effet du but de leur voyage, comme cela arrive fréquemment à ceux qui suivent des chefs insensés, aveugles ou sujets à l'erreur ; ils abordent toujours à un port ou à un autre, même s'ils passent des années à errer sans savoir où ils vont — et s'il en était autrement, qu'advviendrait-il de nous ?

Et c'est ainsi qu'un jour apparurent derrière la courbe d'une colline les tours du château des Aulnes, étincelantes contre le bleu du ciel dans le clair soleil du matin. Niv, qui avait pris une direction légèrement différente, bifurqua aussitôt et marcha droit sur la vallée, comme un conquérant devant lequel s'ouvrent les portes d'une cité nouvellement conquise. Alveric ignorait ses projets et resta dans le même état d'apathie. Zend non plus ne les connaissait pas car Niv lui avait simplement dit qu'il désirait garder le secret là-dessus. Quant à Niv lui-même, il n'en avait pas non plus la moindre idée, car mille pensées folles qu'il oubliait aussitôt traversaient son esprit : comment, en ce cas, eût-il pu, aujourd'hui, exposer des projets nés des chimères d'hier ?

Soudain, ils rencontrèrent un berger qui, appuyé sur sa houlette

parmi ses brebis qui paissaient alentour, semblait n'avoir d'autre occupation que de regarder tout ce qui passait, et, si personne ne venait, de fixer sans fin les pentes verdoyantes comme pour en graver définitivement dans sa mémoire les longues courbes luxuriantes. Il portait une longue barbe et il les regarda passer sans prononcer un mot. Mais Niv l'insensé le reconnut et l'appela par son nom et le vieillard lui répondit. Le berger n'était autre que Vand !

Ils s'arrêtèrent donc pour causer et Niv prit grand soin de lui parler d'un ton posé, comme il le faisait toujours quand il rencontrait des gens sains d'esprit, car il avait un grand talent pour imiter les façons suaves et hypocrites des hommes ordinaires — de crainte qu'Alveric ne cherchât de l'aide pour se libérer de lui. Mais Alveric ne réclama aucun secours. Debout à côté de ses compagnons, il les écoutait en silence, mais ses pensées étaient reparties loin, très loin dans le passé et le son de leur voix n'était pour lui qu'un bruit sans signification. Or Vand leur demanda s'ils avaient trouvé le Royaume Enchanté, mais il le fit du ton dont on demande à un enfant si le bateau avec lequel il joue appareille pour les Iles Bienheureuses. Il y avait maintenant des années qu'il vivait parmi ses moutons, qu'il avait appris à connaître leurs désirs et leur valeur et à quel point ils étaient indispensables aux hommes ; à la longue, toutes ces choses simples avaient pris de plus en plus d'importance dans son esprit, emprisonnant son imagination à l'intérieur d'une haute muraille au-delà de laquelle il ne voyait rien. Lui aussi, bien sûr, dans sa jeunesse, était parti à la recherche du Royaume Enchanté ; mais maintenant qu'il était vieux, eh bien oui, maintenant, il laissait cela aux jeunes !

— Sais-tu que nous avons vu la frontière ? lui dit Zend, la frontière crépusculaire.

— Oui, fit Vand, une brume du soir.

— J'ai posé le pied sur le bord du Royaume Enchanté, reprit Zend.

Mais Vand sourit et, s'appuyant davantage encore sur sa longue houlette, il secoua lentement la tête et sa longue barbe ondulée sembla nier la véracité de ce que racontait Zend. Son sourire réfutait simplement l'existence même de cette frontière crépusculaire et le regard tolérant de ses yeux contenait toute la gravité de la sagesse humaine.

— Non, dit-il, ce n'était pas le Royaume Enchanté.

Niv l'approuva aussitôt, attentif à imiter en tout point le comportement d'un homme sain d'esprit. Et ils se mirent à parler du Royaume Enchanté d'un ton léger, comme on parle d'un rêve que l'on a fait à l'aube et que l'on oublie au réveil. Alveric les écoutait avec désespoir car — il le voyait maintenant — Lirazel n'était plus seulement partie au-delà de la frontière, elle demeurait désormais au-delà des croyances humaines, en sorte qu'elle lui apparaissait plus

inaccessible encore qu'avant, et sa propre solitude d'autant plus grande.

— J'ai moi aussi, jadis, cherché le Royaume Enchanté, dit Vand, mais il n'existe pas.

— Non, il n'existe pas, répéta Niv. Seul Zend s'étonna.

— Non, reprit encore Vand en secouant la tête et en levant les yeux pour chercher son troupeau du regard.

Et voici, juste derrière son troupeau, il vit une ligne brillante qui descendait vers eux. Il garda si longtemps les yeux fixés sur cette ligne qui venait de l'Est que les autres se retournèrent pour voir ce qui retenait ainsi son attention.

Ils virent alors à leur tour la longue ligne chatoyante, brillante comme de l'argent, ou plutôt bleue comme de l'acier, qui avançait doucement toute scintillante comme si elle réfléchissait d'étranges couleurs changeantes. Et juste devant elle, aussi faible et palpitante que les premières brises qui annoncent l'orage, flottaient les accents mélodieux de très vieilles chansons. Tandis qu'ils regardaient, la ligne atteignit un mouton du troupeau qui s'était éloigné des autres et aussitôt sa toison se transforma en or pur, comme il est dit dans la très ancienne légende. La ligne avançait toujours, et le troupeau tout entier disparut. Comme elle se rapprochait, ils constatèrent qu'elle avait à peu près la hauteur qu'atteint la brume qui s'évapore au-dessus d'une petite rivière. Vand continuait de la fixer sans bouger ni même penser. Mais Niv se détourna soudain et, après avoir jeté un ordre bref à Zend, il saisit le bras d'Alveric et se mit à courir en direction de la vallée.

Derrière eux, la ligne étincelante qui semblait sauter et trébucher sur chacune des aspérités du terrain, n'accéléra pas son allure pour les rattraper. Mais elle ne s'arrêtait pas quand ils s'arrêtaient, ne ralentissait pas quand ils étaient fatigués : elle continua inexorablement de recouvrir les champs et les collines de la Terre. Et quand ce fut l'heure du coucher de soleil, ni son éclat ni son allure ne se modifièrent.

CHAPITRE XXXIV

Le dernier grand Sortilège

Tandis qu'Alveric se hâtait à la suite des deux insensés qui l'entraînaient vers ce pays dont il avait été le souverain voici bien longtemps, les trompes du Royaume Enchanté résonnèrent toute la journée dans la vallée des Aulnes. Bien qu'Orion fût le seul à les entendre, elles répandirent néanmoins dans l'air un frisson d'excitation en le faisant vibrer de leur étrange mélodie dorée et la journée tout entière fut comme sous l'effet d'un prodige que les autres habitants du village ressentirent aussi, à tel point que mainte jeune fille se pencha à sa fenêtre pour voir quelle était la cause de l'enchantement qui régnait ce matin-là. Mais au fur et à mesure que la journée s'écoulait, le charme de cette musique inaudible s'atténua et fit place à une sorte de pesanteur qui oppressa tous les cœurs, comme un présage annonçant l'approche imminente de quelque prodige inconnu. Toute sa vie Orion avait entendu le son de ces trompes résonner le soir, sauf les jours où il avait commis quelque mauvaise action : en sorte que, s'il les entendait, il pouvait être sûr de s'être bien conduit. Mais voici qu'aujourd'hui elles sonnaient depuis le matin, comme une fanfare en tête d'un cortège. À sa fenêtre, Orion ne vit rien pourtant, mais la musique continuait de retentir, proclamant il ne savait quoi. Elles attiraient toutes ses pensées, loin, bien loin des choses de la Terre, bien loin de tout ce qui projette des ombres. Ce jour-là, il n'adressa la parole à personne, mais se réfugia parmi ses trolls et toutes les créatures magiques qui les avaient suivis jusqu'ici. Les villageois qui le croisèrent, lurent dans son regard que son esprit avait atteint des contrées inconnues et effrayantes. En effet, ses pensées étaient une fois de plus retournées auprès de sa mère qui de son côté se trouvait aussi en pensées auprès de lui pour lui prodiguer toute la tendresse qu'elle n'avait pu lui exprimer durant les courtes années qu'elle avait passées sur cette Terre des Hommes qui lui était pourtant toujours restée étrangère. Sans savoir comment, Orion sentit ce jour-là qu'elle était plus proche de lui.

Tout au long de cette étrange matinée, les feux follets ne restèrent pas en repos, et les trolls se livrèrent à mille sarabandes dans leurs granges, car — bien qu'ils ne pussent les entendre — les trompes du

Royaume Enchanté teintaient de magie l'atmosphère et leur échauffaient le sang. Mais vers le soir, ils sentirent à leur tour la menace d'un extraordinaire événement et tout devint calme et morose. Comme si quelque brise légère soufflant des petits lacs du Royaume Enchanté était venue leur effleurer le visage, ils éprouvèrent soudain la nostalgie de leur lointain pays natal et ils se mirent à parcourir la rue du village, cherchant parmi les choses de la Terre quelque élément surnaturel propre à apaiser leur impression d'exil. Mais ils ne virent rien qui leur rappelât les lys surnaturels qui croissent par magie au bord des lacs du Royaume Enchanté. En les voyant se répandre partout, les villageois regrettèrent une fois de plus les jours anciens où — avant que la magie ne survint dans la vallée — tout n'était que terrestre. Certains d'entre eux coururent se réfugier dans le sanctuaire du Frère, afin qu'entouré de ses saintes reliques il les protégeât de toutes ces créatures indistinctes qui avaient envahi la rue et de toute la magie qui approchait et se dessinait dans les airs. Il se mit donc à les défendre à l'aide de ses malédictions qui repoussaient l'étrange lueur et les feux follets errants et parvenaient même à terrifier les quelques trolls qui s'aventuraient trop près ; mais ces derniers continuaient quand même à sauter et caracoler un peu plus loin. Or, tandis que ce petit groupe s'agglutinait autour du Frère et cherchait auprès de lui quelque réconfort contre cette menace inconnue qui, au fur et à mesure que s'écoulait cette journée, se faisait de plus en plus sinistre et tendue, d'autres se rendirent auprès de Narl et de quelques-uns des anciens du village pour leur dire :

— Voyez où nous ont mené vos plans. Voyez ce que vous avez fait à notre village.

Mais aucun des anciens ne voulut répondre : ils déclarèrent seulement qu'ils devaient prendre conseil les uns des autres car ils croyaient grandement à la vertu des paroles échangées dans leur Parlement. Ils se réunirent donc dans ce but à la forge de Narl. Le soir commençait à tomber, mais le soleil n'était pas encore couché et Narl n'avait pas terminé son travail ; la lueur de son feu avait cependant déjà pris une teinte plus sombre parmi les ombres qui s'allongeaient à l'intérieur de sa forge. Les anciens entrèrent lentement, le visage empreint de gravité, en partie pour dissimuler aux autres villageois leur terreur en affectant un air mystérieux, en partie parce que la magie pesait maintenant si lourdement sur le village qu'ils craignaient l'imminence de quelque funeste événement. Ils s'installèrent autour de la table de la grande salle tandis qu'au-dehors le soleil baissait à l'horizon et que les trompes magiques — dont ils ne percevaient d'ailleurs pas le son — sonnaient un chant clair et triomphant. Ils gardèrent le silence car qu'auraient-ils pu dire ? Ils avaient souhaité de la magie et ils en avaient eu. Les trolls avaient envahi les rues, les

lutins se répandaient dans les maisons, et maintenant les feux follets dansaient de folles sarabandes toutes les nuits et désormais l'air entier vibrait de magie inconnue. Que répondre à cela ? Au bout d'un moment, Narl déclara qu'il leur fallait trouver un nouveau plan. Jusqu'ici, ils n'avaient pas voulu se rendre à l'évidence, mais maintenant que la magie avait envahi toute la vallée, que des créatures surnaturelles arrivaient chaque nuit du Royaume Enchanté, qu'allait-il advenir des anciens usages s'ils n'inventaient pas un nouveau plan ?

Les paroles de Narl leur redonnèrent courage à tous, malgré l'inquiétante menace que faisait planer sur eux le son — inaccessible à leurs oreilles — des trompes enchantées. Ils s'enhardirent donc en entendant parler d'un nouveau plan, car ils s'estimaient capables de lutter contre le pouvoir de la magie. L'un après l'autre ils se levèrent et exposèrent leurs idées.

Mais au coucher du soleil, leurs discours se tarirent et leur crainte d'une catastrophe imminente se mua en une sorte de certitude. Oth et Threl qui avaient passé leur vie en compagnie des mystères de la forêt furent les premiers à le comprendre. Tous surent qu'il allait se passer quelque chose. Mais nul ne savait quoi et ils restèrent assis, silencieux et effrayés, dans la lumière déclinante du jour finissant.

C'est Lurulu qui l'aperçut le premier. Toute la journée il avait songé avec nostalgie aux algues vertes de ses lacs natals et, las de la Terre, il était monté tout seul chercher refuge au sommet de l'une des tours du château des Aulnes. Et de là, perché sur l'un des créneaux, il regardait d'un œil mélancolique en direction du Levant. Soudain il aperçut à l'horizon la ligne brillante qui avançait vers la vallée. Au même instant il perçut le faible et indistinct murmure des chansons oubliées qui ondulait le long des sillons. Car la ligne brillante apportait avec elle toutes sortes de souvenirs, de musiques et de voix oubliées et ramenait en nos contrées tout ce que le temps avait retiré de la Terre. Lurulu la vit approcher, aussi lumineuse que l'étoile du Berger, irisée de multiples couleurs dont certaines rappelaient celles de la Terre et dont d'autres n'étaient jamais apparues ici-bas, même dans l'un de nos arcs-en-ciel en sorte que Lurulu reconnut aussitôt la frontière du Royaume Enchanté. À la vue de son fabuleux pays, toute son impudence lui revint aussitôt et il poussa un éclat de rire strident qui se répercuta sur les toits en contrebas, comme le pépiement d'oiseaux en pleine construction de leurs nids. Au fond de leurs granges, tous les petits trolls mélancoliques se sentirent immédiatement ragaillardis par cette explosion de joie, bien qu'ils n'en connussent point la cause. Quant à Orion, il entendit sonner si claires et si proches les trompes du Royaume Enchanté, il perçut dans leur musique une intonation si solennelle, si triomphante et aussi une plainte si poignante que, sans

connaître les raisons de ce chant, il sut qu'il proclamait l'arrivée d'une princesse de lignage surnaturel, il comprit que sa mère revenait.

Là-haut sur sa colline, Ziroonderel savait déjà tout cela grâce à sa prescience magique et elle vit elle aussi la ligne lumineuse comme l'étoile, faite de tous les crépuscules confondus de tous les plus beaux soirs d'été, qui s'approchait de la vallée en recouvrant progressivement les terres des hommes. Elle eut presque peur en voyant cette chose étincelante inonder les pâturages, bien que sa très grande sagesse l'eût avertie que cela devait arriver. Du haut de sa colline, elle vit d'un côté les terres des hommes remplies de toutes les choses familières, et de l'autre, derrière la frontière aux infinis chatoyements, elle aperçut le vert profond des feuillages, les couleurs éclatantes des fleurs magiques et tout ce que ni la fièvre ni l'inspiration même ne laissent entrevoir aux habitants de la Terre. Elle vit tous les animaux fabuleux qui approchaient aussi et voici qu'avancait maintenant sur la Terre, entraînant avec elle le Royaume Enchanté tout entier, laissant s'écouler de ses deux mains ouvertes les flots de brumes crépusculaires qui s'étiraient derrière elle, voici qu'approchait en personne la princesse Lirazel, sa maîtresse, de retour chez elle. Devant cette apparition, et à la vue de tout cet enchantement recouvrant la Terre des Hommes ou peut-être à cause des très anciens souvenirs qui revenaient ainsi avec le crépuscule ou encore en entendant l'écho des vieilles chansons qui se rapprochait, une joie étrange enveloppa Ziroonderel comme un souffle frissonnant et, — s'il est possible que pleurent les sorcières, — elle pleura.

Maintenant, des plus hautes fenêtres de leurs demeures, les habitants du village pouvaient voir à leur tour la ligne scintillante faite d'un crépuscule venu d'ailleurs : ils la virent surgir, rayonnante comme une poussière d'étoiles, et se répandre jusqu'à eux. Elle avançait avec lenteur, comme si elle avait de la peine à faire onduler ses vagues sur le relief accidenté de la Terre, elle qui si récemment s'était retirée le long des landes désertiques du Roi des Elfes, à la vitesse d'une comète et plus encore. Ils eurent à peine le temps de s'effrayer de son étrangeté et se retrouvèrent soudain environnés d'innombrables choses familières, car les vieux souvenirs qui la précédaient, comme le vent précède l'orage, vinrent tout à coup s'abattre comme une averse sur leurs cœurs et sur leurs demeures, et voici : ils vivaient de nouveau parmi tout ce qui est oublié et perdu depuis longtemps. Et comme cette ligne magique et lumineuse approchait, un bruissement qui ressemblait au son de la pluie sur les feuilles parvint à leurs oreilles, soupirs autrefois exhalés, murmures amoureux indéfiniment répétés au long des siècles. Et tous ces gens penchés à leurs fenêtres virent avec douceur et nostalgie renaître le passé, éprouvant l'impression que l'on ressent en pénétrant, après une

longue absence, dans un jardin où nul ne cultive plus les roses et où personne ne vient plus s'asseoir sous les tonnelles.

Les panières vagues de la ligne lumineuse et des amours disparues n'avaient pas encore atteint les murs du château, ni éclaboussé ceux des maisons, mais elles étaient maintenant si proches que déjà s'évanouissaient les soucis quotidiens qui rattachaient les villageois au présent, et ils commençaient à ressentir le baume bienfaisant des jours passés et des bénédictions accordées par des mains depuis longtemps flétries. Les femmes se précipitèrent vers leurs fillettes qui sautaient à la corde dans la rue et les firent rentrer en hâte, sans toutefois leur dire pourquoi, de crainte de les effrayer. L'expression alarmée qu'elles lurent sur le visage de leurs parents déconcerta un moment les enfants, jusqu'à ce que l'une d'entre elles regardât vers l'Est et aperçût la ligne lumineuse.

— C'est le Royaume Enchanté qui arrive ! dirent-elles et elles retournèrent à leurs jeux.

Les chiens, eux, savaient. Ce qu'ils savaient je l'ignore ; mais ils ressentirent un influx venu du Royaume Enchanté comme ils ressentent celui de la lune, et ils se mirent à gémir comme ils le font les nuits de pleine lune. Quant aux chiens ordinaires, qui vivent dans les rues et surveillent sans cesse la venue de quelque étrange événement, ils savaient l'ampleur de celui qui approchait maintenant et ils le proclamèrent à toute la vallée.

Là-bas, à l'extrémité des terres humaines, le vieux bourrelier qui regardait par la fenêtre de sa chaumière pour voir si son puits était gelé, avait déjà vu renaître un matin de mai qu'il avait vécu cinquante ans auparavant, et sa femme en train de cueillir du lilas, car le Royaume Enchanté avait chassé le Temps de son jardin.

Les choucas avaient quitté les tours du château et volaient vers l'Ouest ; l'air retentissait des gémissements des chiens de chasse et des aboiements des autres. Soudain, le vacarme cessa et un grand apaisement tomba sur le village comme après une épaisse chute de neige. Dans le silence on entendit une étrange, douce, et très ancienne musique ; personne ne dit mot.

Toujours assise devant sa porte, le menton dans les mains, Ziroonderel vit la ligne brillante toucher les maisons et s'arrêter, tandis que le flot contenu par elles s'écoulait de chaque côté, comme s'il s'était heurté à un obstacle infranchissable ; mais les maisons ne retinrent qu'un instant cette prodigieuse marée qui les submergea alors dans un bouillonnement d'écume surnaturelle, semblable à l'embrasement dans le ciel d'un météore fait d'un métal inconnu, et après son passage les maisons parurent avoir pris l'aspect singulier, étrange et fantastique de celles qui surgissent d'un lointain passé quand la mémoire s'éveille au souvenir de l'histoire.

Elle vit alors l'enfant qu'elle avait élevé s'avancer et pénétrer dans le crépuscule, attiré par une force égale à celle qui faisait progresser le Royaume Enchanté : elle le vit retrouver sa mère au milieu de toute la lumière qui inondait la vallée de splendeur. Alveric était auprès de sa femme, tous deux réunis à nouveau, légèrement à l'écart des créatures fabuleuses qui l'avaient escortée depuis les vallées enchantées. Il était libéré du lourd fardeau des ans et de toute la douleur de son errance : lui aussi était de retour aux jours d'autrefois, remplis de vieilles chansons et de voix oubliées. Ziroonderel ne put voir couler les larmes de la princesse quand elle retrouva Orion après cette longue séparation dans l'espace et dans le temps, car bien que chacune de ses larmes fût aussi brillante qu'une étoile, Lirazel était environnée d'une radiance qui l'enveloppait toute, comme le soleil illumine la face visible d'une planète. Mais bien qu'elle ne pût les voir, la vieille sorcière perçut clairement la musique des chansons qui revenaient sur la Terre des Hommes depuis les vallons du Royaume Enchanté où elles avaient languï si longtemps, toutes les vieilles chansons oubliées, inventées de tout temps pour tous les enfants de la Terre. Elles fredonnaient maintenant pour célébrer les retrouvailles de Lirazel et d'Orion.

Niv et Zend avaient enfin trouvé le repos car leurs violentes chimères, leurs terribles songes avaient sombré dans le calme du Royaume Enchanté et dormaient comme dorment les faucons dans les arbres quand le soir tombant a apaisé le monde. Ziroonderel les vit debout côte à côte, à l'endroit où s'était trouvé jadis le pied des collines, un petit peu plus loin qu'Alveric. Et il y avait Vand aussi entouré de ses moutons à la toison d'or qui rumaient le suc étrange et sucré des fleurs miraculeuses.

Ainsi revint Lirazel vers son fils, entraînant avec elle le Royaume Enchanté qui jamais jusqu'ici n'avait laissé dépasser la moindre brindille hors de ses frontières. Ils se rencontrèrent dans un vieux jardin rempli de roses, juste au pied des tours du château, où jadis elle s'était promenée, mais dont personne n'avait pris soin depuis. De grandes herbes folles avaient maintenant poussé dans les allées, et elles étaient aussi flétries par la rigueur de cette fin de novembre : leurs tiges desséchées crissèrent sous les pas d'Orion et se redressèrent, brunes et rêches après son passage. Mais devant lui resplendissaient de toute leur gloire et de toute leur beauté les grandes roses luxuriantes, épanouies dans tout l'éclat de l'été. C'est entre novembre qu'elle chassait devant elle et l'éternelle saison des roses qu'elle ramenait dans son jardin, que Lirazel retrouva Orion.

Pendant un court instant il y eut derrière lui un jardin flétri et terne, qui soudain éclata en fleurs tandis que d'une centaine d'arbustes alentour jaillissait le chant joyeux et triomphant des oiseaux qui

saluaient le retour des roses. C'est ainsi qu'Orion retrouva la beauté et l'éclat de ces jours dont sa mémoire chérissait le souvenir à demi effacé ; ainsi l'homme agit-il à l'égard des plus précieux de ses trésors : mais la cachette dans laquelle il les enferme est close et nous n'en possédons pas la clé. Il fallut pour cela que le Royaume Enchanté envahisse le Pays des Aulnes.

Seuls le sanctuaire du Frère et le jardin qui l'entourait appartenaient encore à notre Terre, mince îlot environné de prodiges comme un pic montagneux et nu dressé dans les airs quand la brume, amoncelée au-dessus des hauts plateaux plongés dans les ténèbres, ne laisse qu'un seul pinacle noir sous le ciel étoilé. Car le tintement de sa cloche maintenait à distance tout autour de lui le sortilège. Il vécut là heureux, satisfait, et ne connut pas la solitude parmi ses saintes reliques, car certains furent épargnés par la marée magique et demeurèrent sur l'île sainte où ils le servirent. Il vécut plus longtemps que les hommes ordinaires mais n'atteignit pas l'éternité magique.

Nul ne passa plus jamais la frontière, sauf la sorcière Ziroonderel qui, depuis sa colline, désormais située juste à l'extrémité de la Terre, enfourchait son balai quand le ciel était étoilé, pour aller revoir sa maîtresse dans la demeure où elle vivait désormais à l'abri des atteintes de l'âge, entre Alveric et Orion. Elle passe parfois sur son balai, très haut dans le ciel nocturne, invisible de ceux qui sont en bas sur la Terre des Hommes. Peut-être aurez-vous cependant la chance de voir un jour les étoiles clignoter l'une après l'autre à l'instant où elle passe devant elles, quand elle va s'asseoir aux portes des chaumières et conter d'étranges histoires à ceux qui se soucient d'entendre parler des merveilles du Royaume Enchanté. Puissé-je l'entendre encore!

Une fois lancé le dernier de ses puissants sortilèges, une fois sa fille heureuse à nouveau, le Roi des Elfes respira et rétablit la sérénité dans laquelle baigne le Royaume Enchanté; et tous ses dominions reprirent leur rêverie profonde et infinie dont les fonds glauques des étangs sous le soleil d'été n'ont qu'une faible idée. Le Pays des Aulnes plongea à son tour dans la rêverie, comme le reste du royaume et disparut ainsi de la mémoire des hommes. Car les douze vieillards qui composaient le Parlement de la vallée regardèrent par la fenêtre de la grande salle voisine de la forge de Narl où ils avaient échafaudé leurs plans, et comprirent en voyant le paysage qui leur était familier, qu'il n'appartenait plus à la Terre des Hommes.

L'AUTEUR :

Lord Dunsany, Edward John Moreton Drax Plunkett, dix-huitième du nom, naquit à Londres en 1878. Élevé à Eton, puis à Sandhurst, il servit dans les Coldstream Guards pendant la guerre des Boers. Il combattit également pendant la Première Guerre mondiale. Il enseignait la littérature anglaise à Athènes pendant la guerre de 40 lorsque les Allemands envahirent la ville, qu'il parvint à quitter. Lord Dunsany était un athlète, sportif et grand chasseur. Cela ne l'empêcha pas d'écrire, puisqu'à son premier livre, *The Gods of Pegana*, publié en 1905, succédèrent une soixantaine de romans, plusieurs pièces, deux volumes de poésie et une traduction des Odes d'Horace. Il mourut en 1957. Lovecraft le tenait pour l'un des plus grands auteurs de littérature fantastique qui aient jamais vécu et le considérait comme son maître. *La fille du Roi des Elfes* est, sans aucun doute, son chef-d'œuvre.